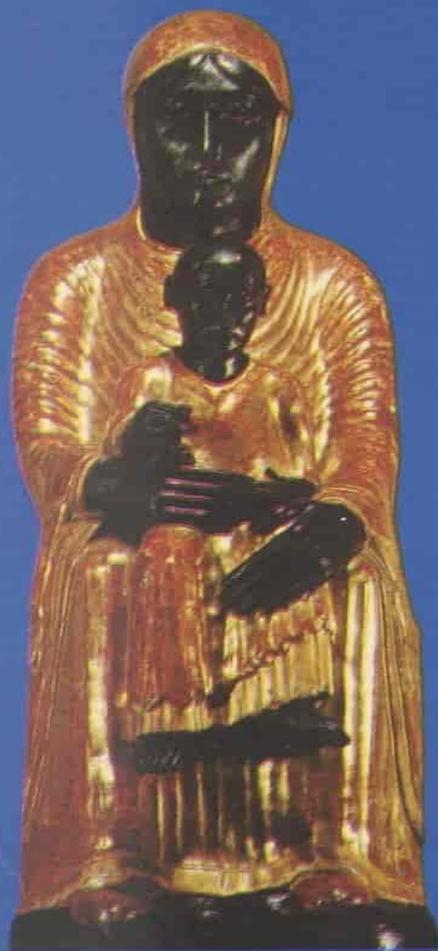


JACQUES HUYNEN

l'énigme DES **vierges noires**



Éditions Jean-Michel GARNIER

“ L’Énigme des Vierges Noires ” de Jacques HUYNEN, publié chez Robert Laffont en 1972 est un classique de la littérature symbolique.

Épuisé depuis longtemps, malgré quelques rééditions (Louis Musin, Bruxelles et Louis Musin, Paris) ce livre était devenu introuvable,

Cette nouvelle réédition répond à l’attente de beaucoup.

Parti il y a vingt ans en quête de celles qu’il nomme “ les lumières de la nuit ”, l’auteur après voyages et recherches, a rassemblé un faisceau de coïncidences qui lui ont permis de tenter de comprendre le symbolisme profond de ce culte si répandu, autrefois si illustre et qui ne peut être le fruit du hasard.

Oeuvre d’amateur, oeuvre d’amour.

Jean-Michel GARNIER est heureux de rendre à nouveau public cet essai intéressant, original et toujours soutenu par une verve littéraire de très belle facture.

JACQUES HUYNEN

**L'ÉNIGME DES VIERGES
NOIRES**

ÉDITIONS Jean-Michel GARNIER
3 C Cloître Notre-Dame — CHARTRES

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

PREFACE

AVANT-PROPOS

PREMIÈRE PARTIE - LA QUÊTE DES LUMIÈRES DE LA NUIT

CHAPITRE PREMIER - S'AGIT-IL VRAIMENT DE VIERGES
NOIRES ?

CHAPITRE DEUXIÈME - TREIZE FOIS SEMBLABLES

CHAPITRE TROISIÈME - INITIATION, ÉSOTÉRISME ET
OCCULTISME

CHAPITRE QUATRIÈME - LES ORIGINES D'UNE
CIVILISATION INITIATIQUE

CHAPITRE CINQUIÈME - L'APOGÉE

CHAPITRE SIXIÈME - LA CLÉ DE L'ÉNIGME ?

CHAPITRE SEPTIÈME - LE SYMBOLISME DES COULEURS

CHAPITRE HUITIÈME - L'EXPRESSION, L'ATTITUDE ET LES

DIMENSIONS

CHAPITRE NEUVIÈME - LES EMPLACEMENTS, LES
LÉGENDES ET LES MIRACLES

DEUXIÈME PARTIE - QUELQUES-UNES PARMIS LES LUMIÈRES
DE LA NUIT

Dijon, une mystérieuse mère nourricière.

Une roue de lumière pour la Vierge Noire de Moulins

La reine noire de Marsat

La Souterraine du Port de Clermont

Vassivière, où Notre-Dame part pour la montagne

Des mains démesurées pour la statue d'Orcival

Les pierres parlent à Mauriac

*Sur le mont Anis, dans une cathédrale arabe, la plus célèbre Notre-
Dame de France est noire*

*Au pays de la lumière, une église de nuit pour Notre-Dame du
Romigier*

Notre-Dame-de-la-Mer qui devient la Sara des Gitans

Où saint Amadour révèle lui aussi la clé de l'énigme

*Notre-Dame-de Dessous. Terre en l'honneur de qui des artisans
édifièrent Chartres.*

ANNEXE I - CULTES DISPARUS ET CULTES INCERTAINS

ANNEXE II - VIERGES NOIRES HORS DE FRANCE

INDEX

Notes

Copyright d'origine

Achévé de numériser

PREFACE

Un livre est pour son auteur comme un enfant pour sa mère.

Douleurs et joies de l'accouchement, puis l'enfant grandit.

Plus il grandit, plus il se différencie de son auteur, ou est-ce son auteur qui se différencie de lui ?

“ L'Enigme des Vierges Noires ” a vingt ans.

L'auteur avait trente ans ; il entre dans la cinquantaine.

Que de chemin parcouru, que d'horizons différents se sont levés...

Je reste heureusement d'accord sur l'essentiel : le symbolisme, les outils merveilleux qu'il offre à l'homme curieux pour se comprendre, comprendre l'univers et se relier à lui.

Et le symbolisme marial est le premier passage ; c'est pourquoi Notre-Dame est célébrée comme la médiatrice de toutes grâces.

Stella maris qui nous fait naître à nous-mêmes.

Malgré les tentations répétées au fil des rééditions, je n'ai jamais voulu retoucher fût-ce une ligne de cet ouvrage. Il doit rester tel qu'il était pour moi à cet âge, outil pour ceux qui ont aujourd'hui le même âge et les mêmes devoirs à accomplir par rapport à eux-mêmes.

Le seul objet de cette préface est de rappeler qu'il y a loin de la pierre brute à la pierre taillée mais que sans la pierre brute, rien ne peut être fait.

Et de rendre hommage à Jean-Michel GARNIER, ce jeune éditeur à l'ombre de la plus belle cathédrale du monde, lancé depuis peu dans l'aventure de la création.

Jacques HUYNEN
Pâques - 1991

AVANT-PROPOS

C'est par hasard que je pénétrai un jour en la petite église de Marsat.

A la sortie de Riom sur la route de Clermont-Ferrand, un panneau routier indique une Vierge romane du XII^e siècle et, l'apercevant, j'effectuai ce petit détour.

Dans cet humble édifice de style roman comme l'Auvergne en a tant conservés, je découvris donc, à gauche du maître-autel, la statue qui m'avait attiré.

C'était une Vierge Noire.

Comme chacun, j'avais déjà rencontré souvent des Vierges Noires et depuis longtemps ce type d'effigie m'intriguait.

Mais à Marsat, il se passa en moi quelque chose de plus fort.

D'une forme et d'une expression admirables, cette statue, qui est peut-être la plus belle Vierge Noire de France, me fascina et je restai longtemps, seul, à la contempler. Plaisir esthétique éprouvé devant une œuvre réellement parfaite ; émotion ressentie devant un témoin bien conservé d'un si lointain passé ; mais aussi, je le savais, une inexplicable attirance provoquée par autre chose.

Je pressentais, je m'en rendis compte plus tard, que ce visage si sombre et cependant si rayonnant, cette splendide lumière de la nuit était bien plus qu'une œuvre d'art : tel un sphynx, elle posait au visiteur curieux une troublante énigme et, en même temps, elle indiquait par une sorte de complicité que la solution était simple et claire et même qu'elle devait se trouver de quelque manière en elle-même.

C'est à partir de ce moment en tout cas que j'ai décidé d'entreprendre ce que je préfère appeler ma quête plutôt que des études ou des recherches. Ne trouvant pas dans ce que je lus alors de réponse assez satisfaisante aux questions que je me posais, je suis parti découvrir les autres Vierges Noires et, ayant tenté de percer leur secret, je soumetts au lecteur mes conclusions.

Etant professionnellement un homme de loi et non un archéologue, mon livre est œuvre d'amateur. Amateur dérivant du latin « amare », c'est aussi un livre d'amour.

Le lecteur qui, croyant ou non, mais curieux un peu de ces questions, se sera recueilli tôt matin dans la crypte de la cathédrale de Chartres au pied de la copie de cette Virgo Paritura qui fait surgir devant nous des millénaires de ferveur et de foi gauloises et celtiques et nous transmet en même temps tout le message civilisateur de l'antique Orient, m'aura compris...

Je ne prétends pas avoir entièrement découvert la clef de l'énigme ; je crois seulement avoir entrevu certaines lueurs qui laissent deviner une lumière plus grande encore.

Je suis convaincu cependant que les rapprochements que j'ai pu constater entre toutes les Vierges Noires sont bien réels et trop nombreux pour être de simples coïncidences. De même, je suis convaincu que les Vierges Noires ont une profonde signification ésotérique qui, sans renier la tradition chrétienne de Marie, la dépasse toutefois considérablement dans le temps et dans l'espace.

Les Vierges Noires sont l'œuvre des hommes du Moyen Age.

Leur signification ne peut être comprise que si l'on pénètre d'abord en profondeur l'époque qui les a vues naître, la façon de penser, les idéaux, la culture de ceux qui les ont façonnées et qui ont organisé leur dévotion. En ce qui concerne la naissance, l'épanouissement, la mort ainsi que la nature de la civilisation médiévale, je ne puis soumettre au lecteur que des hypothèses qui ont cependant entraîné ma conviction. Il respectera mon désir en les ponctuant de « peut-être ».

Non seulement en effet l'histoire du Moyen Age nous a toujours été enseignée d'une manière tronquée, mais cette époque, lorsque nous tentons de l'aborder débarrassés de nos préjugés scolaires, est presque aussi difficile à déchiffrer que celles pour lesquelles nous ne possédons pas de traces écrites, car, si les hommes de ce temps écrivaient, ils ne le faisaient jamais en donnant aux mots le même sens que nous, même s'ils utilisaient le latin et le français...

Je serai satisfait si mon livre convainc de plus savants que moi de l'intérêt capital que présentent les Vierges Noires non seulement pour elles-mêmes mais pour la compréhension d'une civilisation méconnue. J'espère aider, après d'autres, à une prise de conscience chez nos contemporains de

la valeur étonnante et remarquable de la culture des hommes de France de l'an mille jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

Longtemps le Moyen Age fut considéré comme barbare par des gens qui, prétendant vivre au « siècle des lumières », se montraient honteux de tels ancêtres et préféraient n'en parler qu'avec mépris. Le Romantisme l'a tant soit peu redécouvert mais s'est limité aux aspects extérieurs comme la simple beauté de l'architecture ou de la statuaire. Sur le plan esthétique, Viollet-Leduc et ses contemporains ont eu le mérite de montrer toute la merveilleuse perfection d'une cathédrale et ils ont souvent réalisé des restaurations de premier ordre. Cependant, il me paraît que, pour beaucoup d'édifices, ils en ont quelque peu détruit l'âme parce que peut-être ils ne l'avaient pas assez sentie.

C'est cette âme profonde que, peu à peu, les hommes de la fin du XX^e siècle commencent à comprendre parce qu'ils s'aperçoivent que, malgré les similitudes apparentes de langue, de race ou de religion, cette civilisation fut, en tous points, une *autre* civilisation que la nôtre.

L'erreur a toujours été de croire que le Moyen Age, c'était nous, en plus primitifs. L'histoire de la France et de l'Europe n'est pas une lente ascension de l'envahisseur germanique vers la Renaissance, la Révolution et le Machinisme. La Renaissance ne doit rien au Moyen Age. Elle a puisé directement aux sources grecques et romaines et c'est, à partir de son humanisme, que s'est dessiné l'homme moderne. Avant, il y a la construction d'une civilisation différente qui atteint son apogée au XII^e et au XIII^e siècle puis tombe en décadence, et les clefs en sont perdues quand l'esprit de la Renaissance envahit l'Europe. Au plein sens du terme, la civilisation médiévale est une civilisation *engloutie*. Il faut donc l'aborder exactement avec l'esprit qui est le nôtre devant les mystères des mondes pharaonique, maya ou étrusque...

Alors, en procédant imprégnés de cette constatation première, les Vierges Noires ne nous apparaîtront plus tant comme les premières ébauches de la statuaire occidentale chrétienne mais elles commenceront à se révéler vraiment à nous et à nous communiquer leur message qui rejoint l'universel.

Nous nous serons souvenus avec André Malraux que, pas plus que l'Orient ancien, le Moyen Age n'avait conçu l'idée que nous exprimons par le mot art, et que la plupart des chefs-d'œuvre ressuscités par nous sont dus à des artistes pour lesquels l'idée d'art n'existait pas. Face à la statue, même

celle la plus grossièrement façonnée, nous ne songerons plus, comme l'homme du Moyen Age, qu'à laisser agir la force opérative issue du faisceau de symboles soigneusement réunis dans l'œuvre par des artisans qui ne cherchaient qu'à enseigner et transmettre un grand message et qui, lorsque parfois ils atteignirent à la beauté esthétique, ne le firent que par surcroît et presque par hasard.

PREMIÈRE PARTIE

LA QUÊTE DES LUMIÈRES DE LA NUIT

CHAPITRE PREMIER

S'AGIT-IL VRAIMENT DE VIERGES NOIRES ?

La première constatation et le premier sujet d'étonnement, c'est que l'on s'est très peu jusqu'ici posé de questions sur ces étranges statuettes.

Le touriste pressé les trouvera « belles », « pittoresques » ou « curieuses », le pèlerin « bienfaitantes » ou « miraculeuses »

Un peu de réflexion ne les rend-elle pas cependant mystérieuses et troublantes ces petites Vierges Noires de bois, presque millénaires, dispersées dans toute la France et hors de France jusqu'au Mexique ? Des artisans du Moyen Age ont-ils délibérément représenté la Mère de Dieu et son Fils les traits, non pas foncés ni brunis, mais *peints en noir* ? Comment ne pas se poser de questions ? Comment ne pas soupçonner là une intention profonde des sculpteurs et artisans de ce temps ? Comment ne pas deviner derrière cette intention une passionnante énigme et tenter de la déchiffrer ?

Bien plus, au Moyen Age, *la majorité* des sanctuaires mariaux importants où les pèlerinages célèbres se déroulaient avait été édifiée en l'honneur de Vierges Noires. Il est difficile d'établir un relevé des statues ayant existé au XII^e et au XIII^e siècle, mais il est certain que *les plus vénérées* étaient alors nos statuettes. Et cela à un point tel que la très large majorité des hauts lieux de spiritualité médiévale en France abritait une Vierge Noire, qu'il s'agisse du Mont-Saint-Michel, du Puy, de Chartres, de Rocamadour, de Sion-Vaudémont et de bien d'autres lieux... Il ne s'agit donc pas de quelques bizarres effigies pour antiquaires curieux et érudits, mais bien d'objets de culte de toute première valeur qui ont été vénérés par des millions d'hommes pendant des siècles. Poser leur problème et tenter de le résoudre, c'est alors en réalité aborder tout le problème du sens du culte marial au Moyen Age et au-delà celui de la foi et de la spiritualité de ceux qui, comme saint Bernard, ont animé les siècles des cathédrales où régnait et était vécu un sens du sacré sans doute inégalé dans l'histoire du christianisme.

Les historiens de l'art n'ont guère étudié les Vierges Noires parce que, sur le plan esthétique, elles manquent de valeur artistique. Compte tenu du sens que nous avons donné à l'expression, cela est vrai pour la plupart d'entre elles. Quelques-unes cependant sont, même à ce point de vue, d'une facture remarquable, telles celles de Marsat et d'Orcival. Quant aux autres, médiocres ou maladroites, elles rejoignent une autre beauté, plus populaire mais non moins universelle, celle des statues de l'Ile de Pâques, celle contenue dans l'expression des Bouddha ou dans l'artisanat sacré des Mayas et des sorciers de l'Afrique noire...

Quant aux historiens, très peu nombreux, qui ont abordé la question, ils l'ont fait généralement dans le cadre de brèves monographies, le plus souvent intégrées dans des ouvrages locaux consacrés tantôt aux curiosités d'une ville ou d'une région, tantôt à l'édifice abritant la statue.

Pour la plupart d'entre eux, l'explication est très simple : ces statues n'étaient pas noires à l'origine ; elles ont été noircies au fil du temps, soit par l'action des ciernes, soit par enfouissement ou tout autre agent extérieur. Ainsi le problème est-il bien vite résolu : sont noires les statues anciennes de la Vierge qui ont été mal entretenues.

C'est devant de telles conclusions que l'on saisit combien le Moyen Age a été mal compris depuis des siècles avec le plus grand sérieux et la meilleure honnêteté intellectuelle.

Il est vrai qu'il n'y a que peu de temps que le large public cultivé a compris que les Templiers étaient tout autre chose que de bons gardiens de route sur le chemin de Jérusalem et qu'il a fallu le remarquable ouvrage de Louis Charpentier¹ pour que nous commençons à entrevoir qu'une cathédrale gothique pourrait être tout autre chose qu'une grande église née de la ferveur populaire et de l'émancipation communale, ornée de sculptures et de bas-reliefs caractéristiques soit du « réalisme amusant de l'époque », soit d'un « symbolisme primitif ».

La théorie du noircissement par l'action des ciernes est totalement absurde, mais elle est tellement répandue et tellement accréditée dans le public que je souhaite m'attacher quelque temps à détruire cette affirmation.

Il est exact, et c'est d'ailleurs une des difficultés que rencontre le chercheur sur son chemin, que l'on trouve des Vierges foncées (qui ne sont d'ailleurs jamais vraiment noires) et qui étaient blanches à l'origine. Celles-ci, pour la plupart exécutées après le Moyen Age, ont été bronzées ou superficiellement brunies par des agents extérieurs. Abusivement, après

comparaison sommaire avec les authentiques, on les a qualifiées de « noires » et bien plus souvent de « brunes », ce qui est plus correct.

Le premier coup d'œil fait apparaître qu'il n'existe rien de commun entre ces dernières et les Vierges Noires médiévales.

Aucune action de la fumée, aucune cire, aucun enfouissement n'arrivera jamais à donner au visage une coloration noir jais *aussi uniforme* tandis qu'elle épargnerait parallèlement la polychromie des habits de la statue. Car nos Vierges Noires ont, ainsi que l'Enfant, le visage *peint* en noir tandis que les vêtements, toujours sculptés directement sur le même bloc de bois, *sont eux aussi peints* de plusieurs couleurs différentes.

Les authentiques Vierges Noires ont les traits peints et il y a loin de la teinte noirâtre qui pourrait s'expliquer par la fumée au noir intégral.

Certes, rétorquera-t-on, mais ne peut-on supposer ceci : le brunissement se sera opéré autrefois et c'est il y a longtemps que, devant l'impossibilité de retrouver la couleur primitive, on aura décidé d'accentuer cette coloration particulière par une couche de peinture noire.

Réfléchissons. Pourquoi, à des époques et dans des endroits différents, tant d'évêques et de curés auraient-ils pris la décision de repeindre en noir les visages et très souvent les mains de leur statue ? Pourquoi cette couleur dans nos pays ? Et, puisqu'il suffisait d'apposer de la couleur, pourquoi, tant qu'à faire, ne pas tout simplement utiliser de la blanche et de la rose et rendre à la statue son allure primitive ?

Notre-Dame de Lourdes ou Notre-Dame de Banneux subirait de nos jours pareils avatars, imaginerait-on raisonnablement qu'elle soit soudain repeinte en noir ?

Et comment expliquer qu'aucune reproduction du Christ², qu'aucune statue de saint célèbre n'ait jamais subi le même sort et que ce genre de mésaventure ne survienne qu'aux statues de la Vierge ?

De tels arguments agissent sur ceux qui se refusent à affronter les mystères à la manière des tranquillisants : ceux-ci calment la douleur, trompent même le malade sur son état réel et, en tout état de cause, ne guérissent rien.

En supposant même que la statue se soit à ce point dégradée que le seul recours fût de la peindre en noir (et on ne peint jamais, rappelons-le, que les traits de cette couleur), il faut donc imaginer d'une part qu'elle n'aurait subi aucun entretien régulier et d'autre part que cette sorte d'abandon aurait duré extrêmement longtemps. On note déjà cette évidence : plus le culte sera

négligé, moins il y aura de pèlerins, donc de cierges allumés et de possibilités de noircissement...

Prenons l'exemple d'une des plus connues, l'effigie de Notre-Dame du Puy pour laquelle cet argument a souvent été avancé.

L'originale a été détruite sur les bûchers de la Révolution. La statue qui se trouve aujourd'hui dans la cathédrale est donc une copie libre réalisée au XIX^e siècle. Ce n'est pas elle qui nous fournira des indications, mais bien les descriptions et reproductions de l'originale disparue dont nous disposons en nombre suffisant pour nous en faire une idée assez exacte. D'après ces documents, les traits étaient d'une manière certaine *peints en noir* tant au XVIII^e qu'au XVII^e et même au XVI^e siècle³... A ces époques, nul ne faisait état qu'elle eût jamais été peinte d'une autre couleur. Donc, la première apposition de peinture noire n'aurait pu être faite que bien avant le début du XVI^e siècle, raisonnablement au plus tard à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle.

De quand datait la statue de Notre-Dame du Puy dont nous avons conservé quelques représentations assez fidèles ? Pour diverses raisons que je développerai dans la seconde partie de cet ouvrage, il paraît erroné de la faire remonter aux temps les plus reculés. Sans doute, y a-t-il eu au Puy une statue antérieure à la Vierge Noire, dont nous avons perdu toutes traces. Mais tout porte à croire, notamment le livre fort bien documenté d'un érudit local, le docteur Paul Olivier⁴, que la statue qui nous occupe était une Majesté romane du XII^e siècle ou peut-être du XI^e siècle.

Nous verrons plus tard que les multiples histoires extraordinaires donnant aux Vierges Noires une origine fabuleuse et une fabrication antique doivent être comprises uniquement comme des récits symboliques à caractère occulte. Tous les archéologues sont unanimes à constater qu'il n'a pu exister de statuaire de ce type en Occident avant le XI^e siècle au plus tôt.

Cela fait en tout trois ou quatre cents ans ! C'est pendant cette courte période que, par la seule action de la fumée des cierges, se seraient opérées pareille dégradation et pareille transformation de la statue, excluant toute possibilité de restauration et de décapage, obligeant les évêques du lieu, résignés, à la peindre en noir (tout en laissant leurs couleurs aux vêtements miraculeusement épargnés !), guérissant un mal par un mal plus grand encore, comme Gribouille plonge à l'eau pour ne plus sentir la pluie ? De telles affirmations peuvent-elles être prises au sérieux ?

Le lecteur connaît-il une seule statue de bois datant, pour prendre le même laps de temps, du XVI^e ou du XVII^e siècle, qui aurait aujourd'hui connu pareil sort ?

Le seul Christ dit « noir » existant en France est celui de Saint-Flour. Il date du XV^e siècle. C'est en réalité une œuvre en chêne brut non peint et qui, après cinq cents ans, n'est encore que brun chaud et en aucun cas noir ou même sérieusement noirci, car le bois ne fonce que très lentement.

L'histoire du pèlerinage du Puy renforce encore singulièrement cette démonstration.

Pendant tout le Moyen Age, ce lieu fut de très loin le centre le plus important du culte marial en France et même dans toute l'Europe. Des centaines de pèlerins venus de partout s'y pressaient chaque jour⁵ ; Le Puy était de plus une des quatre grandes étapes sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle et un point de ralliement des « coquillards » ; pas moins de quatorze rois de France et cinq papes vinrent en grande pompe s'agenouiller devant l'effigie miraculeuse de la Vierge Noire, comme le firent, entre autres célébrités, la mère, les deux frères et les premiers lieutenants de Jeanne d'Arc. En outre, toutes les fois que le vendredi-saint coïncidait avec le jour de l'Annonciation (25 mars), se déroulait là-bas un grand jubilé à la participation duquel étaient attachées toutes sortes de faveurs et d'indulgences. A ces occasions, des foules de plusieurs centaines de milliers de personnes se pressaient sur les lieux dans une cohue et un enthousiasme dont les anciens chroniqueurs nous ont laissé des descriptions souvent savoureuses et toujours saisissantes⁶

Comment, dans ces conditions, imaginer avec quelque apparence de raison, qu'en un tel lieu de pèlerinage fréquenté pendant toute cette époque et d'une manière ininterrompue par de telles foules de pèlerins et par des visiteurs aussi illustres, on ait laissé s'abîmer à ce point et qu'on n'ait pas entretenu, au moins décemment, la statue miraculeuse, objet de toutes ces ferveurs ?

D'ailleurs, nous savons, par les anciens textes, qu'elle était chaque année lavée soigneusement avec du vin au cours d'un rituel fort étrange issu d'une association symbolique du vin et de la Vierge Noire que nous retrouverons en d'autres endroits.

L'hypothèse de la noirceur non voulue au départ et obtenue progressivement par l'action d'un élément extérieur ne résiste pas à un examen sérieux. Il suffit de réfléchir et de regarder. Les authentiques

Vierges Noires de France étaient bien noires à l'origine. Telles que la volonté du sculpteur les fit, c'est-à-dire les traits peints en noir, les vêtements et le siège étant polychromes dans des tons de bleu, de blanc, de rouge et de doré. Les quelques auteurs qui ont examiné la question en profondeur sont unanimes pour constater qu'il y a eu réellement des Vierges voulues noires dès l'origine.

Alors, pourquoi ?

Quelle intention cette couleur à première vue surprenante traduit-elle chez les artisans du Moyen Age ?

Je passe rapidement sur les essais d'explications faciles de certains. « La Vierge a été représentée noire parce qu'elle était orientale. » Non seulement, les proche-orientaux ne sont pas des Noirs, mais, la Vierge étant juive, les hommes du Moyen Age avaient assez souvent l'occasion de rencontrer des juifs pour se faire une idée exacte de la couleur de leur peau. D'ailleurs, lorsque les mêmes ont représenté le Christ et les Apôtres, ils ne leur donnèrent jamais cette couleur.

« C'était une mode à l'époque. » Chacun s'accorde à considérer, à juste titre, que le Moyen Age ignorait complètement la notion même de mode purement gratuite que nous connaissons et pratiquons aujourd'hui dans tous les domaines. Au contraire, tout ce qu'il concevait et réalisait répondait toujours à une nécessité bien précise et révélait une signification réelle.

« Il ne faut pas chercher une intention, c'était pure fantaisie d'artiste. » Rappelons, avec les spécialistes de l'histoire de l'art, que l'idée de faire de « l'art pour l'art » a toujours été étrangère aux artisans de ce temps. Cette préoccupation n'est apparue qu'à la fin du Flamboyant et au début de la Renaissance, conjointement avec une volonté de l'artiste d'être identifié par une signature.

En outre, pour le sujet qui nous occupe, un examen quelque peu attentif de la question réduit rapidement cette hypothèse à néant : la liberté de la représentation artistique se serait alors manifestée dans d'autres détails que la coloration étrange des visages et des mains.

Les expressions, les attitudes, les dimensions auraient dû être toutes différentes au gré de l'inspiration. Or, comme nous le verrons, tout au contraire, hormis quelques détails insignifiants, *une profonde similitude* existant entre toutes les caractéristiques des Vierges Noires est singulière et frappante. Bien plus, il apparaît que l'artisan, sculpteur ou peintre, devait

obéir à des règles d'une sévère rigueur. Celles-ci sont scrupuleusement respectées pour chacune des Vierges Noires authentiques, qu'elles soient du Nord, de Bourgogne, du Bourbonnais, d'Auvergne, de Provence ou d'ailleurs. Ce n'est pas là, on s'en doute, le moins étonnant de l'énigme.

On entend dire aussi : de nos jours, l'habitude est de reproduire à de nombreux exemplaires les statues ou représentations vénérées dans les lieux de pèlerinages célèbres. Ces copies sont l'objet de dévotions locales pour ceux qui ne peuvent effectuer le « grand pèlerinage ». C'est ainsi qu'il existe des reproductions de la grotte et de la Vierge de Lourdes dans des centaines d'églises et chapelles en France et à l'étranger.

Certaines Vierges Noires ont été l'objet de pèlerinages tellement illustres que les autres ne seraient en réalité que les répliques locales de ces modèles prestigieux.

Cette hypothèse, si elle était exacte, ne résoudrait quand même pas le problème qui resterait entier pour les quelques archétypes.

Il y a eu quelques copies. Ainsi, la statue d'Aurillac est une copie du XVII^e siècle de celle du Puy. Sans qu'on puisse parler de copies, il y a certaines ressemblances entre cette dernière et Notre-Dame des Mûres à Cornas près de Valence et aussi la statue de Thuret. Celle de Rocamadour fut imitée en Espagne et au Portugal. Mais, pour le surplus, l'examen le plus superficiel ne laisse aucun doute. Les Vierges de Dijon, de Marsat ou de Manosque, par exemple, ne sont en aucun cas les copies d'un même modèle.

En effet, si nos Vierges Noires obéissent toutes à certaines règles communes de composition et si elles sont fondamentalement *semblables*, elles sont cependant très loin d'être *identiques*.

De plus, le lieu précis où elles se trouvent a sa signification propre dans chaque cas. L'histoire et la légende de chacune, ses miracles, son pèlerinage et les rites qui s'y rattachent accentuent encore son caractère autonome. Certes, sur le plan symbolique et *ésotérique*, au niveau des significations profondes, les rapprochements sont certains, mais, sur le plan *exotérique*, les différences sont telles et si nombreuses qu'il est hors de doute que chacune a bien son identité.

L'hypothèse du chanoine Marc Perroud mérite plus d'attention. Elle fut défendue par quelques autres, mais ce dernier a consacré, dans le cadre d'une étude sur la Vierge Noire de Myans en Savoie, une monographie sur

le sujet qui, pour être brève, n'en est pas moins très bien documentée et fort intéressante.

Pour le chanoine Perroud, l'origine des Vierges Noires n'est pas douteuse : elles seraient la reproduction de vieilles icônes miraculeuses attribuées à saint Luc.

« En 438, l'Impératrice Eudoxie eut la bonne fortune de trouver à Jérusalem un portrait de la Vierge que son détenteur, pour faire mieux valoir, attribuait à saint Luc, attribution évidemment fausse, mais à laquelle la foule ajoutait foi sans hésiter. (...) L'Impératrice partageait les sentiments de son peuple. La précieuse icône, expédiée à Byzance, y fut reçue triomphalement. Elle y devint, sous le nom de *Nicopeion*, la faiseuse de victoire, un palladium, une image protectrice de la capitale. Les traces s'en sont perdues par la suite. Le triomphe des empereurs iconoclastes au VIII^e siècle, la fit disparaître, détruite ou émigrée. Mais le prestige exceptionnel dont elle jouissait l'avait fait reproduire en de multiples exemplaires, qui se flattaient de leur illustre origine et se réclamaient avec fierté de saint Luc. Ce qui, plus que tout le reste, accréditait leurs prétentions, c'est qu'ils avaient le pouvoir de faire des miracles.

« Ils s'étaient largement répandus dans l'Archipel. Au début du XIII^e siècle, l'Archipel, à la suite de Byzance, fut conquis et occupé par les Croisés occidentaux. (...) Coïncidence qui n'avait rien de fortuit, du XIII^e au XVI^e siècle, des ateliers crétois installés à Venise exécutèrent en série d'innombrables portraits de saint Luc. Ils représentaient la Vierge avec un teint absolument noir. (...) Les icônes, peintes sur bois, étaient toujours marouflées et vernies. Or, le vernis, où entre de l'huile d'olive, brunit à l'air et s'enténèbre. De bonne heure on s'imagina que la teinte avait été délibérément choisie par saint Luc lui-même, et un portrait où elle n'apparaissait pas ne pouvait être de l'Évangéliste... »

Que faut-il penser de cette théorie très astucieuse et fort séduisante ?

Notons d'abord que les « Vierges de saint Luc » sont des icônes et non des statues comme nos Vierges Noires et que lorsque, à partir de Venise, dans toute l'Italie, on décida d'en reproduire, on resta fidèle à la forme choisie pour l'originale, une icône byzantine.

Ensuite, si l'on admet l'explication du brunissement du vernis à base d'huile d'olive, il reste que les « Vierges de saint Luc » étaient *brunes* et que les reproductions qu'on en fit furent éventuellement d'un brun très foncé mais n'eurent jamais la couleur *noir jais* du visage de nos statues.

De plus, si les Vierges Noires avaient été inspirées par ces icônes, l'artisan n'aurait pas manqué de leur donner un aspect byzantin, ce qu'il n'a pas fait. Si, pour certaines de leurs caractéristiques, un élément oriental est intervenu dans la confection, le sculpteur marquait une ressemblance non avec Byzance mais avec l'Égypte, *l'ancienne Égypte pharaonique*. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Enfin, l'argument le plus déterminant contre cette théorie est le suivant : c'est au *XIII^e siècle* que les Croisés d'Occident prirent Byzance. C'est à partir de ce moment seulement que le modèle de la « Vierge de saint Luc » se répand en Occident et qu'on commence à l'y reproduire. Or, si Notre-Dame de Myans, celle qui a été étudiée par le chanoine Perroud, datait peut-être du *XIII^e siècle*, il est par contre historiquement et archéologiquement certain que l'immense majorité de nos Vierges Noires furent sculptées et vénérées dès le *XI^e* et le *XII^e siècle*. Elles apparaissent donc bien avant la découverte et la diffusion des icônes de « Vierges de saint Luc » et ne peuvent évidemment avoir été influencées par ces dernières.

Vierges Noires et icônes de saint Luc sont donc deux phénomènes absolument distincts et dont les causes profondes de leur succès ne sont en aucun cas identifiables ni même comparables.

Le seul élément de doute au premier abord, c'est que l'histoire fabuleuse des origines de quelques-unes de nos Vierges Noires, comme celles de Montserrat, d'Orcival ou de Rocamadour, raconte que l'effigie fut sculptée par saint Luc en Orient puis amenée en Europe tantôt par un saint légendaire tantôt par un Croisé célèbre.

Le brave saint Luc est réputé médecin, architecte, puis peintre ; pourquoi pas aussi sculpteur ?

Nous verrons plus tard qu'il n'y a ici que coïncidence. L'attribution de certaines Vierges Noires à saint Luc part d'une autre idée et d'une autre conception symbolique que celle du Nicopeion. Elle se rattache à une étymologie celtique combinée avec une très intéressante conception solaire, dissimulée au Moyen Age sous le couvert des talents artistiques généreusement attribués à l'évangéliste.

Cette conviction que nos statuettes n'ont rien à voir avec les icônes attribuées à saint Luc est partagée par le seul auteur moderne qui, à ma connaissance, ait jamais tenté une étude réellement systématique du problème de l'origine des Vierges Noires, c'est-à-dire Saillens⁷ et⁸.

Cet auteur nous a laissé un ouvrage fort érudit, rempli d'une documentation très intéressante et dans lequel, parti sans préjugés, il n'a manqué ni d'audace ni d'imagination. J'aime assez sa notation : « Les quelques auteurs qui, dans des mémoires savants ou des écrits confidentiels, ont tenté l'approche du problème se sont vus ignorés ou discrètement combattus par les milieux archéologiques et historiques traditionnels sans pour autant en être contredits. »

Saillens a fondé son travail notamment sur un relevé de 1550 inventoriant à l'époque cent-quatre-vingt-dix Vierges Noires dont soixante et onze avaient été détruites ou avaient disparu lorsqu'il rédigea son ouvrage.

Ce relevé a le mérite d'exister et il circonscrit les recherches.

On n'y trouve cependant pas la distinction nécessaire entre les authentiques Vierges Noires et toutes celles, plus nombreuses, qui furent simplement foncées au fil du temps ou celles qui, notamment à cause de la nature du bois ou du matériau utilisé sont tout au plus brunes ou grises, brunâtres ou grisâtres⁹.

Aussi, Saillens nous a-t-il laissé des aperçus extrêmement intéressants et des études fort détaillées sur la plupart de ces statues, mais il n'a pu distinguer assez précisément celles que je crois être *les seules authentiques Vierges Noires* et dès lors, les ayant isolées des autres, constater les extraordinaires similitudes existant entre celles-ci *et entre celles-ci seulement*, et en dégager toutes les conséquences relativement aux attitudes, aux expressions, aux dimensions et à tant d'autres points importants...

Il a très bien perçu et démontré combien le culte des Vierges Noires continuait et prolongeait un culte plus ancien des Gaulois. Je ne suis cependant pas d'accord avec lui quand il écrit que les Vierges Noires étaient très souvent des statues des tout premiers siècles que les fidèles du petit peuple ont tout fait pour conserver dans les églises en opposition avec le clergé qui aurait tenté de son côté d'imposer un type de statuaire plus conforme et plus artistique.

Il est en effet certain que toutes les légendes faisant remonter les statues des Vierges Noires aux temps les plus reculés n'ont qu'une valeur symbolique et qu'il faut les prendre comme telles. Les plus anciennes de

ces effigies datent en effet des XI^e et XII^e siècles et sont parmi les tout premiers exemplaires de statuaire européenne en ronde bosse isolée de la décoration architecturale.

Les Vierges Noires authentiques sont des Majestés. Toutes les statues de la Vierge de cette époque sont, sans exception, des Majestés. Je ne vois dès lors pas quel type différent de statue de la Vierge les gens d'Eglise auraient tenté d'imposer aux fidèles pour remplacer les Majestés.

Bien plus, on s'aperçoit que la statue apparaît et que son culte se développe au moment où presque toujours une abbaye bénédictine le prend en charge et organise autour de lui toute une « propagande ». Saint Bernard, pourtant partisan du dépouillement absolu et de l'austérité des édifices religieux, assurera à son tour en bien des endroits la promotion des Vierges Noires et encouragera leur dévotion. Les plus grands personnages du Moyen Age, religieux ou laïcs, viendront en pèlerinage devant elles, parfois de la manière la plus éclatante. Loin d'être des statuettes populaires seulement tolérées et plus ou moins victimes d'une sorte d'ostracisme officiel, les Vierges Noires viennent en réalité « d'en haut » ; elles sont produites ou mises en place par les grandes abbayes et nous essaierons de comprendre pour quelles raisons il en est ainsi.

Saillens écrivait en 1945 à un moment où la grande culture initiatique du Moyen Age était encore méconnue, où l'histoire nous présentait toujours cette époque comme sympathique mais naïve, primitive, grossière, désordonnée et sublime seulement par ses excès.

Depuis quelque temps, un grand nombre d'ouvrages voient le jour, écrits par des hommes qui commencent à pénétrer enfin l'âme profonde du Moyen Age, à découvrir l'ésotérisme de cette époque et à chercher sa signification cachée.

Parmi ces derniers, il en est qui ont remarqué les Vierges Noires et tenté un essai d'explication, toujours rapide et limité car l'objet de leur livre était autre. Ils ont aperçu une part importante de vérité lorsqu'ils ont constaté, outre la succession au culte d'une déesse païenne, leur caractère curieusement oriental et même « égyptien », lorsque aussi ils ont pressenti que les initiés du Moyen Age devaient avoir quelque rapport avec elles et que les alchimistes entre autres n'étaient peut-être pas étrangers au phénomène...

Ils ont surtout, par une révision parfois complète de nos connaissances et de nos croyances, dressé du Moyen Age un tableau historique et culturel

absolument rénové qui nous a révélé, autant qu'il est possible, la civilisation étonnante mais authentique de cette époque fascinante.

C'est une fois qu'elles sont replacées dans ce cadre et seulement dans celui-là que nos Vierges Noires sont alors sous le bon éclairage ; que, les yeux ouverts, nous pouvons les approcher et tenter un essai d'explication.

CHAPITRE DEUXIÈME

TREIZE FOIS SEMBLABLES

Il faut donc, dès le début, pour éviter les fausses pistes, écarter toutes les statues qui n'ont pas été voulues noires par leurs auteurs : celles qui n'ont été que légèrement brunies ou assombries par des agents extérieurs (fumée des cierges, cire, dégradation du bois, enfouissement temporaire) ; les statuettes réalisées aux XVI^e et XVII^e siècles par un moulage en terre cuite et qui, par la nature même du matériau utilisé, ont pris une teinte foncée, coloration s'accroissant encore au fil du temps ; toutes celles enfin qui, à différentes époques, ont été réalisées non polychromes dans des bois très sombres, parfois en bois d'ébène.

Le seul critère admissible est le suivant : *est une vierge noire celle dont les traits ont été peints en noir dès l'origine* ; les autres, même si postérieurement leur culte fut parfois assimilé à celui des précédentes, ne doivent qu'au hasard leur aspect plus ou moins foncé et ne peuvent évidemment permettre, bien au contraire, une élucidation du mystère.

Dans ce travail de sélection, certaines difficultés surgissent.

Ainsi, par exemple, quelques statues conservées n'étaient pas noires à l'origine mais ont été repeintes après coup dans des temps assez anciens pour qu'une confusion soit aujourd'hui possible. Le prestige immense dont étaient entourées les Vierges Noires au Moyen Age aura incité les habitants d'un lieu à en avoir une également, croyant qu'il suffisait d'appliquer de la couleur noire sur leur effigie locale pour être automatiquement en possession d'une Vierge Noire avec tous ses attributs, notamment la possibilité de réaliser des miracles à profusion. C'est ce qui s'est passé à Einsiedeln où la statue de la fin du XIII^e siècle fut décapée en 1779 ; on s'aperçut que la Mère et l'Enfant devaient leur teinte d'ébène à un épais enduit bien postérieur à la fabrication de la statue ; il en fut de même à Alt-Oettingen et en d'autres endroits.

Il y a donc une inévitable marge d'erreur et je trouverais hasardeux de tenter un inventaire exhaustif.

Il me paraît cependant que les sanctuaires où le culte d'une authentique Vierge Noire s'est perpétué jusqu'à nous ne doivent pas dépasser la *quarantaine* en France et moins encore hors de France, en ce compris quelques douteuses, faute de documents assez précis.

Il faut aussi tenir compte des quelques statues conservées dans les musées et de celles détruites depuis longtemps dont le culte a été complètement oublié mais à propos desquelles des documents précis ont subsisté.

On ne négligera pas non plus, avec toutes les réserves nécessaires, les sanctuaires où existe une Vierge Noire qui n'est qu'une réplique récente d'une statue plus ancienne dont on a perdu toutes traces et tout souvenir mais où sont réunies toutes les caractéristiques nécessaires pour faire présumer que la statue originale était bien une Vierge Noire authentique, conforme et semblable à toutes les autres.

C'est à la fois peu et assez.

C'est peu parce que, de toute évidence, les statues de ce type ont été certainement plus nombreuses au Moyen Age. Dans beaucoup d'endroits, le culte a disparu avec la destruction ou la perte de l'effigie et les documents la concernant ont été détruits ou, s'ils subsistent, ne nous sont plus connus. D'autres sont tombées dans l'oubli bien que, pourtant, la statue subsiste mais repeinte d'autres couleurs. Alors que, au Moyen Age, la tendance était plutôt de transformer des statues couleur chair en Vierges Noires comme à Einsiedeln, ce fut exactement le contraire après. En effet, une fois perdues les clefs de compréhension de la spiritualité médiévale et le sens symbolique réel de l'effigie vénérée, un curé bien intentionné aura décidé de la repeindre dans une couleur jugée plus « normale », la mémoire populaire ayant oublié l'ancien culte. Quelquefois on le sait, mais pas toujours. Certains curés et archéologues locaux se réserveraient certainement des surprises s'ils procédaient à la recherche de la chromie originale de leur statue romane de la Vierge, dans les cas où, hormis la couleur actuelle du visage et des mains, elles répondent à toutes les autres caractéristiques nécessaires.

Enfin, hélas, il y a eu, à toutes les époques, des vols dans les églises reculées et aussi le passage d'antiquaires rachetant, parfois pour une bouchée de pain, à des curés ignorants, les antiques effigies, les soustrayant ainsi du patrimoine universel de l'humanité au profit de quelques

particuliers... Peut-être l'une ou l'autre de nos Vierges Noires orne-t-elle aujourd'hui le bar rutilant de quelque milliardaire texan !

Quoi qu'il en soit, c'est malgré tout un nombre suffisant car quelques dizaines réparties dans toute la France et dans quelques autres pays, constituent, si l'on me permet l'expression, un échantillonnage valable.

Une fois repérés les sanctuaires réellement intéressants, une nouvelle mesure de prudence s'impose cependant.

En effet, la plupart des originaux ont été totalement ou partiellement détruits, soit pendant les guerres de Religion, soit à la Révolution, soit par quelque incendie ou accident local. A la fin du XVIII^e siècle, beaucoup périront sur le bûcher emportant une partie de leurs secrets, avec d'autant plus de dommage que parfois, dans une cavité, ces statues contenaient des archives ou des documents qui nous auraient été particulièrement précieux...

Les copies que les sanctuaires conservent aujourd'hui sont parfois fidèles. Mais, plus souvent, lorsqu'on reconstitua la statue ou lorsque l'on en fit une nouvelle, on ne connaissait plus la signification ésotérique de ces statues et la rigueur de la technique qui devait être utilisée. Elles furent alors refaites librement, en dépit des dimensions originales, à la manière et dans le style du XVII^e, du XVIII^e ou du XIX^e siècle... Des conclusions hâtives ont ainsi été tirées sur le caractère touchant de tendresse d'une Vierge romane alors qu'il ne s'agit, de toute évidence, que d'une transposition on ne peut plus libre réalisée au XVIII^e siècle... Sur le plan de notre recherche, il va de soi que ces copies n'ont qu'une utilité : C'est de nous renseigner sur l'emplacement d'un culte plus ancien. Pour le surplus, on admirera éventuellement le talent du sculpteur, on se gardera de tirer quelque conclusion de ces copies. Les originaux qui nous ont été transmis presque intacts sont extrêmement peu nombreux¹⁰. Même pour ceux-ci, il faut encore se méfier des restaurations. Les vêtements par exemple ont très rarement été repeints dans les couleurs primitives.

Il faut donc, partout où c'est possible, rechercher une ou plusieurs descriptions de la statue qui existait auparavant. Quelquefois, nous avons la chance de retrouver une ancienne gravure ou un tableau. Les gravures sont généralement assez fidèles mais les tableaux dénotent chez leurs auteurs une volonté de beauté picturale qui leur fait prendre des libertés avec leurs modèles.

Une fois ces précautions prises, une fois que, à la place des copies, nous avons devant les yeux la reproduction ou la description des effigies originales, de celles qui furent les premières peintes en noir et autour desquelles s'organisa un culte bien spécial, nous pouvons procéder aux premières constatations.

Toutefois, pour parvenir à une bonne compréhension, nos Vierges Noires ne doivent pas être envisagées isolément. L'édifice où elles furent placées, le village et la région, les lieux où il fut choisi que leur culte se développerait, rien de ce qui les concerne ne doit nous laisser indifférent ; tout a son importance : l'étymologie, l'étude des anciens rituels pratiqués en leur honneur et surtout les récits de leurs anciens miracles et les vieilles légendes extraordinaires qui s'y rapportent...

Dans cette tâche, il faut recourir aux textes et aux documents qui nous restent mais la plupart, écrits au Moyen Age ou transcriptions d'une ancienne tradition orale, ne doivent pas être pris au pied de la lettre mais compris comme des messages symboliques et allégoriques qui dissimulent bien autre chose que ce qu'ils paraissent relater.

Le Moyen Age fut l'époque d'une civilisation initiatique et c'est à cette autre lumière de la nuit qu'est le langage ésotérique qu'il faudra sans cesse recourir pour interpréter non seulement les textes mais aussi le message de pierre laissé par les églises et les cathédrales où se trouvent les statues.

Tâche difficile car non seulement le vieil occultiste s'est, comme il se doit, bien camouflé, mais les destructions ont fait leur œuvre et les restaurations ont partout altéré l'aspect primitif des bâtiments et des représentations sculptées médiévales. Cependant, tous conservent encore ne fût-ce qu'une petite pierre, un dessin mystérieux ou un morceau de sculpture tant soit peu révélateur. La simple présence de ces signes, même si nous ne les déchiffrons pas toujours, est déjà en soi une réponse et un début d'explication...

Alors, au terme, après avoir examiné les statues et recueilli la documentation les concernant, lorsque, à tête reposée, j'ai ouvert les dossiers ainsi constitués et procédé à leur comparaison, une réalité tout à fait surprenante m'est apparue : non seulement les Vierges Noires se ressemblent toutes par la même couleur des traits, mais en outre, pas moins de *treize caractéristiques* importantes et même essentielles leur sont communes à toutes, et cela sans exception !

Fort curieux, on en conviendra. D'autant plus curieux que, rappelons-le, elles ne sont en aucun cas des copies d'un même modèle, qu'elles appartiennent, et cela se marque bien dans des détails accessoires, à des écoles régionales différentes, qu'elles furent conçues et popularisées dans d'autres pays que la France et que, même si elles sont les plus nombreuses sur le territoire actuel de la France, ce territoire n'était pas unique à l'époque, mais composé d'Etats différents¹¹.

Et cependant, à condition de ne s'en tenir qu'à celles dont on peut être certain de l'authenticité, toutes nos Vierges Noires sont bien treize fois semblables et chacun peut aisément en juger...

Voici donc ces étranges concordances telles qu'elles me sont apparues à ce premier stade :

1. Toujours réalisées dans le même matériau, c'est-à-dire le bois, les Vierges Noires sont *toutes de la même époque*, XI^e, XII^e, et plus rarement XIII^e siècle. Elles remontent donc à ces temps qui, de l'an mille à la fin du XIII^e siècle, marquent l'apogée de la civilisation médiévale sous la houlette des grands ordres monastiques. Aucune Vierge Noire authentique n'apparaît plus après la fin du XIII^e siècle.

2. Ce sont toujours des *Vierges en Majesté*. La Mère se tient droite, dans une pose aristocratique, assise sur un petit siège sans dossier ou à dossier court nommé cathèdre. L'Enfant est assis dans le giron de la Vierge (et non sur les genoux car les jambes de la Mère sont légèrement écartées) et paraît vraiment présenté comme « le fruit de ses entrailles¹² », le regard de la Mère et de l'Enfant est dirigé exactement vers le même point, droit devant. C'est cette attitude et ces positions que le symbolisme chrétien a toujours associé à *l'Adoration des Mages*.

3. Le visage de la Vierge ne reflète ni tendresse ni compassion. Il est noble, souverain, hiératique, d'allure orientale affirmée, quelque peu troublant. Elle dégage une impression d'« idole barbare » ont dit certains... Cette expression typique des Vierges Noires contraste avec celle d'autres Vierges romanes de la même époque auxquelles l'artisan a donné les traits caractéristiques d'une femme de son pays. Il y a des Vierges romanes d'allure bourbonnaise, bourguignonne, provençale ou auvergnate ; les

nôtres échappent pour l'essentiel aux caractéristiques de leur terroir pour adopter une *expression orientale, égyptienne, pharaonique...*

4. Les talents des sculpteurs étaient divers : certaines Vierges Noires sont de véritables chefs-d'œuvre, d'autres d'assez grossières statuettes. Néanmoins, dans chaque cas, l'artisan a accordé, dans la mesure de ses moyens, *une attention et un soin tout particuliers à la représentation des traits de la Vierge*. Par contre, ceux de l'Enfant Jésus sont exécutés d'une manière moins soignée, moins raffinée et plus rapide. Tout se passe comme si, pour l'artisan, l'important était la représentation de la Mère, celle de l'Enfant n'étant qu'accessoire, conception singulière, on en conviendra, puisqu'il s'agissait tout de même de reproduire les traits supposés du Fils de Dieu enfant.

5. Chaque fois qu'on a pu retrouver la trace de la polychromie primitive, on s'aperçoit que les *vêtements*, s'ils sont de style et d'allure parfois différents, sont de couleur *blanc, rouge et bleu* avec des garnitures dorées et parfois des accessoires en or.

La couleur a souvent été apposée à même le bois de la statue. Parfois, elles ont été marouflées, c'est-à-dire qu'on appliquait et collait sur le bois une toile ou plusieurs toiles étroitement et solidement collées ensemble à la manière des momies, et c'est sur cette toile qu'on apposait la peinture.

Dans quelques cas, la statue était recouverte de plaques de métal. Ces plaques sont peut-être postérieures, ayant été placées pour consolider l'effigie dont le bois s'abîmait. Si elles étaient placées à l'origine, tout porte à croire que ces plaques étaient elles-mêmes peintes car, sans entrer dans des querelles de spécialistes, les historiens de l'art sont unanimes à insister sur le fait que la polychromie a été une des lois les plus impérieuses pour l'exécution des œuvres sculptées au Moyen Age¹³.

Il ne faut ici attacher aucune importance aux robes en tissu dont on a très souvent « habillé » nos statuettes, surtout aux XIX^e et XX^e siècles. Ces vêtements destinés à « enjoliver » une effigie jugée alors trop primitive ne présentent évidemment pas d'intérêt pour nos déductions. Leur principal effet est, il faut bien le dire, de cacher la véritable beauté de l'œuvre qu'ils prétendent orner. La tendance est heureusement aujourd'hui de plus en plus

de les présenter aux visiteurs sans ces somptueux vêtements d'apparat si inadéquats.

6. Elles ont toutes les *mêmes dimensions*, les légères différences étant liées à des détails tels que l'importance de la coiffe ou l'épaisseur du socle. Elles mesurent soixante-dix centimètres de hauteur, trente centimètres de largeur, et trente centimètres de profondeur à la base. Rappelons que ces dimensions se retrouvent aussi bien à Manosque qu'à Laon, à Beaune qu'au Puy-en-Velay... Aucune des représentations traditionnelles du temps ne se plie pourtant à pareille rigueur de dimensions, qu'il s'agisse de crucifixions, d'effigies de saints ou de scènes diverses des Ecritures.

7. Les lieux où elles ont été placées étaient toujours connus et fréquentés depuis la plus haute Antiquité et le plus souvent s'y célébrait, avant le culte de Notre-Dame, celui d'une *divinité celtique* ou « *païenne* ». La Vierge Noire a pris la succession de l'ancienne déesse sous une forme christianisée. Ne sont-elles pas si souvent à proximité immédiate de sources, de puits, d'arbres ou de pierres qui avaient chez nos ancêtres préchrétiens une signification sacrée bien connue. Parfois même on a conservé dans l'édifice chrétien, à côté de la statuette mariale, ce reste des religions druidiques : à Chartres, dans la crypte, le « puits des forts » se trouve derrière Notre-Dame-de-Dessous-Terre ; au Puy-en-Velay, la pierre miraculeuse des druides a été christianisée et opère aujourd'hui dans la cathédrale même des miracles sous le nom de « Pierre des Fièvres ».

8. Outre l'expression des traits, un *élément oriental* est associé à chaque Vierge Noire. Un chevalier l'aurait ramenée de croisade où il l'aurait reçue d'un souverain arabe ; par son intercession miraculeuse, des chevaliers chrétiens auraient été sauvés de mille dangers en Orient ; certaines virent dans leur sanctuaire se prêcher les Croisades ou reçurent l'hommage de rois et de seigneurs partant à ces combats ou bien en revenant...

Parfois cet élément n'est plus apparent à première vue, mais on le retrouvera cependant toujours, sous une forme parfois détournée mais non moins certaine. Pas de Vierge Noire sans allusion à l'« Orient ».

9. La Vierge Noire a été au Moyen Age un objet de *pèlerinage* toujours fort important et très souvent remarquablement illustre.

La plupart se trouvaient en outre sur la route des grands pèlerinages médiévaux, particulièrement nombreuses sur les chemins qui conduisaient au sanctuaire de Saint-Jacques-de-Compostelle. Beaucoup constituaient pour les pèlerins des étapes de premier choix sur leur route, des arrêts « obligés ».

10. Dans l'histoire de leur sanctuaire, on retrouve toujours en rapport direct avec eux, les traces de la présence parfois conjointe d'abbayes bénédictines et cisterciennes et de maisons templières.

Presque toutes les Vierges Noires apparaissent sous l'impulsion d'une abbaye bénédictine et sont visitées par les grands abbés de Cluny. On découvre souvent saint Bernard dans leur histoire et quelques maisons cisterciennes¹⁴. Quant aux Templiers, chacun sait qu'on s'est ingénié à faire disparaître le plus possible les traces de leur importance et de leur splendeur passées, mais on en distingue quelques-unes près de nos statuettes et, de toute façon, il paraît bien qu'ils leur ont eux aussi porté beaucoup d'intérêt et qu'ils ont encouragé leur dévotion.

11. Malgré les mutilations et les restaurations, les édifices dans lesquels elles se trouvaient au Moyen Age, lorsqu'ils subsistent, conservent des *signes* et des indices à caractère *ésotérique* et *initiatique*.

Ces indices, nous l'avons déjà noté, se découvrent plus encore dans leurs légendes et leurs miracles.

12. Or, ces curieux récits ésotériques qui relatent les *miracles* qu'elles auraient opérés, soit ceux de leur origine, soit les interventions merveilleuses qu'elles auraient prodiguées dans les temps anciens, sont aussi étonnamment concordants.

Il s'agit toujours des mêmes catégories de bénéficiaires, des croisés, des enfants, des commerçants ou des navigateurs qui, soit emprisonnés dans un cachot, soit pendant leur sommeil, soit devenus soudain aveugles, donc toujours plongés dans l'obscurité et la nuit, ont eu, d'une manière ou d'une

autre, la révélation miraculeuse de la Vierge Noire, furent alors libérés de l'obscurité et, à partir de ce moment, connurent fortune, bonheur, félicité pour eux-mêmes et pour les habitants du lieu dans lequel le culte était rendu. Souvent, ces miraculés allaient par trois... Quand ils étaient prisonniers, c'était en Egypte...

Les Vierges Noires étaient vénérées pour obtenir la fécondité, mais elles se distinguèrent plus encore par la résurrection fréquente d'enfants mort-nés, résurrections de courte durée puisque la vie n'était accordée que jusqu'à la régénérescence par les eaux du baptême...

13. Leurs rituels, leurs processions, certains détails de leur culte présentent aussi entre eux d'étranges similitudes dont la principale est que toujours on y voit introduits un ou plusieurs éléments qui échappent à toute explication religieuse catholique traditionnelle comme d'ailleurs à toute tentative d'approche exotérique.

Ainsi, par exemple, en est-il d'antiques offrandes de roues de cire, de dépôts processionnels de la statue sur une pierre hors de l'église, de certains cérémoniaux où l'on utilisait le vin.

Les pèlerinages, à tout le moins ceux des confréries qui leur étaient attachées, s'y faisaient pieds nus, comme c'était nu que le malade était exposé sur la Pierre des Fièvres au Puy, alors placée juste au pied de la statue miraculeuse.

Fulcanelli prétend même que les cierges qui étaient brûlés en offrande aux Vierges Noires étaient toujours de couleur verte. On connaît bien aujourd'hui depuis sa réédition, l'étonnant ouvrage de Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*¹⁵. Pour chacun, cet auteur, les faits de sa vie, ses connaissances et jusqu'à son existence même restent une énigme. Jacques Bergier prétend dans *Le Matin des Magiciens*¹⁶ l'avoir rencontré sous l'aspect d'un ingénieur du Gaz de France et, après la guerre, il aurait été recherché par des commissions de savants atomistes américains. Il semble bien en tout cas que Fulcanelli fut un des derniers adeptes et peut-être le seul alchimiste connu du XX^e siècle.

Je n'ai pas pu trouver de confirmation de son assertion relative à la couleur des cierges, sauf à Marseille où c'était effectivement l'usage devant l'actuelle statue creuse de procession qui, dans la crypte de Saint-Victor, a remplacé l'effigie originale disparue.

Toutefois, indépendamment même des aspects hermétiques de son ouvrage, Fulcanelli présente une telle exactitude archéologique et une telle probité scientifique qu'il y a lieu, me semble-t-il, d'accorder à sa notation un intérêt certain. On relève d'ailleurs, en maints endroits, sous d'autres formes, une utilisation bien précise de la couleur verte dans le culte qui était rendu à des Vierges Noires.

Voici, on le reconnaîtra, treize similitudes et concordances pour le moins singulières ! Le sceptique pourra aisément vérifier. Il ne pourra sérieusement affirmer qu'il ne s'agit là que de simples coïncidences.

Nous y reviendrons longuement.

Retenons dès à présent ceci.

Il apparaît donc que l'artisan qui réalisait au Moyen Age une Vierge Noire ne travaillait jamais au hasard. Il exécutait une « *commande* » assortie d'instructions très précises et très rigoureuses quant aux matériaux, aux dimensions, à l'allure, à l'expression, à la façon.

Une fois terminée, ce n'est pas non plus n'importe où que la statue était placée, et n'importe comment que son culte était proposé aux pèlerins. Ceux qui avaient commandé la statue la voulaient en un tel endroit bien déterminé et nulle part ailleurs. Comment expliquer autrement ces vieilles légendes attachées à certaines Vierges Noires ? Primitivement « trouvées » en un lieu, elles ont été transportées par les fidèles dans un village proche ou dans un sanctuaire plus important. Par « trois fois », pendant la nuit, miraculeusement la statue s'est retransportée dans le lieu de sa découverte et de sa première vénération, marquant bien par là que le culte perdait sa signification s'il était déplacé.

C'est la raison profonde de cette « commande » et la personnalité de ses auteurs qu'il nous faut essayer de découvrir pour comprendre le sens de tout ceci. D'où venaient les contemporains de nos petites Vierges Noires ? Quelle était leur culture ? Quels étaient leurs raisons de vivre, leur idéal, leur foi ? Alors, saisissant un peu mieux les origines et la nature de la civilisation qui fut la leur, peut-être pourrons-nous, par une certaine compréhension des clefs de cette civilisation, espérer déchiffrer les troublants mystères de la couleur et des treize similitudes. Peut-être alors pourrons-nous replacer nos Vierges Noires pas trop loin de leur vraie place

dans le grand livre d'images si riche mais, hélas, si mutilé du Moyen Age triomphant.

CHAPITRE TROISIÈME

INITIATION, ÉSOTÉRISME ET OCCULTISME

La civilisation du Moyen Age était initiatique. Les Vierges Noires ont une signification ésotérique. Leurs miracles n'étaient pas de « vrais » miracles mais les supports d'un message occulte...

Ces mots font peur.

Ils ne sont admis que par bien peu d'historiens « officiels ». Ils conservent pour le public une odeur de soufre et un goût de cendres...

Et pourtant.

Comment nier les évidences ?

Et tout compte fait, ces mots ne sont-ils pas eux aussi, comme tant d'autres, les victimes d'une sorte de « racisme », parce que relatifs à des gens « différents », à des hommes ne vivant pas comme tout le monde, ne pensant pas comme l'homme de la rue, et qui furent persécutés dès qu'ils perdirent le pouvoir et qu'on ne comprit plus ce que dissimulait leur manière d'agir et de penser ?

Il est vrai qu'il est difficile d'apercevoir la démarcation entre les véritables chercheurs, les authentiques initiés et la foule d'illuminés, de fantaisistes, d'escrocs ou de détraqués qui se sont réclamés ou se réclament encore d'une quelconque qualité d'adepte des sciences occultes.

Cependant, c'est à partir de l'intolérance ecclésiastique du XIV^e siècle, férue de « questions » et de bûchers, que fut lancée pour la première fois contre les initiés l'accusation de sorcellerie. Les Templiers furent des victimes de choix pour les fanatiques de l'Inquisition aux yeux de qui celui qui se voyait suspecté de s'écarter tant soit peu de la ligne rigide fixée par les papes était automatiquement considéré comme un abominable suppôt du démon.

Le « racisme » était né, fabriqué par ceux qui y avaient intérêt, s'installant dans l'opinion sous la forme solide et tenace des préjugés.

Avant, pas de problèmes, pas d'accusation, pas de méfiance, mais au contraire le respect le plus total et, dans la plupart des civilisations, le

pouvoir scientifique, l'enseignement, la construction des monuments, la médecine, la culture en général, quand ce n'était pas le pouvoir politique, étaient confiés aux initiés ou à ceux qui se disaient tels, jugés « meilleurs » et « supérieurs ».

L'Histoire nous apprend certes que, à toutes les époques, le caractère mystérieux et troublant de certains symboles n'a pas manqué de fasciner toutes sortes de déséquilibrés, d'hystériques et de débauchés qui, n'y ayant rien compris, sous prétexte de sabbats ou de messes noires, se sont livrés aux pires orgies et aux excès les plus sanguinaires. Ces gens, par la juste réprobation qu'ils ont provoquée, ont jeté le plus grand discrédit sur la vie et l'œuvre des véritables initiés.

C'est à partir d'eux, que les hommes d'après la Renaissance ont exagéré, généralisé, déformé, comme il en est dans tous les racismes, comme les Allemands du III^e Reich apprenaient à croire que les Juifs étaient des « trafiquants », et tant d'Américains que les Noirs étaient « sales » et « paresseux »...

Cependant, lorsque nous lisons les écrits des véritables initiés, dont beaucoup sont aujourd'hui réédités, nous nous apercevons que, loin d'être des « adeptes du Malin », ceux-ci apparaissent tout au contraire comme des hommes honnêtes et vertueux consacrant leur vie avec fermeté et passion à la quête de Dieu, au prix d'une ascèse physique, spirituelle et morale telle que, dans l'ère chrétienne, les plus grands d'entre eux réussirent à atteindre la plus vraie et la plus pure sainteté, attestée non seulement par la ferveur populaire mais par les officiels tribunaux romains...

Pas de sorcellerie non plus chez l'occultiste digne de ce nom de même que l'exploitation de la crédulité populaire à des fins mercantiles par différentes techniques prétendues miraculeuses ou divinatoires va tout autant à l'encontre de ses véritables préoccupations. Naturellement discret par essence et particulièrement peu soucieux de publicité tapageuse, il cherchera à faire le bien autour de lui et son action sociale visera sur tous les plans à la promotion et à l'épanouissement de ses semblables.

Que, selon les spécialistes dignes de foi, des personnalités de l'envergure d'un Pythagore, d'un Aristote, d'un saint Bernard, d'un saint Vincent de Paul, d'un Pascal ou d'un Newton aient été, parmi bien d'autres des plus grands dirigeants et des plus grands savants de l'Histoire du monde occidental, des authentiques initiés, doit nous amener sans aucun doute à regarder le problème d'une manière plus attentive. De tels hommes qu'on

ne peut guère suspecter de sorcellerie, de charlatanisme ou de niaiserie, nous incitent à tenter de déchiffrer ne fût-ce qu'une toute petite part de ce que contient cet univers de connaissances que l'on dit parallèle au nôtre.

La tâche n'est guère facile évidemment car l'occultisme dont ils se sont entourés défie depuis des siècles les efforts de compréhension les plus attentifs.

Je ne suis pas un spécialiste de l'hermétisme. Je renvoie le lecteur aux ouvrages spécialisés où, à côté d'un fatras d'études fantaisistes publiées sur ces questions, il trouvera, surtout parmi les travaux récents, des études claires et d'un très grand sérieux. Il en est plusieurs dans cette collection (Les énigmes de l'univers. Éd. LAFFONT).

Mais, confronté avec le problème des Vierges Noires, je me suis aperçu qu'il était impossible d'obtenir une conclusion correcte, une approche un peu sérieuse de la vérité, sans recourir à cette dimension-là, et même que rien d'important ne pouvait être compris sans elle.

Et au-delà, à travers ces statuettes, qu'il en était de même pour la compréhension du Moyen Age en général, que nier cela, comme l'a fait l'histoire scolaire, conduisait la plupart de nos historiens et de nos archéologues à enseigner à des générations d'écoliers ce que, tout compte fait, il faut bien qualifier d'âneries savantes ! Prise au pied de la lettre, la poésie des troubadours et celle du dolce stile nuovo n'est-elle pas une suite de fadaises débitées par des poètes « minets » et impuissants à une Dame pour le moins réticente et prétentieuse ? Les hommes du Midi ne manquent ni de galanterie ni d'élégance, mais leur tempérament s'accommoderait mal, je crois, de cette sorte de chasteté obligatoire que l'on a qualifiée d'« amour courtois ». Quant aux cathédrales, expliquées comme un élan de foi populaire des pauvres gens, ç'aurait été une aberration économique réalisée par des hommes au bord de la misère qui auraient mieux fait de conserver toute cette fortune ainsi dépensée à accumuler un peu de réserves en prévision des famines futures !

Ainsi s'aperçoit-on que toute explication délibérément et exclusivement exotérique des principaux phénomènes culturels ou religieux du Moyen Age ne peut faire apparaître cette époque que comme dénuée de toute logique, conduite tantôt par des fous rêveurs tantôt par des imbéciles se débattant dans l'incohérence la plus complète...

Or, les civilisations qu'a connues l'humanité ont été très différentes, elles n'ont cependant jamais été absurdes dans leur déroulement. Il faut

découvrir les clefs de chacune mais, celles-ci une fois connues, on s'aperçoit que son histoire ne se construit pas selon le pur hasard mais bien d'après les règles toujours logiques d'un contexte sociologique et idéologique donné.

J'ai donc moi aussi tenté l'approche de ces questions et je soumetts au lecteur quelques observations et une modeste synthèse, étant entendu que la vision religieuse, scientifique et morale qui s'y laisse entrevoir conditionne jusqu'à l'existence de nos Vierges Noires.

L'occultisme est une attitude, l'ésotérisme, un langage, l'initiation une méthode de connaissance.

L'occultisme est expressément voulu et soigneusement entretenu par tous les initiés où qu'ils se trouvent et à quelque époque qu'ils appartiennent. Ne nous y trompons cependant point et ne confondons pas volonté d'occultisme et volonté de secret. Lors des grands bombardements de la dernière guerre, les fenêtres des maisons étaient occultées par leurs occupants. Ainsi l'ennemi survolait-il des villes entières sans même les deviner.

Par contre le concitoyen, le voisin, l'ami savait que, derrière la tôle ondulée ou le carton, la lumière n'avait pas faibli dans la maison et qu'il retrouverait les siens. Celui qui s'entoure du secret ne laisse ni trace ni signe, celui qui s'occulte multiplie au contraire messages et points de repère tels que certaines personnes à l'exclusion de toute autre puissent aisément le retrouver. Donc traces il y a, et ces traces sont visibles.

Ces traces mystérieuses laissées par l'occultisme constituent ce qu'il est convenu d'appeler le langage ésotérique ou hermétique ; facile à comprendre pour celui qui possède le code, inextricable brouillamini pour le chercheur non averti qui ne tarde pas à se perdre dans cet affolant dédale de figures symboliques, de géométries bizarres, d'anagrammes et de cryptogrammes, de fautes faites exprès dans des textes, de latin qui doit être lu en français ou vice versa...

La première tentation de beaucoup est, découragés, de ne pas poursuivre. Cet abandon n'est pas très grave lorsque, comme c'est sans doute le cas à notre époque, les initiés constituent un monde très marginal, pratiquant une science parallèle et n'ayant apparemment (encore qu'on n'en sache rien) que très peu de poids sur le développement de l'histoire et de la civilisation. Cette attitude est cependant néfaste pour l'historien qui se trouve en

présence d'une époque ancienne où, comme au Moyen Age, l'Initiation était le fondement de tous les phénomènes importants, où le langage ésotérique cachait en réalité *la science, la littérature, la culture, la civilisation...*

Il faut donc poursuivre et patiemment remporter de petites et modestes victoires dans le déchiffrement. Des auteurs de plus en plus nombreux s'y attellent ces dernières années et les portes qui s'ouvrent ainsi permettent sinon de voir clairement du moins de soupçonner d'étranges et merveilleuses révélations : la cathédrale de Chartres, comme sans doute les autres grands monuments gothiques, était en rapport et proportions avec les grandes pyramides et le temple de Salomon, comme avec les notations de la musique grégorienne... *La chanson de Roland, les Récits de la table Ronde* ou *le Roman de la Rose* sont des textes codés, comme le géant rabelaisien Gargantua, sous couleur d'ivrognerie, est un personnage à clefs...

L'important, à mon avis, c'est moins de traduire à la perfection tous les signes et symboles du langage ésotérique que de savoir qu'ils existent et de les repérer là où ils se trouvent. Or, ce qui facilite la tâche, c'est que, dans quelque civilisation et à quelque siècle que ce soit, les initiés ou ceux qui cherchaient à le devenir ont toujours, hormis quelques nuances, employé les mêmes représentations.

Connues quelques-unes de celles-ci, il faut chaque fois qu'on les trouve, être très attentif car une découverte pourrait être faite. Ce n'est pas par hasard que les sculptures des fonts baptismaux de l'église de Mauriac dans le Cantal se trouvent là à côté d'une Vierge Noire, ni qu'une tour octogonale des Templiers subsiste près du sanctuaire du Puy-en-Velay... Ce n'est pas non plus par hasard que des vieillards de l'Apocalypse sont porteurs du matras alchimique au grand portail de la Gloire à Compostelle, tandis que les légendes de la ville d'Aurillac, patrie de l'extraordinaire Gerbert, le futur pape Sylvestre II, racontent que ce dernier récoltait de l'or dans la rivière à l'aide de peaux de moutons...

Point n'est besoin pour remarquer cela d'être un illustre expert ès déchiffrement d'écritures cabalistiques ; il suffit de garder les yeux bien ouverts.

Mais finalement cet occultisme et ce langage hermétique, que pouvaient-ils donc bien cacher de si important ? Quels étaient ces initiés ? Quelle

oeuvre poursuivaient-ils ainsi et pourquoi ?

Nous en sommes réduits aux conjectures mais deux choses cependant frappent dès le premier abord.

Il y a eu des initiés très nombreux et parfois fort puissants depuis la plus lointaine Antiquité et dans les contrées les plus éloignées : la civilisation chaldéenne, l'Égypte pharaonique, toute une tradition hellénistique, des rabbins juifs, des moines bouddhiques, nos druides gaulois, des sectes musulmanes comme les Assassins, les élites religieuses du Moyen Age classique... Or, malgré les énormes différences de civilisation et de milieu culturel qui apparaissent à première vue, malgré les différences d'éducation et les différences religieuses, à l'époque même où des conflits parfois sanglants opposaient ces civilisations ou ces religions, tout semble se passer comme si, derrière les mêmes symboles hermétiques, c'était la même recherche avec les mêmes buts qui était poursuivie, avec les mêmes victoires, les mêmes écueils, les mêmes préoccupations vis-à-vis de l'extérieur...

De plus, différentes voies paraissent s'offrir pour aboutir au résultat recherché, la voie philosophique et morale, la voie mystique, la voie scientifique comme celle des alchimistes. Une fois encore, malgré les différences apparentes entre un grand saint mystique en extase et un alchimiste dans son laboratoire étudiant la réflexion de la lumière pour la réalisation d'un vitrail de cathédrale, c'est de nouveau le même but, la même connivence, le même langage, la même fraternité cachée, comme s'il y avait entre tous dans le temps et dans l'espace un *fil d'Ariane*, une sorte de transmission millénaire des mêmes secrets que l'écroulement des mondes, les guerres ou les catastrophes naturelles ne pourraient détruire.

La seconde constatation préalable c'est que, pour tous, quels que soient les moyens et les techniques, le seul but qui vaille, le but ultime paraît bien être l'approche et la connaissance la plus parfaite possible de Dieu lui-même, d'un Dieu qui serait au-dessus des nuances existant entre les religions, celles-ci n'étant cependant pas rejetées en tant que telles, loin s'en faut.

Le pythagoricien jonglant avec les nombres selon des accords et des harmonies mystérieux et « magiques » ne trouve qu'accessoires les découvertes mathématiques révolutionnaires qu'il peut faire. Pour lui, les nombres qu'il manie sont sacrés car Dieu fit l'univers « poids, nombre et mesure » et c'est donc Dieu qu'il recherche, opérant par les nombres sa

propre mutation en Lui. L'ascète, moine tibétain ou mystique chrétien, ne recherche pas la prouesse physique comme telle même si celle-ci dans certains cas peut lui permettre de guérir des malades ou d'obtenir des effets de lévitation. Il trouve négligeables la force que pareille discipline lui permet d'acquérir sur lui-même et le rayonnement sur le monde qu'il en obtient. Par l'épuration de son corps, c'est son âme qu'il dégage, et ainsi c'est Dieu qu'il tente de trouver. Quant à l'alchimiste, on croirait à lire ses écrits, qu'il méprise l'or ou l'élixir qu'il prétend fabriquer dans ses mystérieux creusets. Plus que de transmutation des métaux, c'est de sa propre transmutation qu'il s'agit. Au terme de celle-ci, il rencontrera Dieu...

De telles constatations ne se font évidemment pas au niveau des marchands d'horoscopes, des exorcistes de bazar ou de pseudomagies incultes et dévoyés.

A notre époque, le saint peut être totalement ignorant des premiers rudiments de la science tandis que, à rebours, nombre de savants n'ont pas le moindre sens moral. Souvent progrès scientifique et idées religieuses se contredisent et s'affrontent. Les sciences déconnectées de leur tronc commun n'ont plus entre elles que de vagues liaisons et l'astronome pourra vivre dans son monde cloisonné sans se soucier du biologiste et du physicien. Au sein de chaque science même, des barrières de plus en plus infranchissables se multiplient entre les diverses spécialités et sous-spécialités.

Notre civilisation, issue directement de la Renaissance via la révolution industrielle du XIX^e siècle, a complètement perdu dans sa façon d'appréhender les problèmes toute vision synthétique et globale de l'univers des hommes et des choses. Nul ne parvient plus, même sur le simple plan de la clarté de l'esprit, à réaliser l'unité entre tous les efforts dispersés et divergents et nul ne sait où notre civilisation se dirige. Au contraire, de prodigieuses découvertes scientifiques et la mise en pratique révolutionnaire de leurs applications techniques côtoient des mondes, des philosophies et des cultures devenus incapables d'assurer la promotion de l'homme. L'homme moyen se sent dépassé, écartelé, perdu par ces phénomènes centrifuges et, s'efforçant de penser le moins possible, se réfugie et se calfeutre dans le confort aseptisé de la « société de consommation ».

Inéluctable rançon de la course en avant du progrès ou bien idée fautive du progrès où l'homme ne commande plus à la technique ?

C'est en tout cas, au moins sur le plan des idées, l'opposé même des aspirations de l'initié et le contraire des civilisations qui ont été autrefois dirigées et organisées par des groupes ou des collèges d'initiés.

La Table d'Emeraude, mystérieux texte ésotérique attribué au dieu Hermès Trismégiste enseigne que tout ce qui est en haut est en bas comme tout ce qui est en bas est en haut et que finalement tout est en tout. Quelques règles simples gouverneraient l'univers dans toutes ses manifestations ; ces règles seraient les règles de Dieu ; ces règles seraient Dieu même. Science, morale, religion, vie en société, astronomie ou architecture, tout serait gouverné par les mêmes principes dans l'unité bienfaisante de cette force de synthèse qu'ils appellent Dieu.

L'Initiation consisterait donc à parvenir autant que possible à une *connaissance* globale, universelle et synthétique des quelques grands principes de toutes choses, une telle connaissance permettant à la fois la découverte de soi-même donc la maîtrise, la pleine possession des clefs de toutes les sciences et, en fin de compte la compréhension réelle, la « vision » de Dieu lui-même. A notre diversité et à nos doutes, l'initié oppose la certitude de l'unité. Pour acquérir cette connaissance, l'intelligence seule sera insuffisante. C'est un effort tout aussi unitaire de l'être entier qu'il faudra patiemment déployer, esprit, cœur et ascèse du corps, comme cela s'est traduit dans les règles de vie des grands ordres monastiques mêlant avec équilibre prières, réflexions intellectuelles, travaux manuels et rigoureuse discipline physique.

Ainsi s'explique le symbolisme fondamental dans le langage hermétique de la dualité et de l'alternance des représentations du blanc et du noir, de la lumière et de la nuit.

Sortant par toutes sortes d'opérations appropriées du chaos initial, de sa propre nuit, l'initié accède à ce qu'il décrit comme la lumière resplendissante et absolue, la connaissance parfaite et en profondeur de toutes choses.

L'initié accompli, s'il existait, serait à la fois mystique admirable, ascète épanoui et rayonnant, savant universel, maîtrisant ses semblables et tout ce qui existe non pour les dominer mais pour les révéler peu à peu à eux-mêmes.

La perfection totale ainsi recherchée est représentée symboliquement par l'or, le plus pur des métaux. C'est ce que traduisent les vieux mythes et légendes allégoriques évoquant l'Age d'Or, le Nombre d'Or, la Conquête

des Pommes d'Or ou de la Toison d'Or, la dure poursuite de fabuleux trésors¹⁷... Pour l'alchimiste également, l'or philosophal, obtenu après des années d'efforts, représente non la possession de richesses mais seulement le signe que sa transmutation personnelle est achevée et qu'il va enfin accéder à la connaissance.

L'or, la perfection initiatique, est-ce la représentation de l'idée de Dieu dont, l'homme ayant été créé à son image, un effort tout particulier de sa part permettrait de trouver en quelque sorte la clef de son mystère ?

Y a-t-il une autre explication, celle-ci n'étant d'ailleurs pas nécessairement contradictoire avec la première ? Aurait vécu sur terre autrefois une civilisation surhumaine dotée d'une science et de pouvoirs extraordinaires : âge d'or perdu, paradis terrestre, civilisation des géants, énigme de l'Atlantide... Tout cela aurait été englouti pour des raisons inconnues, la représentation biblique du déluge que l'on retrouve sous d'autres formes dans bien d'autres textes religieux anciens traduirait cet écroulement d'un ancien monde supérieur. Quelques règles, quelques fragments de connaissance en auraient été mystérieusement sauvegardés. De rares privilégiés pourraient par des efforts appropriés, retrouver ces secrets avec mission de les transmettre à ceux qui en sont dignes.

Mythe ? Légende ? Sans doute. Je crois cependant que derrière tout mythe, légende ou conte populaire, se cachent le plus souvent des êtres ou des faits bien réels. Je suis frappé de constater qu'aujourd'hui encore tant de cortèges folkloriques de nos régions exhibent des géants... Les vieux récits relatant des histoires de géants ou d'êtres fabuleux d'apparence humaine ne se comptent pas dans notre patrimoine culturel populaire. De plus, les découvertes de certains mégalithes, de murailles cyclopéennes dans la Cordillère des Andes, ou des statues de l'île de Pâques, donnent à cette hypothèse un caractère à tout le moins troublant...

Si jamais tout cela était vrai, ne fût-ce qu'en partie, pourquoi, rétorquera-t-on, cette volonté d'occultisme apparemment absurde ?

Pourquoi dissimuler un idéal d'une telle noblesse et priver l'humanité de révélations si bénéfiques et enrichissantes ?

C'est le grand reproche, le plus répandu et celui qui rend tant d'observateurs au moins sceptiques : Celui qui fait le bien ne se cache pas ; les doctrines et les religions qui croient détenir une part de vérité sont prosélytes et missionnaires.

Pourtant, la règle du silence, sauf la transmission à d'autres adeptes par le langage ésotérique, a été toujours unanimement respectée. Raymond Lulle écrit : « Tout vient de Dieu et doit y retourner. Tu conserveras donc pour Lui seul un secret qui n'appartient qu'à Lui. Si tu faisais connaître par quelque parole légère ce qui a exigé de si longues années de soins, tu serais damné sans rémission au Jugement Dernier pour cette offense à Sa Majesté divine. » Basile Valentin, Arnaud de Villeneuve, plus près de nous Fulcanelli, tous ceux qui ont écrit tiennent le même langage...

On comprend bien cette volonté de black-out à l'époque des bûchers, beaucoup moins aux siècles de tolérance philosophique et religieuse, moins encore à ces nombreux moments de l'histoire où les initiés contrôlaient le pouvoir et organisaient eux-mêmes la société.

Détenaient-ils de si effrayants secrets ? Avaient-ils acquis sur la matière notamment des pouvoirs à ce point terribles ?

Jacques Bergier le pense qui, se fondant sur les recherches les plus récentes des laboratoires russes et américains, envisage comme très possible que les alchimistes, avec des moyens très simples et peu onéreux, aient parfaitement maîtrisé et utilisé l'énergie nucléaire... Il s'agissait alors d'éviter que n'importe qui fabrique en chambre sa petite bombe atomique.

Examinons de plus près les recommandations des anciens alchimistes.

L'ouvrage apocryphe attribué à saint Albert le Grand insiste avec la plus grande énergie sur l'interdiction faite à l'alchimiste et l'initié en général d'avoir aucun rapport avec « les princes et les seigneurs », avec les hommes politiques. L'homme qui détient le pouvoir tentera, presque à coup sûr, d'accaparer la découverte scientifique, de la détourner de son but et de l'utiliser à des fins de domination...

Cette menace n'est-elle que théorique ?

Adolf Hitler s'est, tout au long de sa carrière, intéressé de très près aux principales doctrines ésotériques. Des ouvrages récents ont signalé, ce qui avait échappé jusqu'ici aux observateurs, qu'il avait envoyé des missions scientifiques dotées de grands moyens jusque dans les lamasseries du Tibet, dans le seul but, semble-t-il, de découvrir et de déchiffrer les prodigieux documents se cachant dans les bibliothèques sacrées et interdites... Si ce que nous soupçonnons des découvertes scientifiques réalisées autrefois par les initiés était exact, on comprendrait mieux devant de tels faits, la peur profonde des écrivains ésotériques d'en avoir trop dit...

Aujourd'hui d'ailleurs que la science de pointe est à la merci du pouvoir et que les grandes découvertes et réalisations scientifiques se font souvent sous l'égide des ministères de la Guerre ou des commandements militaires des super-grands, combien de savants, écoeurés par l'utilisation qui est faite de leurs découvertes, n'ont-ils pas la nostalgie d'une époque où la science n'était pas comprise par les rois et les seigneurs, où les savants initiés ne révélaient de leur savoir que ce qu'ils jugeaient nécessaire et suffisant pour le profit des hommes de leur époque.

Pour la plupart, s'ils le pouvaient, les savants russes, américains ou chinois ne seraient-ils pas très satisfaits d'un authentique retour à l'occultisme ? L'attitude d'un Oppenheimer et plus encore peut-être celle d'un Schapiro ne sont-elles pas significatives¹⁸ ?

D'ailleurs, un nouvel occultisme n'est-il pas en train de naître au niveau des plus grands chercheurs, leur science étant à ce point avancée que le langage qu'ils emploient n'est plus compréhensible que par eux-mêmes ?

Je suis d'ailleurs frappé par cette constatation que, au Moyen Age, surtout du X^e au XII^e siècle, les différents initiés, ou ceux qui paraissent l'avoir été, ont eu la préoccupation constante de placer sur les trônes laïcs ou religieux des hommes qui avaient leur confiance.

Certes, tenant compte des conditions politiques et religieuses de l'époque, cette préoccupation est en partie (mais en partie seulement) explicable par des questions de bénéfices, d'exemptions et de privilèges de juridictions. Elle n'en reste pas moins fort significative pour le sujet qui nous retient.

C'est ainsi, au moment où les mêmes, Bénédictins, Cisterciens, Templiers et autres commencent à modeler la civilisation médiévale, que, sous leur impulsion, se crée et s'implante en même temps la Chevalerie. On essaie de substituer au seigneur féodal inculte et grossier un homme instruit, ayant des aspirations élevées, le sens de l'honneur et le respect d'autrui.

Toute la littérature chevaleresque traduit cette volonté concertée d'inculquer aux jeunes seigneurs des principes aristocratiques nouveaux. Cette littérature, aucun doute n'est possible, est écrite dans le langage ésotérique, elle est œuvre d'initiés et ce sont eux qui la répandent. Que la réalité ait été très différente des beaux principes, peu importe. Apercevons cette volonté délibérée de constitution d'une élite morale et intellectuelle chez les dirigeants politiques à l'époque qui nous occupe dans le présent livre.

Alors ? Que penser de tout cela ? Faut-il donner raison aux sceptiques pour qui cet occultisme n'est délibérément entretenu que pour cacher impuissance et prétention pédante ?

Faut-il tout au contraire crier à la révélation, s'enthousiasmer et se persuader que derrière le voile noir brille la lumière la plus éclatante de toutes les connaissances ?

Nul ne le saura. Mais il est raisonnable de penser que s'il apparaît certain que les initiés se sont effectivement transmis depuis la plus haute Antiquité certains principes, certaines règles et certaines lois scientifiques, l'ultime perfection, la Connaissance totale, l'Illumination suprême fut sans doute un admirable idéal bien plus rêvé et sublimé qu'effectivement atteint...

Initiés ou non, détenteurs de certains secrets ou non, n'oublions pas qu'il ne s'agit après tout que d'êtres humains, de simples hommes, avec tout ce que cela représente de grandeur mais aussi de faiblesse. Comme le chrétien de bonne volonté ne peut pas vivre vraiment selon les préceptes évangéliques ou le marxiste le plus pur n'édifie jamais tout à fait la société socialiste, beaucoup d'entre eux auront cheminé laborieusement, dans l'humble mesure de leurs moyens, se dépassant eux-mêmes le plus qu'ils pouvaient pour atteindre leur idéal, mais, en fin de vie, n'ayant pas été bien loin sur la route...

L'Initiation fut un idéal parmi d'autres idéaux dans l'histoire des hommes.

Sans doute réellement inaccessible comme tous les idéaux, il représente une somme émouvante d'échecs, de découragements, d'embûches, d'actes de foi et d'espoir, de gestes humains, finalement, simples et beaux...

Mais aussi des victoires, des victoires de l'esprit sur la matière, dont beaucoup, quelle que soit l'optique de l'observateur devant ces problèmes, sont contrôlables et vérifiables.

Nous sommes mauvais juges pour déterminer de l'extérieur si leur conception de l'univers était exacte ou s'ils ont effectivement « connu » Dieu ; nous admirerons l'élévation de pensée de certains moines bouddhistes ou de grands saints du Moyen Age ; nous remarquerons qu'ils semblent souvent avoir possédé des dons et des pouvoirs étonnants, thaumaturgie, lévitation, insensibilité à la douleur physique, communication peut-être avec l'Au-delà et d'autres âmes...

Il ne s'agit pas de déterminer si ce qui est généralement qualifié du mot « miracle » est ou non une intervention du surnaturel, mais de constater

objectivement qu'il existe et qu'il a toujours existé des phénomènes paranormaux. L'esprit sceptique peut ne pas les comprendre, il perdrait la qualité même de son attitude sceptique en les niant.

Les études les plus récentes sur l'intelligence humaine ont établi que l'homme n'utilise en réalité qu'une très petite part des cellules et liaisons entre cellules qui composent son cerveau. Serait-il tellement absurde d'imaginer que les résultats de la technique initiatique des occultistes aient pu être justement la possibilité d'utiliser une part plus grande de leur potentiel cérébral ? Début d'explications au mystère des « miracles » ? Les plus grands biologistes, neurologues et psychiatres se penchent aujourd'hui sur ces questions. Chacun pressent que nous avons en nous des pouvoirs extraordinaires que nous laissons en friche faute de connaître le mode d'emploi ; envisagés ainsi, les phénomènes dits paranormaux correspondraient simplement à une utilisation plus efficace et plus complète de nos facultés mentales...

Ce que nous pouvons le plus facilement apprécier, c'est la qualité et le sérieux de leurs travaux sur *le plan scientifique* et, par l'examen des résultats obtenus, la valeur des méthodes de recherche qu'ils ont pratiquées.

Ainsi, les connaissances d'astronomie des astrologues chaldéens étaient considérables et elles se sont sans cesse accrues jusqu'au Moyen Age. Ne disposant pas d'observatoires comparables aux nôtres, leurs notations limitées de ce fait à quelques centaines de planètes étaient cependant extrêmement précises et pratiquement encore acceptées comme telles de nos jours. Mieux que nous, ils avaient étudié les interactions entre planètes et leur influence importante sur les phénomènes naturels et humains.

Nous découvrons peu à peu combien, contrairement à la croyance répandue, les hommes du Moyen Age étaient d'excellents cartographes et géographes. Chacun sait par contre que les mathématiques, la géométrie, l'algèbre sont entièrement œuvres d'initiés grecs, arabes et hébreux. L'étonnant pape Sylvestre II, dont nous reparlerons, inventa ou du moins introduisit en Occident l'astrolabe, l'horloge à poids et une machine mystérieuse dont tout porte à croire qu'il s'agissait d'un premier type simple d'ordinateur, et cela en plein X^e siècle...

Médecine, chimie, physique, toutes ces sciences étaient pratiquées exclusivement par les alchimistes ou par des gens qui leur étaient proches dans toutes les civilisations orientales et dans notre société médiévale. Il est

bon de rappeler que, au Moyen Age, ces sciences n'avaient aucune existence et aucun développement en dehors des recherches alchimiques.

Loin d'être considérés comme des fantaisistes, les alchimistes et ceux qui gravitaient autour d'eux étaient au sens plein du terme *les savants*, les seuls, ceux qui étaient chargés d'enseigner dans les universités.

Des médecins initiés comme Paracelse ou Van Helmont ont fait des découvertes scientifiques considérables et mis au point des traitements encore utilisés.

L'homme d'aujourd'hui, un peu assommé d'antibiotiques, ne recherche-t-il pas parfois une médecine qui, comme à cette époque, saurait si bien utiliser les vertus curatives des plantes, des cartilages ou des métaux ? La chirurgie médiévale était rudimentaire, la prophylaxie était inconnue, la mortalité infantile était considérable. Sur ces plans du moins, la médecine moderne manifeste une supériorité écrasante. Mais, trop allopathique et chimique, elle aurait peut-être à apprendre de la redécouverte des vieux remèdes de ce temps, simples, sans effets secondaires et souvent fort efficaces pour la guérison de plusieurs maladies courantes.

En physique et en chimie, parmi bien d'autres découvertes réalisées rien que par les alchimistes, citons : l'eau régale et l'acide azotique (par le soufi Djabir ibn Hayyan au VIII^e siècle), la potasse caustique et la description du minium et de la céruse (Albert le Grand, 1193-1280), le bicarbonate de potassium (Raymond Lulle, 1235-1315), les acides sulfurique et chlorhydrique (Basile Valentin au XV^e siècle), le zinc (Paracelse au XV^e siècle également), le phosphore (Brandt, alchimiste allemand du XV^e siècle), tout cela issu des creusets et des caves dont la science moderne s'est tant gaussée au XIX^e siècle...

Newton lui-même, le grand Newton, a laissé des traités ésotériques aujourd'hui encore intraduisibles dont le déchiffrement ne manquerait sans doute pas de surprendre. John Maynard Keynes, quant à lui, considérait Newton, moins comme le premier des rationalistes que comme le « dernier des magiciens ».

Quant à la transmutation des métaux, non seulement elle fut attestée à différentes époques par des témoins dignes de foi, mais elle est aujourd'hui réalisée sans problèmes dans les laboratoires les plus officiels. Elle se révèle cependant extrêmement onéreuse. Mais, si la transmutation est scientifiquement possible au prix de dépenses d'énergie considérables, il suffirait d'imaginer que les alchimistes ont disposé d'un moyen plus simple,

d'un catalyseur peu coûteux et particulièrement efficace, qu'ils appelaient symboliquement « pierre philosophale »...

Les extraordinaires moyens financiers dont ont disposé un Nicolas Flamel, un Jacques Cœur ou les Templiers n'ont en tout cas jamais été élucidés.

Enigme aussi que le financement des grandes cathédrales romanes et gothiques qui ont surgi par centaines en France en trois siècles et qui, mieux que tout, permettent de juger non seulement des connaissances scientifiques et techniques mais de l'orientation fondamentale de ces connaissances chez les initiés.

On a déjà beaucoup et fort bien écrit sur les grandes cathédrales comme sur les principaux temples grecs et sur les pyramides égyptiennes qui présentent un intérêt comparable et des rapports étroits entre eux.

Ces monuments ont non seulement défié le temps mais, dans beaucoup de cas, ont bien résisté aux plus graves incendies et catastrophes naturelles. Le mystère de leur conception et les prouesses de leur construction relèvent de connaissances absolument extraordinaires devant lesquelles nos plus grands architectes font piètre figure. Non seulement la beauté de structure de ces édifices et le gigantisme de leurs dimensions sont impressionnants mais surtout, par des procédés géniaux d'utilisation des espaces et des proportions, les maîtres d'œuvres sont parvenus à donner *une âme* à ces monuments. Tout homme un peu sensible, dans une grande cathédrale pas trop restaurée, éprouve une étonnante impression de bien-être et de communication avec l'Esprit. Il ressent le besoin, sinon de prier, du moins de réfléchir et de méditer. Il est envoûté par la mystérieuse magie de la pierre et par celle des vitraux dont le procédé de captation de la lumière est d'ailleurs un secret définitivement perdu que les meilleurs verriers ne peuvent retrouver malgré les techniques les plus modernes.

Quelle leçon pour nous qui avons édifié en ce XX^e siècle tant de gigantesques cités en béton qui ont engendré chez leurs habitants de véritables maladies psychologiques nouvelles, multiplié les dépressions nerveuses et accru la délinquance surtout juvénile... Et combien de monuments résistants, beaux et épanouissant les hommes, avons-nous construits depuis la fin du Moyen Age ?

Nos architectes et nos urbanistes essaient, souvent avec passion, ce qui les honore, de trouver les secrets de la ville idéale, de la cité radieuse, de l'habitat qui transcende l'homme.

Mais ceux qui ont réalisé Chartres, Reims, ou Notre-Dame de Paris étaient capables non seulement de concevoir de grandioses constructions architecturalement parfaites mais ils étaient maîtres de la matière au point de l'utiliser de manière à exercer sur l'homme des actions bénéfiques et purificatrices. C'étaient les corporations d'artisans dont nul ne conteste le caractère initiatique et les rapports avec les alchimistes.

Les Bénédictins et les Cisterciens ont, sur leurs terres, qui étaient considérables, poursuivi une œuvre de promotion sociale assurant à leurs paysans la paix, la sécurité et le maximum de liberté possible à l'époque ; ils ont au fil des siècles formé là les ouvriers et les artisans admirables qui vont dans les villes s'établir en corporations puissantes. Les initiés du Moyen Age, en même temps qu'ils créaient et éduquaient une aristocratie chevaleresque, instauraient en Europe la première *aristocratie du travail*.

Un alchimiste persan du IX^e siècle transcenda le modeste églantier et en obtint la première rose.

Elle deviendra la rosace des cathédrales, le symbole des adeptes de l'Ars Magna, et, jusqu'à nos jours, la fleur emblématique de Notre-Dame.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES ORIGINES D'UNE CIVILISATION INITIATIQUE

L'aperçu historique qui va suivre peut paraître un détour. En réalité, nous entrons dans le vif du sujet.

Il faut remonter aux sources, c'est-à-dire à la civilisation et à la religion celtiques que pratiquaient les anciens Gaulois.

Nous croyons un peu vite que nous avons été civilisés par les Romains.

Or, si les Gaulois nous sont mal connus parce qu'ils n'utilisaient pas d'écriture, en tout cas d'écriture d'un type que nous pourrions déchiffrer, il est aujourd'hui admis que leur civilisation était loin d'être négligeable, même si elle reposait sur des bases et des conceptions totalement différentes du modèle romain.

Aujourd'hui, de plus en plus d'écrivains et d'historiens réhabilitent le Moyen Age. On réhabilite en même temps les Celtes. Ce n'est pas par hasard.

D'ailleurs, les Romains n'avaient pas pour leurs adversaires gaulois le mépris que nous avons si longtemps professé à leur égard.

Dans le *De Bello Gallico*, César manifeste un réel respect pour ceux qu'il affronte. Il est conscient de découvrir une autre civilisation que la sienne mais il ne semble pas la considérer comme tellement inférieure ou barbare au sens que nous donnons à ce mot. Sur le plan militaire, les Gaulois sont décrits comme dotés d'une authentique organisation de combat et ils pratiquent une stratégie guerrière véritable : ce ne sont pas des hordes hurlantes et désordonnées que la belle mécanique militaire romaine doit affronter et, succession réciproque de ruses et de tactiques astucieuses, l'issue des combats est longtemps incertaine.

Et la rapidité de déplacement ? César, si l'on réfléchit, traverse bien vite nos pays, pourtant recouverts de forêts, suivi de toutes ses troupes et de son encombrante intendance. Existait-il déjà, avant les voies romaines, un important réseau de communications routières rapide et efficace ?

Cicéron, le grand penseur et philosophe, échangera lui aussi avec des druides une correspondance qui ne manque pas d'une certaine élévation de pensée.

Et bien vite les Romains, s'ils vont tolérer les druides en tant qu'hommes de science, vont interdire leurs pratiques religieuses initiatiques, leurs rituels et leurs grandes assemblées, ce qui tend à prouver qu'ils avaient quelque raison de se méfier de leurs pouvoirs. Voulaient-ils ainsi simplement empêcher que, sous le couvert de pratiques occultes, se maintiennent et se développent des « poches de résistance » ? Peut-être, rien n'est sûr.

Les druides sont encore mal connus. Leur origine est peut-être antérieure aux Celtes mais il semble que, lors de l'arrivée des Romains, ils pratiquaient la religion celtique et qu'ils étaient les « grands prêtres » de cette religion.

Ils sont en tout cas à l'époque des personnages extrêmement importants, plus importants que les chefs militaires et politiques. Ils forment des assemblées locales, nationales et même internationales. A leur tête, un collège de « douze sages ». Des conciles ont lieu, par exemple au Puy-de-Dôme. Ces rencontres ont un caractère religieux, mais il s'agit aussi d'un tour d'horizon politique. Les druides jouent ainsi un rôle d'arbitres et de pacificateurs dans les conflits qui opposent entre eux les différents chefs gaulois. Il paraît bien également qu'ils rendaient la justice, enseignaient, administraient et étaient les seuls détenteurs de la science de l'époque. De plus, on ne devenait pas facilement druide. Les jeunes gens qui s'y destinaient devaient pratiquer de longues études et subir victorieusement toutes sortes d'épreuves. Les meilleurs seulement parvenaient enfin à cette qualité. C'était bien là une initiation.

En quoi consistait la religion qu'ils enseignaient ? On croit souvent que la religion celtique se limitait à l'adoration de petites divinités et idoles locales, ainsi qu'à une sorte d'animisme fétichiste autour de certaines plantes, arbres, sources et pierres.

Parmi les croyants de toutes les religions, il y a toujours une majorité de gens simples, dont la ferveur populaire est d'ailleurs estimable, qui ne peuvent approcher le sacré que par l'intermédiaire de statuettes, de saints et de fétiches, de représentations naïves et proches des préoccupations de leur vie quotidienne. Mais il y a aussi une élite intellectuelle et morale pour laquelle l'approche de la divinité se situe à un autre niveau. Nous savons

aujourd'hui que les druides initiés croyaient en un Dieu unique, à la Trinité, à la résurrection et à l'immortalité de l'âme. Ils associaient à l'idée de la Terre nourricière une « déesse » à la fois mère et vierge qui devait enfanter un Dieu incarné. Apportée d'abord par les Romains, la religion chrétienne n'a eu aucune difficulté à s'installer en Gaule. Sous bien des aspects, les Gaulois ont vu là la prolongation et la confirmation de l'enseignement de la religion celtique, tout comme les Evangiles sont l'aboutissement de la vieille civilisation biblique.

Quant à la sacralisation de la nature, il faut l'envisager non seulement sous son aspect religieux, mais surtout sous son aspect, scientifique. Les druides initiés avaient sans doute découvert et utilisé avec une grande maîtrise certaines des règles mystérieuses qui régissent l'ensemble de la matière. Ils avaient découvert les lois profondes qui sont l'âme même des pierres, des arbres, des eaux courantes ou souterraines, des ondes telluriques. La localisation de leurs pierres sacrées nous le démontre. Que ce savoir ne nous soit plus guère connu ne veut pas dire qu'ils n'ont pas pratiqué une science qui permettrait à l'homme de communier avec la nature, et ce pour son plus grand profit...

Christianisme et religion celtique semblent donc bien en réalité fusionner harmonieusement dans les premiers siècles, intégrant aussi des éléments de la religion romaine, mais d'une manière qui n'a rien d'incohérent. On assimile ce qui chez les Romains n'est qu'une autre appellation, une autre forme de réalités sacrées jugées très importantes par les Gaulois.

Tout est détruit au IV^e siècle avec les invasions germaniques qui déferlent sur le monde romain décadent.

Le monde occidental est brusquement plongé dans le chaos et la nuit la plus épaisse de l'esprit.

Le haut Moyen Age, jusque peu avant l'an mille, est réellement une époque barbare. Les chefs politiques et militaires sont incultes et sanguinaires. Les édifices qu'ils font construire sont grossiers et rudimentaires. Lorsqu'ils deviennent chrétiens, c'est par les armes qu'ils imposent leur nouvelle religion dont ils ont une idée simpliste, primitive et utilitaire. Tels furent en France les Mérovingiens. Les autres ne valaient pas mieux dans l'ensemble.

Charlemagne et ses ministres ont tenté, outre une grande unification territoriale, une œuvre civilisatrice générale, mais l'empire sera démantelé et il y aura nouveau recul.

Pendant tous ces siècles, les populations sont misérables et servilement rivées à leurs terres, la culture pratiquement inexistante et la guerre permanente.

Au milieu de pareille débâcle, quelques hommes vont cependant parvenir, très marginalement d'abord, à sauver une tradition et, sinon à rétablir, du moins à préparer une nouvelle civilisation.

C'est au V^e siècle que saint Benoît crée son ordre. C'est un homme remarquable dont la sainteté édifie ses contemporains et nombreux sont ceux qui abandonnent tout pour le suivre et recevoir son enseignement. La Règle, toute d'équilibre, qu'il leur donne, est encore pour l'essentiel appliquée telle quelle de nos jours. Non seulement saint Benoît a des contacts étroits avec des rabbins juifs mais il ouvre son ordre à tous ceux qui cherchent Dieu sans exception, même, semble-t-il, s'il s'agit d'excommuniés, ce qui paraît vraiment extraordinaire pour l'époque.

Sous une telle impulsion, les abbayes bénédictines vont se multiplier dans toute l'Europe : un millier en quelques siècles. Aux alentours de l'îlot sacré qu'est l'abbaye, les moines ne peuvent pas rayonner car la nuit encore est trop profonde mais ils savent qu'ils travaillent pour l'avenir.

L'abbaye bénédictine devient le havre de ceux qui pensent, veulent apprendre et transformer le monde dans lequel ils vivent.

Les Bénédictins sont à la fois des travailleurs manuels et des moines savants. Ils défrichent, ensemencent, construisent et, avec leurs frères convers, préparent peu à peu l'aristocratie du travail dont nous avons parlé. Au milieu des ruines, ils recueillent et préservent tous les documents et manuscrits anciens qui ont échappé à la destruction.

Ainsi, dans les grandes bibliothèques qu'ils se constituent, ils étudient patiemment et déjà commencent à comprendre les écrits bibliques, les philosophes grecs, les auteurs latins, les documents initiatiques orientaux... Lentement mais sûrement, les Bénédictins prennent leur place sur l'échiquier de ce temps.

Puis, débarquent sur le continent les missionnaires irlandais qui, dès les alentours du VI^e siècle, autour de saint Colomban, vont créer différents monastères et jouer un rôle non négligeable.

L'Irlande n'a connu ni la domination romaine ni surtout la domination germanique. Ce sont des Celtes à l'état pur. Les Celtes ont sans doute atteint l'île au IV^e siècle av. J. -C., beaucoup plus tard qu'ils n'ont soumis le Continent. La civilisation développée là-bas fut sans doute moins riche,

plus marginale que celle que connurent les Gaulois. Par contre, après avoir eux aussi harmonieusement intégré le christianisme, les Irlandais nous ramènent une tradition druidique non corrompue.

Du coup, on saisit l'avantage qu'ils possèdent. « L'Irlande, tard venue au christianisme, regagne son retard et va devenir du V^e au VII^e siècle, *le véritable foyer occidental de la chrétienté*¹⁹. »

Les Bénédictins sont, par leur culture et leur ouverture d'esprit, les seuls capables de tirer profit de cet enseignement, par beaucoup de côtés scientifique, détruit chez nous. Ils ne vont pas y manquer et pendant tout le Moyen Age les contacts seront particulièrement amicaux entre les abbayes bénédictines et les moines irlandais. Dès la fin du V^e siècle déjà, saint Colomban nouera avec le pape bénédictin saint Grégoire le Grand des relations fort étroites ; profitables également puisque c'est à ce moment que sont créés et répandus le rituel et la musique grégoriens, élaboration harmonique et mathématique produisant sur les fidèles une action magique, trouvant sa source chez Pythagore et les savants grecs mais aussi et surtout dans l'enseignement des druides, partiellement retrouvé à cette époque.

Au IX^e siècle, saint Benoît d'Aniane réforme l'ordre bénédictin et la fusion complète est réalisée avec les moines de saint Colomban. Ce mouvement va permettre Cluny et le prodigieux développement de cet étonnant ordre monastique.

L'apport celtique est important pour la compréhension de la civilisation médiévale. Il ne produira cependant tous ses fruits que lorsque l'élite des Bénédictins et de quelques autres religieux aura découvert, compris et assimilé la civilisation proche-orientale.

Les Arabes qui envahissent l'Europe sont stoppés brusquement et défaits par Charles Martel en 732 à Poitiers, mais ils occupent encore sporadiquement la Provence et s'installent solidement dans tout le sud de l'Espagne. Des hommes de guerre sont des hommes de guerre. Ce n'est jamais en première ligne que l'on trouve les philosophes, les poètes et les savants... Il est certain que, au cours des combats acharnés qu'ils ont livrés aux troupes franques, les militaires sarrasins n'ont pas lésiné sur les massacres, pillages et destructions même si l'on doit faire la part de l'exagération habituelle des « communiqués de guerre ».

Ne nous y trompons toutefois pas. Les civilisés de l'époque ne sont pas les Francs, mais bien les Sarrasins. Dès qu'ils occupent d'une manière

stable les territoires conquis, en Espagne, les armées sont remises à leur place. Une œuvre colonisatrice peut alors se développer. La civilisation s'installe. Quelle civilisation ?

Avec eux, c'est tout l'art, toute la science et toute la philosophie de l'Orient qui pénètrent en Europe. Le Proche-Orient médiéval connaît alors l'épanouissement de l'astrologie, des mathématiques, de l'alchimie et de la médecine²⁰ ; c'est aussi l'apparition d'une floraison de poètes et de conteurs raffinés ; c'est la musique, l'enluminure, l'architecture ; c'est enfin un art de vivre aristocratique dont les règles subtiles, courtoises et d'une réelle élévation morale serviront de modèle à ceux qui rédigeront chez nous les premiers codes de chevalerie. Les civilisations proche-orientales sont alors à leur sommet.

Les grandes religions et toutes les philosophies s'y côtoient et, du moins au niveau d'une élite, s'interpénètrent harmonieusement. Des dizaines de milliers de manuscrits anciens sont encore à la disposition des chercheurs dans les grandes bibliothèques. Le judaïsme, par l'intermédiaire de ses rabbins savants d'Alexandrie, la plus fameuse entre toutes, engendrera la Kabbale, jonglerie philologique, algébrique et mathématique, qui retraduit à sa manière les Ecritures Saintes, considérant celles-ci comme un langage universel chiffré et codé. L'Islam rayonne puis se nuance et se diversifie dans des communautés d'intellectuels et d'ascètes dont certaines, comme celle des Assassins, se livreront à des travaux occultistes. A partir de Byzance, la foi chrétienne garde une grande splendeur (jusqu'à la destruction de la Ville Sainte par des croisés chrétiens d'Occident !). Beaucoup parmi les communautés chrétiennes adhèrent à la Gnose, doctrine initiatique pour laquelle Dieu n'est atteint que par un effort de connaissance de tout l'être, conception jugée hérétique et condamnée par les premiers Conciles.

Dans des creusets philosophiques et religieux différents, c'est cependant toujours l'antique initiation égyptienne qui se perpétue ainsi en un Orient raffiné, cultivé et lettré où déjà un certain scepticisme intellectuel et une certaine mollesse de vie laissent deviner la décadence prochaine.

La vieille civilisation pharaonique, même détruite depuis longtemps, fascinait encore et chacun considérait l'Égypte comme la mère de toutes les religions et de toutes les recherches du sacré.

Pharaon, initié suprême, est représenté avec le troisième œil, l'œil de la clairvoyance, ou encore, sortant du milieu du front, la tête magique du

serpent, iconographie ésotériste courante qui symbolise la force vitale qui, par la moelle épinière, communique au cerveau la connaissance ultime. Les grands secrets étaient soigneusement conservés par des collègues initiatiques et seuls les plus grands d'entre tous avaient accès au Naos, le saint des saints au centre du temple égyptien. C'est ainsi que plus tard sera conservée l'Arche d'Alliance dans le Temple de Salomon.

De toutes les traditions initiatiques de l'ancienne Egypte, la plus importante semble bien avoir été celle qui s'était attachée au culte d'Isis. La plus secrète aussi car celui qui révélait, ne fût-ce qu'un mot, du rituel isiaque, était séance tenante mis à mort. Isis, déesse de la Nature, tantôt vierge, tantôt mère, qui se fera féconder de façon surnaturelle pour engendrer un Dieu-Fils. L'esprit fait aussitôt le rapprochement avec la Vierge Marie des Evangiles mais aussi avec la Déesse-Terre qui doit enfanter un Dieu dans la religion celtique...

Moïse « trouvé » en Egypte, élevé selon les rites de la cour de Pharaon, s'enfuit avec le peuple d'Israël, poursuivi, nous dit la Bible, par les armées de Pharaon, comme s'il emportait avec lui quelque chose d'extrêmement important et même de vital. A partir de ce moment en tout cas, non seulement le peuple hébreu reçoit « la manne » mais aussi la Table des Lois qui sera enfermée dans l'Arche d'Alliance et qui donne à ce peuple non seulement Terre Promise mais Civilisation.

Les Grecs et les Latins, dans leur mythologie, puisèrent à la même source, le Thot des Egyptiens devenant Hermès, Osiris, Dionisos, et Isis, tantôt Déméter, Cybèle ou Cérès.

C'est en Egypte aussi que l'illustre philosophe et mathématicien Pythagore acquiert toutes les connaissances qu'il répandra peu après au sein de sociétés secrètes. Or, Pythagore, aujourd'hui encore, est considéré comme le père des mathématiques.

Et c'est la même influence qui, plus tard, par l'intermédiaire des grandes bibliothèques et « universités » égyptiennes marquera profondément les principales recherches ésotériques orientales qu'elles soient kabbalistes, chiïtes, gnostiques ou autres...

L'initiation égyptienne, avec son prodigieux potentiel scientifique et civilisateur ne cesse donc pas de se transmettre, tantôt altérée, tantôt perfectionnée, chez tous ceux qui pensent et jouent un rôle dans le Proche-Orient médiéval.

C'est donc elle qui pénètre aussi au VII^e siècle dans les Gaules avec les Sarrasins et qui va commencer à s'implanter aux IX^e et X^e siècles en Espagne conquise.

Hormis quelques influences limitées en Provence, le monde chrétien occidental reste pratiquement imperméable au début à ce prestigieux voisinage. Mérovingiens et Carolingiens sont des illettrés, malgré les quelques efforts civilisateurs de Charlemagne et de ses moines ministres²¹. La proximité des Sarrasins, c'est bonne occasion de guerroyer et de piller, non d'apprendre la musique ou l'enluminure.

Seuls les Bénédictins et quelques autres sont préparés à recevoir ce message. Ils ont déjà sauvé de la destruction une part des documents laissés par les Romains ; ils ont retrouvé un peu de la tradition celtique et druidique grâce notamment à leurs échanges avec les missionnaires irlandais. Ils vont bien sûr s'employer au maximum à établir les contacts les plus étroits et les plus fructueux avec les élites orientales qui se trouvent maintenant à leur porte.

Officiellement, Sarrasins et Francs sont en guerre et ce n'est que haine sanguinaire de part et d'autre. Pourtant, dans le même temps, discrètement mais fort efficacement, des relations s'établissent entre les abbayes bénédictines et les intellectuels arabes, ainsi d'ailleurs qu'avec les rabbins juifs, kabbalistes ou non, qui, sur les territoires occupés par les Arabes, vivent en bonne intelligence avec eux.

Pendant que, sur les places publiques, les Bénédictins prêchent aux seigneurs la guerre sainte de reconquête, les meilleurs d'entre eux se livrent en Espagne à de tout autres travaux.

Certains faits étranges vont, aux alentours de l'an mille, nous le faire bien apercevoir et il faut nous attacher à quelques-uns d'entre eux car ils sont très importants pour la compréhension de nos Vierges Noires.

Le pèlerinage à Compostelle en Galice tout d'abord, dont l'histoire nous est bien connue.

Vu de l'extérieur, c'est un phénomène de ferveur populaire d'une rare beauté qui a marqué profondément la civilisation du Moyen Age et a, à ses débuts, aux X^e et XI^e siècles, plus qu'aucun autre événement, contribué à bouleverser les données religieuses, économiques, sociales, culturelles et architecturales de ce temps.

C'est autour du corps de Jacques le Majeur, le fils de Marie Salomé (une des trois Marie de la Mer) et le frère de l'évangéliste Jean (le saint patron choisi par les Templiers), retrouvé miraculeusement en Galice en 843, que s'organise le pèlerinage et que, dans la seconde moitié du X^e siècle, on construit pour accueillir l'afflux sans cesse croissant des fidèles, l'immense cathédrale que l'on voit encore aujourd'hui.

La guerre entre l'Islam et le monde chrétien rendait alors impossible le pèlerinage à Jérusalem. Celui de Rome, s'il était pratiqué, présentait bien des difficultés et n'attirera les grandes foules que plus tard. Dans ces conditions, pour la plupart des peuples européens, le corps de saint Jacques devient la seule relique d'un des apôtres du Christ qui soit accessible.

On vient à Compostelle de partout, de France et de Belgique, mais aussi d'Allemagne, de Hongrie et même de Suède. Du X^e au XV^e siècle, il ne fait aucun doute que des centaines de milliers, voire des millions de pèlerins de toutes conditions, hommes, femmes, enfants, riches ou pauvres, ont fait la route de Compostelle, les uns à pied, les autres, plus privilégiés, allant à cheval.

Après des mois de voyage, coiffés du chapeau bien connu et armés du bâton du pèlerin, tous ces hommes, unis par la chaude et rude camaraderie qui a toujours régné chez les grands marcheurs, parvenaient au terme de toutes leurs épreuves quand le site de Compostelle, objet de tant de rêves, s'offrait alors à leurs yeux du haut d'une colline, et, toutes fatigues oubliées, c'est en courant qu'ils dévalaient vers le fascinant sanctuaire.

Pas un n'oubliait d'y acquérir la fameuse coquille Saint-Jacques et, nanti de ce trophée tant convoité, il fallait alors que, digne à ce moment de porter le nom de « coquillard », il reprenne la longue route du retour, aiguillonné cette fois par la nostalgie et l'impatience de retrouver femme, enfants et village.

Nous ne savons ce qui doit le plus être admiré, de la foi populaire assez forte pour vraiment soulever les montagnes, ou du courage et de l'endurance des hommes de ce temps.

Il faut, pour expliquer pareille transhumance, tenir compte d'un reste de nomadisme chez des gens encore proches des hordes germaniques de leurs ancêtres. Une nette amélioration des conditions économiques et sociales donne aussi aux individus le goût et les moyens (tout relatifs) de humer un autre air que celui de leur village et de partir à l'aventure.

Enfin, et surtout, une propagande savamment orchestrée, notamment par les Bénédictins, va entourer le pèlerinage de toutes sortes de faveurs et de bénédictions. Ce sont exactement les mêmes causes qui assureront, deux siècles plus tard, le succès des Croisades.

Ce sont à nouveau les Bénédictins dont il convient d'observer le comportement dans toute cette affaire...

Ils ont atteint, au début du X^e siècle, l'apogée de leur puissance et cette apogée c'est Cluny.

Dès l'installation en Bourgogne, l'Ordre va connaître un rayonnement et va exercer sur l'Occident une influence considérable qui ne seront égalés plus tard que par les Cisterciens. Le prestige des Clunisiens est alors immense. La plupart des papes qui montent sur le trône de Pierre sont des Bénédictins. Quand Cluny parle, que ce soit sur le plan religieux ou même sur le plan politique, chacun s'incline avec respect.

Treize cents monastères vont en quelques années se ranger sous l'égide de la nouvelle règle, admirablement respectée à l'intérieur par les moines grâce à l'autorité de quelques abbés de toute première grandeur comme saint Odon, saint Odilon ou Pierre le vénérable.

Il ne fait de doute pour aucun historien que ce sont eux qui ont, dans toute l'Europe, lancé l'idée de cette pieuse mobilisation des foules et organisé en ce sens une propagande extrêmement efficace à tous les niveaux.

Mais, plus encore que simples zéloteurs, les Bénédictins vont surtout en être les principaux organisateurs.

On sait que, très rapidement, une étonnante infrastructure protectrice et « hôtelière » s'est établie sur les principaux chemins suivis dans toute l'Europe par les pèlerins se rendant à Compostelle. Des guides précis et détaillés virent même le jour, comme celui contenu dans le Codex Calixtinus, mentionnant les difficultés du parcours et conseillant les étapes. Ainsi les pèlerins à pied effectuaient chaque jour des marches de l'ordre de trente à quarante kilomètres. Au terme de chaque étape, ils trouvaient une institution religieuse où le vivre et le repos étaient accordés gratuitement à la seule condition que le pèlerin n'y séjourne pas plus de vingt-quatre heures.

Hors d'Espagne, tout particulièrement en France, ce sont les Bénédictins qui vont dès le début mettre en place et contrôler l'essentiel de ce gigantesque réseau d'hôtelleries et de relais qui permettent à la plupart de

faire le voyage dans des conditions normales de sécurité et de relatif confort. Bien plus, les principales routes passent par les grandes abbayes bénédictines et réciproquement les nouvelles abbayes sont édifiées sur les chemins du grand pèlerinage.

S'il y eut en France, à partir des grands points de ralliement qu'étaient Saint-Denis, Vézelay, Le Puy et Arles, quatre routes principales et particulièrement fréquentées, Elie Lambert²² a lumineusement démontré que les chemins français suivis pour se rendre, à Compostelle étaient bien plus nombreux qu'on ne le croit généralement.

Or, si les Bénédictins contrôlent bien dès le début ce vaste et diversifié réseau européen, ils ne sont cependant pas encore alors très introduits en Espagne.

Une fois passées les Pyrénées, la route espagnole ne connaissait guère de variantes et tout le monde, d'où qu'il vienne, suivait pratiquement le même chemin.

Qui gardait les routes espagnoles ?

De petits ordres hospitaliers, quelques ermites « pontifes » et surtout d'importants monastères dits mozarabes. On connaît mal ces moines que l'on dit d'origine wisigothe mais, ce qui est sûr, c'est qu'ils étaient, après le passage des Arabes, fortement métissés de leur culture et c'est à l'architecture typiquement orientale de leurs couvents qu'ils doivent leur appellation. Les « coquillards » nommaient d'ailleurs « trésors sarrasins » les œuvres d'orfèvrerie qu'ils y réalisaient et les travaux d'enluminure dont ils ornaient les précieux manuscrits qu'ils recopiaient.

Aucune nécessité donc, à première vue, pour les Bénédictins d'étendre leur influence en Espagne et d'assurer eux-mêmes la lourde charge des étapes espagnoles.

Ce travail était fait et bien fait par d'autres qu'eux.

Que constate-t-on cependant ? Malgré cette évidence, les Clunisiens, durant le X^e siècle, ont déployé les efforts nécessaires pour faire passer sous leur obédience ces monastères mozarabes, et ce, par diverses intrigues politiques, en utilisant notamment l'amitié personnelle du roi Alphonse VI qui avait épousé en secondes noces Constance de Bourgogne, la propre nièce de saint Hugues de Sémur, abbé de Cluny.

D'abord roi de Léon en 1065, il hérita, à la mort de son frère, en 1072, de la Castille, puis en 1073 il conquiert la Galice. Ce souverain qui contrôle une partie importante de l'Espagne reconquise, multiplie sur la route de

Saint-Jacques les plus grandes libéralités aux Clunisiens qui y fondent des abbayes et des prieurés et, grâce à son influence, la plupart des monastères espagnols, notamment mozarabes, sont acquis à l'ordre bénédictin.

Écoutons le *Livre des Miracles* de Pierre le Vénérable : « Tout le monde ou presque le sait en Espagne et en Gaule : ce roi (Alphonse VI) fut un grand ami et un bienfaiteur de l'Église de Cluny... Sur ses biens propres, il bâtit deux abbayes en Espagne, autorisa d'autres fondateurs à en construire, et contribua à leur érection. Il y établit des moines clunisiens, multipliant les libéralités en sorte qu'ils pussent servir Dieu selon leur Règle. Il restaura la ferveur du monachisme, quasi morte en Espagne, et se ménagea par un tel zèle le Royaume éternel après celui de la terre. »

Les Bénédictins se sont donc, grâce à Alphonse VI, installés assez solidement en Espagne pour y jouer un rôle déterminant sur la route de Compostelle.

Les dates nous éclairent : c'est en 1073 qu'Alphonse VI a conquis la Galice et c'est en 1078 déjà que la première pierre de l'admirable cathédrale de Compostelle est posée par l'abbé saint Hugues en personne. Édifiée en quarante-quatre ans, celle-ci sera entièrement œuvre de Bénédictins français. Les noms des principaux maîtres d'œuvre, Robert, Mathieu ou Bernard le Vieux nous éclairent d'ailleurs sur leur origine... Les corporations d'artisans formées depuis quelque temps dans les abbayes bénédictines ont donc atteint dès à présent une maîtrise qui les rend imbattables dans toute l'Europe pour la construction de grands édifices ? On a d'ailleurs écrit à juste titre que la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle est un magnifique monument français hors de France.

Alors pourquoi ?

Pourquoi un tel déploiement de moyens pour faire se déplacer les masses au tombeau de l'Apôtre ? Pourquoi cette infrastructure routière et la charge considérable que représentait pour l'Ordre la construction d'hôtelleries et l'entretien des pèlerins en cours de route ? Pourquoi ces intrigues espagnoles en vue de s'assurer le contrôle monacal vers Compostelle et d'acquérir là une telle puissance que ce sont les Bénédictins qui édifient seuls l'immense cathédrale et que leurs abbés y obtiennent facilement du pape l'élection constante d'évêques à leur dévotion ?

On dira que le pèlerinage de Saint-Jacques étant le plus grand du temps, il était normal que le principal ordre religieux et la lumière de la chrétienté d'alors y jouent un rôle prépondérant. On dira également que cette prise de

contrôle par les Clunisiens de la route de Compostelle correspond à un désir de grandeur et à une aspiration de puissance de quelques abbés de première envergure pour qui le service de Dieu s'accompagnait parfois de préoccupations plus « politiques ». Ne verra-t-on pas au XII^e siècle Bénédictins et Cisterciens, pourtant ordres frères, manœuvrer sans cesse pour prendre et reprendre le contrôle de certaines abbayes... Ces raisons sont vraies. Ces raisons n'expliquent cependant pas tout.

En fait, le caractère officiel et consacré du pèlerinage cachait autre chose qu'une foi populaire très vive et qu'un engouement religieux, et c'est autre chose que les Clunisiens sont allés chercher à Compostelle et dans les monastères mozarabes...

La route espagnole traverse un territoire qui, très peu avant, était encore occupé par les Arabes. Sous prétexte de pèlerinage, comme plus tard les Cisterciens et les Templiers sous prétexte de Croisades, les Bénédictins ou du moins leurs grands abbés initiés vont ainsi à la découverte de la civilisation orientale, là où elle est alors accessible.

L'histoire des Bénédictins est apparue pendant cinq siècles comme un effort organisé et continu pour réunir tous les moyens nécessaires à la reconstruction d'une grande civilisation. Leurs bibliothèques sont cependant encore très insuffisantes et leurs connaissances limitées. Ils ont redécouvert quelques secrets et quelques techniques des anciens druides, mais via les Irlandais et sans pour autant disposer d'écrits. Les Arabes, eux, apportent dans leurs universités espagnoles quantité de manuscrits hébreux, musulmans, gnostiques, kabbalistiques, grecs et alexandrins, des milliers de traités précieux relatifs à tous les domaines des connaissances. Pour la première fois, des documents en nombre suffisant vont pouvoir être consultés. Certaines hypothèses formulées par les chercheurs des abbayes bénédictines vont enfin être vérifiées, confirmées et complétées.

Une part non négligeable de ces manuscrits se trouvait dans les monastères mozarabes et leurs travaux tendent à prouver que ces moines avaient assimilé la culture apportée par les Sarrasins et qu'ils étaient peut-être déjà bien avancés dans la voie de la compréhension de l'initiation orientale. La volonté obstinée qui les fait passer, grâce à l'amitié agissante d'Alphonse VI et de ses successeurs sous l'obédience de Cluny, n'est-ce pas aussi et surtout celle d'accéder à leurs bibliothèques et à leurs réserves d'archives ?

En allant chercher cela sur la route espagnole de Compostelle, les Bénédictins faisaient coup double puisqu'ils reprenaient un chemin sacré déjà suivi mystérieusement bien avant le christianisme par les druides gaulois et par d'autres religions initiatiques sans doute encore plus anciennes²³...

S'agissait-il au départ d'une volonté consciente ? Est-ce la cause du développement du pèlerinage ou n'en est-ce que la conséquence ?

Quoi qu'il en soit, le bénédictin pèlerinage en Galice avait bien un *double sens* : pèlerinage pieux dans la plus pure orthodoxie d'une part, pèlerinage initiatique et même alchimique d'autre part. Mêlés à la foule des « coquillards », quelques-uns allaient chercher là-bas plus qu'un supplément de foi et de spiritualité...

Les preuves en sont abondantes et je n'en cite que quelques-unes.

Les légendes de la mystérieuse translation du corps de l'apôtre en Galice comme celles de sa découverte au IX^e siècle sont déjà en elles-mêmes des textes ésotériques révélant les préoccupations de ceux qui les répandirent. Le lecteur intéressé pourra aisément les déchiffrer dans les nombreux ouvrages spécialisés ; il découvrira ainsi la mystérieuse traversée de la dépouille, son dépôt sur une pierre sacrée qui se transforme en sarcophage, le chêne qui indique le lieu où repose le corps, l'étoile qui vient marquer l'emplacement où l'on retrouve la précieuse relique qui, comme l'étoile des Mages ou la lueur qui apparaît aux bergers de Bethléem correspond à l'étoile mystérieuse des alchimistes...

Le nom même de Compostelle, c'est le « champ de l'étoile », mais aussi le « compost de l'étoile », la matière première travaillée qui est marquée par l'apparition de l'étoile de cristallisation indiquant à l'adepte qu'il a obtenu la pierre philosophale.

Le pèlerinage, par sa nature, se rapproche de l'itinéraire de l'œuvre. Longue marche dans la nuit de l'esprit, suite d'espoirs et de découragements, pour aboutir, après bien des difficultés et des embûches, au lieu où s'est arrêtée l'étoile, là où surgit l'illumination.

Pendant tout le Moyen Age, le pèlerinage de Saint-Jacques sera fréquenté par les alchimistes et ceux-ci le recommandent avec insistance. Le plus connu d'entre eux, Nicolas Flamel, ne partit-il pas à Compostelle pour y rencontrer un mystérieux Abraham le Juif, auteur d'un manuscrit dont il avait eu connaissance et qui avait été pour lui le début de la révélation alchimique ? Compostelle apparaît donc bien comme étant une sorte de

capitale de l'initiation où, sans doute, devaient enseigner les plus grands maîtres.

Les constructeurs bénédictins de la cathédrale y ont laissé d'ailleurs une abondance de symboles initiatiques et l'on aperçoit par exemple au grand portail de la gloire plusieurs personnages porteurs du matras alchimique...

Un des plus grands abbés de Cluny, Pierre le Vénérable, qui nous est bien connu par le *Livre des Miracles* qui lui fut consacré, séjourna en Galice longuement et à plusieurs reprises.

Il passa une part importante de sa vie à réaliser une traduction complète du Coran. A une époque de guerre et de haine religieuse, il est intéressant de voir le chef du principal ordre chrétien travailler patiemment à la traduction du livre saint de l'ennemi. Et cela, non pas discrètement pour son édification personnelle, mais, au grand jour, en vue de le diffuser largement dans tous les monastères bénédictins...

La Transfiguration du Christ est un des épisodes évangéliques considéré par les spécialistes comme un des plus manifestement ésotérique et initiatique. Elle est représentée à un portail de la cathédrale de Compostelle. Rentrant d'un de ses voyages en ce lieu et après avoir étudié ce portail, le même Pierre le Vénérable réunit le chapitre de l'Ordre qui décida que la Transfiguration serait désormais célébrée avec éclat dans toute la congrégation, « attendu que, hormis la Nativité et la Résurrection du Christ, elle ne le cède à aucune autre solennité »... Les Bénédictins la feront d'ailleurs figurer de nombreuses fois sur les édifices qu'ils construiront encore, notamment sur un fort beau portail à la Charité-sur-Loire.

C'est sur la même route de Compostelle que nous trouvons en 951 déjà, à l'époque des tout premiers balbutiements du pèlerinage, un homme qui nous intéresse particulièrement puisqu'il s'agit de Godescalc, évêque du Puy-en-Velay, le lieu où peu après apparaîtra et sera vénérée celle des Vierges Noires qui fut sans doute la plus célèbre.

Déjà à ce moment le sanctuaire du Puy est considéré par les papes comme le plus grand pèlerinage marial de toutes les Gaules ; l'évêque du lieu est donc nécessairement un personnage important, le prédécesseur de ceux qui, quelques années plus tard, recevront avec faste cinq papes et quatorze rois de France.

Or, au milieu du X^e siècle, l'infrastructure bénédictine n'est pas encore en place sur les chemins français de Compostelle. Les emprunter est une

aventure périlleuse car, en plus des brigands et des bêtes sauvages, il faut compter sur les fréquentes razzias musulmanes et sur les rapides et brutales incursions des Normands. Le *Livre des Miracles* de sainte Foy de Conques rapporte que, dix ans plus tard, en 961, le comte de Rouergue qui avait hasardé la même aventure fut retrouvé assassiné sur la route...

Si un homme tel que Godescalc entreprend pareille expédition, on peut raisonnablement penser qu'il avait des raisons importantes d'ainsi risquer sa vie, qu'il partait à la rencontre de choses jugées par lui d'un intérêt considérable.

Or, ce que les anciennes chroniques ont surtout retenu de ce voyage, ce sont les arrêts qu'il fit en cours de route dans les étonnants monastères mozarabes, surtout dans celui de San Martin d'Albelda.

Qu'y fit l'évêque ?

Il s'intéressa à l'enluminure qui y était pratiquée au point d'en apprendre lui-même la technique et, nous dit-on, c'est lui qui passe pour avoir introduit l'enluminure en France. Cela signifie qu'il y a donc séjourné fort longtemps. Il ne s'agissait pas d'un simple passage.

Il accorda une particulière attention aux enluminures qui, dans ces monastères, ornaient les manuscrits de l'Apocalypse de saint Jean... Cette préoccupation pourrait bien indiquer qu'il y a étudié surtout les écrits à caractère initiatique qui devaient y être abondants.

Enfin, il déchiffra avec le plus grand soin de vieux manuscrits consacrés, nous apprend-on, à la « virginité de la Vierge Marie ».

Pieuse occupation pratiquée par le prélat d'un sanctuaire mariai ? Peut-être. Ne pourrait-on cependant émettre une autre hypothèse ?

Bien avant l'ère chrétienne, le site du Puy, qui s'appelait alors le mont Anis, était un des lieux sacrés les plus importants du druidisme. On y trouvait menhirs et dolmens en abondance. L'un d'entre eux, la miraculeuse Pierre des Fièvres, y était l'objet d'une grande vénération, au point qu'elle fut christianisée, les récits légendaires affirmant que la Vierge elle-même voulut que ce soit sur cette pierre qu'un sanctuaire lui soit élevé. Elle resta toujours dans les églises successives et un fragment subsiste encore dans l'actuelle cathédrale.

La Vierge Noire n'apparut qu'au X^e et peut-être au XI^e siècle. Au X^e siècle cependant, des bulles pontificales proclamaient qu'il y avait là pèlerinage marial. Sans doute y avait-il alors une effigie très ancienne dont nous avons perdu la trace. Comme dans tant d'autres lieux où l'on trouve

une Vierge Noire, tels Chartres ou Clermont-Ferrand, Douvres ou Guincamp, il devait s'agir d'une Virgo Paritura, d'une antique reproduction de la Terre-Mère vénérée là depuis toujours et christianisée sans doute en même temps que la Pierre des Fièvres.

Là où la religion celtique avait brillé d'un éclat si exceptionnel, il n'est pas possible que tout en ait été perdu. Les traditions druidiques avaient dû s'y maintenir plus fortement qu'ailleurs, malgré les invasions et les interdits. A une époque où seuls les clercs avaient une activité intellectuelle, on ne serait pas très surpris que certains évêques du lieu aient eu vent de ces vieilles traditions initiatiques, en aient été curieux, aient même acquis certaines connaissances ; comme saint Bernard plus tard fut initié au savoir des druides, lui qui était né à Fontaines, siège d'une Virgo Paritura encore vénérée et fut étudiant à Saint-Vorles où une Vierge Noire avait déjà succédé à une autre Virgo Paritura...

Les Bénédictins, imprégnés de connaissances celtiques, partent à Compostelle avec des idées bien précises et font tout ce qui est nécessaire pour se rallier les monastères mozarabes et s'approprier ainsi leurs nombreux manuscrits. Godescalc, issu d'un des berceaux de l'initiation druidique, affronte mille dangers pour se rendre parmi les premiers au tombeau de l'Apôtre et ce sont encore les monastères mozarabes qui attirent son attention ; c'est là qu'il va travailler et étudier, sur des textes ésotériques, et ce, pendant longtemps...

N'y a-t-il pas aux alentours de l'an mille une prodigieuse rencontre qui est en train de s'opérer dont Compostelle serait à la fois le prétexte et le signe ? Ceux qui en Occident avaient été les gardiens de ce qui subsistait de la civilisation initiatique celtique ne vont-ils pas chercher dans cette autre civilisation initiatique, l'orientale, apportée en Espagne, ce qui leur manque encore, les ultimes mais décisives lumières sur des questions déjà bien avancées ?

Et Godescalc, ses recherches sur la « virginité de la Vierge Marie », ne serait-ce pas une forme camouflée pour désigner l'étude de documents consacrés à Isis, la Vierge mère de Horus, mais aussi de toutes les initiations orientales ? Le principal but de ce périlleux voyage n'était-il pas pour lui de retrouver, en connaissance de cause, les secrets millénaires de la tradition égyptienne ?

Comme Compostelle, Le Puy semble avoir été lui aussi un de ces lieux privilégiés non seulement de rencontre mais de fusion subtile de ces deux

civilisations.

On sait que le sanctuaire du Velay a été miraculeusement épargné par les Sarrasins mais, au-delà, certains documents semblent indiquer que ceux-ci avaient pour lui et particulièrement pour la statue de Notre-Dame une certaine vénération. Bref, une sorte de connivence mystérieuse paraît s'être établie dès le début entre ce sanctuaire chrétien et celtique à la fois et les premières vagues de l'Orient pénétrant en Europe.

Ainsi, par exemple, un manuscrit apocryphe, une charte sur le château de Lourdes, rapporte un fait étonnant²⁴. Vers l'an 778, Charlemagne assiégeait les Sarrasins qui résistaient dans les Pyrénées et en Espagne ; Mirat, leur chef, s'était réfugié dans la forteresse de Miranbelle (château de Lourdes actuel) et il refusait de se rendre. On décida alors de recourir aux bons offices de l'évêque du Puy, Rorice II, qui fut mandé ; Mirat reçut Rorice et, après négociations, accepta de se rendre. Il vint alors en pèlerinage au Puy avec l'évêque, y séjourna quelque temps et, ajoute-t-on, il se serait converti, son nom ayant été changé en Lorus au baptême, origine étymologique du nom de Lourdes.

Pèlerinage singulier, on en conviendra !

Tout aussi singulier que l'est l'étrange cathédrale qui sera édifiée au Puy et qui, comme les monastères mozarabes, est curieusement teintée d'Orient. Aux confins de l'Auvergne volcanique, le voyageur est surpris par cette sorte de grande mosquée chrétienne perchée sur les hauteurs. Une vieille tradition ne prétend-elle pas que l'édifice fut construit par des maîtres d'œuvre arabes collaborant avec des maîtres d'œuvre chrétiens. Certes, cette tradition ne doit pas, elle non plus, être prise à la lettre, mais le fait qu'elle se perpétue depuis si longtemps avec tout son symbolisme démontre à nouveau que, en pleine guerre sainte, en Espagne ou pendant les Croisades, des contacts privilégiés ont dû exister entre Le Puy et l'Orient.

Sur l'interprétation de ces faits, nous ne pouvons évidemment émettre que des hypothèses. Il est impossible de produire des preuves formelles.

Tel est le Moyen Age. La véritable documentation qu'il nous a laissée, ce sont des grimoires alchimiques, d'étranges messages de pierre, des contes à double sens, des apocryphes qui sont des faux sur le plan de la vérité historique mais qui transmettent des réalités cachées...

Parfois cependant, tant d'hypothèses à partir de documents et de lieux différents se rejoignent, se confirment et se complètent tellement qu'on peut arriver à une certaine certitude, ou du moins à une conviction.

Tout ce mouvement que nous venons de pressentir à partir des Bénédictins, de Compostelle, de Godescalc et du Puy, se confirme encore par les faits étonnants de la vie et de l'œuvre de Gerbert, cet autre produit bénédictin, qui deviendra pape sous le nom de Sylvestre II.

Sur Gerbert, nous avons beaucoup plus de documents pour nous renseigner.

L'histoire de sa vie, même si l'on fait la part d'une certaine légende, dépasse l'imagination. Personnage pittoresque et haut en couleur, Gerbert est un des plus extraordinaires génies que l'humanité ait jamais produit.

Selon les uns, petit berger des environs d'Aurillac, dans la haute Auvergne sauvage, selon les autres, descendant des ducs d'Aquitaine, Gerbert fut recueilli par les moines bénédictins de l'abbaye Saint-Geraud d'Aurillac qui, émerveillés par tant d'intelligence, décidèrent de l'élever et d'en faire un des leurs. La pénétration de son esprit fit l'admiration de ses moines professeurs.

Aussi, les Bénédictins l'envoyèrent-ils en Espagne et c'est dans les grandes universités arabes de Tolède et de Cordoue que le jeune homme va étudier. Ceci démontre déjà, me semble-t-il, que les rapports entre les Bénédictins et les intellectuels arabes étaient les meilleurs qui puissent être puisque nul ne trouvait étonnant qu'un moine bénédictin aille étudier dans les universités arabes, alors que, dans le même temps, je le rappelle, c'est la guerre, guerre de reconquête prêchée particulièrement par les mêmes Bénédictins dans leurs sermons officiels...

Les aventures arabes de Gerbert sont savoureuses. Il surpassa rapidement en savoir tous ses professeurs, sauf un seul qui détenait des secrets que, par tous les moyens, il tenta de connaître et de subtiliser, séduisant même la fille de son vénéré maître.

Encore que cette histoire paraisse bien plus une allusion à la conquête ésotérique par l'étudiant des secrets des secrets, Gerbert semble chassé d'Espagne dans des circonstances rocambolesques. Revenu en France, il se fait nommer évêque à Reims grâce à des intrigues et est aussitôt démis, suite à d'autres intrigues. Cela ne l'empêchera pas de devenir le pape de l'an mille, puisqu'il régnera pendant quatre ans, de 999 à 1003.

Sylvestre II fut sans doute le moins orthodoxe et le plus anticonformiste souverain pontife que l'Eglise ait jamais connu.

Or, il est élu par une assemblée dont les Bénédictins sont les maîtres à une époque où Cluny fait la pluie et le beau temps dans la chrétienté. Lui que le peuple accusait de quelque pacte mystérieux avec le Malin, n'est certes pas choisi pour sa sainteté ou sa vie exemplaire. S'il monte sur le trône de Pierre, c'est que justement, il représentait fort bien les préoccupations et les recherches intellectuelles des initiés contemporains.

Car en effet, dès son retour du monde arabe, Gerbert déploie une activité scientifique révolutionnaire sans commune mesure.

Qu'on en juge !

Il nous a laissé, et ses livres peuvent être consultés dans nos bibliothèques, vingt-quatre ouvrages mathématiques truffés de découvertes importantes, un traité de géométrie, un traité des poids et mesures, et même un traité de jeu d'échecs, ce qui n'est pas un hasard si l'on sait que ce jeu a une signification ésotérique particulièrement riche.

Gerbert, cela paraît certain, fut un alchimiste, peut-être le premier alchimiste chrétien. Une vieille légende d'Aurillac raconte que, jeune encore, il aurait recueilli de l'or dans la Jourdanne grâce à une toison de brebis mise à l'eau à laquelle les paillettes d'or se seraient accrochées...

Je ne sais pas s'il y eut vraiment des « orpailleurs » et ce que l'on peut penser d'un pareil procédé et de son efficacité. Prise dans son sens hermétique, cette légende ne pourrait cependant exprimer plus clairement que Gerbert pratiquait l'alchimie et était même assez avancé dans l'Ars Magna pour réussir à obtenir le métal précieux.

Il enseigna également l'astronomie et l'astrologie.

Il fabriqua le premier astrolabe d'une grande précision, ainsi que la première horloge à poids et balancier.

Il construisit de curieuses orgues hydrauliques où les différences de pression de la vapeur produisaient toute la gamme possible des sons musicaux, machine qui ne manquerait pas d'intéresser nos modernes chercheurs de musique cybernétique et électronique.

C'est le même Gerbert qui introduisit en Europe occidentale, les ramenant des universités arabes, l'algèbre et l'utilisation des chiffres dits arabes, qui ont supplanté le système des chiffres romains, ce qui a eu comme principale conséquence, outre une facilité de calcul plus grande, la possibilité d'utiliser le zéro, avec toutes les révolutions d'applications mathématiques ultérieures qui s'ensuivront.

Enfin, toujours en plein X^e siècle, il avait fabriqué une curieuse machine dont on peut se demander s'il ne s'agissait pas déjà d'un ancêtre de nos ordinateurs. En effet, comme l'a noté Gérard de Sède qui s'est intéressé au pape Sylvestre II, dans son livre sur les Templiers²⁵, grâce à un dispositif ignoré, cette machine répondait par oui ou par non à toutes les questions qu'on lui posait et prédisait même l'avenir. Gerbert ne voulut jamais en révéler le secret d'utilisation, mais, aux questions posées, il répondait toujours que le fonctionnement en était très simple et reposait entièrement sur le calcul avec deux chiffres. Or, cette description correspond en somme à celle d'un ordinateur.

A sa mort, Sylvestre II, à cause de ses recherches et surtout de telles machines considérées par la plupart comme des « diableries », fut maudit par la population et, pendant des siècles, rayé de la liste des papes ayant régné.

Nous en retiendrons, nous, qu'un initié alchimiste bénédictin et français avait, dès le X^e siècle, assimilé tous les secrets de la civilisation et de la science orientales, qu'il fut incompris du peuple à l'époque mais déjà appuyé par la majorité des gens d'Eglise qui comptait alors en Occident.

Ainsi s'éclairent les cheminements et les vraies recherches des intellectuels de ce temps, derrière les slogans officiels, les pèlerinages et les guerres saintes.

En Espagne, s'est produite pour la première fois la rencontre entre le monde celtique et le monde oriental. C'est là que les Bénédictins et quelques autres réussissent la synthèse entre ces deux initiations et c'est de cette synthèse nouvelle que va naître chez nous, très rapidement, et même brusquement, la première civilisation depuis la chute du monde romain.

Ce sera une civilisation initiatique bien particulière transcendant ses deux sources en un modèle original, qui connaîtra son apogée aux XII^e et XIII^e siècles, à l'époque où apparaîtront partout nos petites Vierges Noires.

Mais déjà aux X^e et XI^e siècles, cette civilisation s'affirme et bouleverse l'Europe.

D'Espagne, ces hommes ont ramené une science authentique, les débuts de la littérature de fiction et de la poésie, l'art de l'enluminure, des préceptes éducatifs qui vont lentement former, à l'ombre des abbayes, les jeunes seigneurs à l'idéal chevaleresque.

Ils ramènent aussi des principes nouveaux de construction qui vont permettre l'éclosion de l'art roman.

Aucun monument important avant l'an mille. A partir de la fin du X^e siècle, des centaines de grands édifices romans sont en quelques années construits par des Bénédictins dans toute la France et en Europe. Tous les historiens l'ont noté : on détruit même systématiquement des églises en place pour en construire de nouvelles. C'est de l'Orient qu'ils apprennent l'art de la construction monumentale, les techniques qui ont permis de remplacer les petites chapelles d'autrefois par de grandes églises hautes, larges, sublimes par la parfaite harmonie de leurs proportions, ornées de motifs sculpturaux qui parviennent rapidement à la maîtrise. Certes les édifices romans apparaissent, par leur amplitude, supérieurs aux monuments que nous ont laissés les Arabes contemporains. Les Bénédictins, nous le savons, avaient conservé et retrouvé certains secrets de ces magiciens de la pierre qu'étaient les druides. A ce point de vue du moins, ils avaient un avantage sur les Arabes. Mais sans les astuces de ceux-ci, sans la prodigieuse science mathématique des proportions, des rapports de forces et de volumes, qu'ils découvrent soudain en Orient, cette magie de la pierre celtique ne pouvait pas être mise en œuvre. L'édifice roman, comme plus tard plus encore le gothique, illustre mieux que tout la rencontre et la fusion de ces deux initiations, si éloignées dans le temps et dans l'espace, et pourtant si ressemblantes.

A ce moment, vraiment, le monde chrétien sort de la barbarie et un homme nouveau, jeune, dynamique et rayonnant commence à apparaître. On ne cesse de défricher ; partout des villages se créent ; l'historien Marc Bloch a bien relevé que, vers le milieu du XI^e siècle, la France connaît le plus grand accroissement de la surface culturelle dont son sol n'a jamais été le théâtre depuis les temps préhistoriques ; les villes s'émancipent et se dilatent ; le commerce se développe et les grands marchés se créent ; la paix règne ; une direction économique sage évite les famines ; l'expansion sociale est continue ; les paysans ne sont plus réduits à leurs terres puisqu'ils peuvent maintenant voyager et connaître d'autres pays et d'autres hommes.

Cette renaissance, nous la devons au patient travail curieux, imaginatif et d'une rare ouverture d'esprit des abbayes bénédictines. Les grands secrets que les Bénédictins sont allés arracher aux vieilles religions celtiques et aux savants et philosophes hermétistes de l'Orient, ce n'est pas pour eux simple

plaisir de l'esprit, simple curiosité intellectuelle, simple jeu savant raffiné et égocentrique ; en réalité, chrétiens, prêchant et pratiquant l'amour de leurs semblables, ils se sont toujours efforcés, sans pour autant révéler ces secrets, d'en multiplier les applications pratiques pour en faire profiter tous les hommes, dans une œuvre constante et sans cesse accrue d'émancipation et de civilisation.

On ne rendra jamais assez hommage à l'œuvre des Bénédictins des premiers siècles. Avec une continuité et une application remarquables, dans la nuit la plus complète, ils ont transmis de génération en génération une toute petite flamme qui devient enfin, à la fin du premier millénaire de notre ère, une grande, une formidable lueur. Pendant tous ces siècles, ils ont été, au sens le plus fort du terme, la seule conscience de l'Occident chrétien.

Ils ne vont pas s'arrêter là cependant. Le monde hispano-arabe, c'est fort bien, mais ce n'est pas assez. L'Espagne n'est qu'une marche de l'Orient ; ce n'est au fond qu'une colonie. Que sont Tolède et Cordoue par rapport à Damas, à Alexandrie, à Jérusalem surtout, la ville de tous les lieux saints ! C'est là qu'il faut se rendre, au cœur même de ces pays où sont les grandes bibliothèques, les savants les plus illustres, les secrets des secrets...

En 1078, Hugues de Sémur, abbé de Cluny, pose la première pierre de la cathédrale de Compostelle. En 1095, Odon de Lagerie, prieur de Cluny, devient le pape Urbain II. La même année, il prêche la première Croisade.

C'est encore au Puy-en-Velay, au pied de la Vierge Noire ou de la statue qui l'a immédiatement précédée, qu'Urbain II décide d'abord de lancer son appel historique. Toutefois, sur place il change d'avis. En effet, la configuration des lieux se prête assez mal à un pareil déploiement de foule. C'est à Clermont qu'il va se rendre finalement pour cette fameuse prédication, Clermont, siège d'une tout aussi célèbre Vierge Noire...

CHAPITRE CINQUIÈME

L'APOGÉE

Pour les mêmes raisons sociologiques et grâce à la même propagande bénédictine qui fit le succès du pèlerinage de Compostelle, le résultat est immédiat et dépasse même toutes les espérances. Partout en Europe on se croise. Non seulement les nobles et les militaires, mais des foules de paysans sans armes, des enfants même, dans un enthousiasme collectif absolument indescriptible et qui nous laisse encore rêveurs.

En 1099, après des combats acharnés, Jérusalem est prise. Le but ultime est atteint.

Plus aucun chrétien n'ose enseigner aujourd'hui que les Croisades étaient une œuvre magnifique de foi religieuse.

Que les hommes aient toujours utilisé la guerre pour régler leurs différends fait horreur et, de toutes, les guerres de religion me paraissent les plus abominables... En plus, les Croisades sont la première guerre coloniale de l'Europe et elles ont été accompagnées de massacres scandaleux, de destruction de villes entières, et même, dans certains cas, de véritables génocides...

Aimant le Moyen Age, je regrette profondément que ce soit de cette manière que les derniers grands secrets de l'Orient aient été percés.

Il est vrai que, dans les Croisades aussi, nous retrouvons cette mystérieuse ambiguïté aperçue en Espagne, ces combats acharnés mais aussi ces fraternisations, ces contacts et ces échanges entre plusieurs sectes orientales et nos ordres religieux, comme si les batailles autour d'eux n'existaient pas, comme si cela n'avait aucune importance...

Il est vrai aussi que les militaires étant mobilisés pour cet assaut, l'Europe était du même coup, second résultat (peut-être voulu au départ ?), débarrassée de la plupart de ses seigneurs batailleurs et pillards, de ses aventuriers brutaux et de ses « têtes brûlées ». Pareille purge a sans doute facilité la création de la grande civilisation qui va se développer aux XII^e et XIII siècles.

Cette civilisation qui atteint alors son apogée est certes celle des cathédrales mais, si on est convaincu aujourd'hui de la grande valeur spirituelle, religieuse et culturelle de cette époque, on n'a pas encore suffisamment mis l'accent, me semble-t-il, par des recherches appropriées, sur le fait que, sur les plans économiques et sociaux, elle fut aussi bien plus avancée qu'on ne le croit généralement.

On ne vit pas mal alors en France et hors de France, du moins à proximité des grandes abbayes (mais elles sont tellement nombreuses !) et compte tenu des conditions particulières à un temps où l'on commence seulement à défricher une terre en grande partie couverte de forêts.

La condition paysanne y fut en tout cas meilleure que pendant la plupart des siècles qui suivront et, bien qu'il soit toujours difficile d'établir une comparaison entre les valeurs monétaires dans le temps, les anciens comptes des constructions d'églises et de cathédrales montrent que, non seulement les maîtres d'œuvre, mais tous les ouvriers, il est vrai qualifiés, recevaient des salaires parfois élevés.

On s'aperçoit d'ailleurs, chez nous, que le « Français moyen », paysan des campagnes ou artisan des villes, commence à pouvoir s'offrir des « extras ». Nous savons par le développement des pèlerinages qu'il est à même de voyager, ce qui implique, outre des frais, la possibilité de rester plusieurs semaines, voire plusieurs mois, sans exercer de travail rémunéré ; les documents de l'époque nous parlent de fêtes populaires qui commencent à se multiplier, ce qui sous-entend dîner meilleur qu'à l'ordinaire, friandises, quelque excès d'alcool et de vin... La culture de la vigne se développe d'ailleurs d'une manière intensive et quelques-uns de nos crus réputés voient le jour à ce moment.

Le considérable accroissement démographique observé y traduit de meilleures conditions d'hygiène et une aisance plus grande, la vie se prolonge plus longtemps grâce à la quasi-disparition des famines, ce qui prouve méthodes plus rationnelles d'agriculture et possibilité de stockage des réserves de vivres accumulées pendant les meilleures saisons.

Sur tous les grands axes français et européens, la rapidité de déplacement est devenue très grande. Il suffit pour s'en convaincre de lire les récits de voyage et de calculer en combien de jours de cheval les distances étaient parcourues. Un réseau routier largement diversifié et de bonne qualité devait exister. A ma connaissance, on n'a jamais tenté de dresser

l'inventaire des routes existantes au Moyen Age. Celui qui s'attellerait à cette tâche se réserverait, je crois, d'étonnantes surprises.

Les mêmes surprises attendraient sans doute celui qui étudierait attentivement les hôpitaux de l'époque. Dans beaucoup d'endroits un relevé du nombre de lits disponibles par rapport à la population pourrait être assez facilement réalisé en consultant les anciens inventaires de biens appartenant aux principaux ordres religieux. Les hôpitaux n'avaient guère la capacité que nous avons donnée à ces institutions aujourd'hui. Mais, dans beaucoup d'endroits, compte tenu d'une population également fort inférieure en nombre, il se pourrait même qu'ils aient été plus nombreux...

Essor, progrès, prospérité.

Tout cela ne doit strictement rien aux rois, aux seigneurs, aux hommes politiques. Il faut bien s'en imprégner. Les dirigeants politiques européens se sont toujours, jusqu'au XVII^e siècle, désintéressés en tant que tels, de la situation plus ou moins bonne, plus ou moins évoluée de la population.

La notion de responsabilité du chef de l'Etat n'apparaîtra que plus tard. Les rois et les seigneurs se préoccupent exclusivement de deux choses : leur propre puissance à l'intérieur, et le maintien ou la conquête de territoires contre leurs voisins. En langage moderne, ils ne contrôleraient que deux ministères : celui de l'Intérieur et celui de la Guerre et des Affaires étrangères. Tout le reste est laissé aux gens d'Eglise : santé publique, culture, grands travaux, agriculture, artisanat, éducation et même bien souvent justice et finances. Ce sont les Templiers qui, jusqu'à leur élimination, géreront et administreront le trésor public des rois de France, comme ils le feront pour bien d'autres souverains...

C'est pourquoi l'histoire scolaire nous a déformés quand, rejetant non seulement l'ésotérisme des documents du Moyen Age, elle s'est tant appesantie sur la féodalité, les successions, les guerres et les traités et si peu intéressée aux hommes qui avaient la responsabilité véritable de la civilisation et du bonheur de leurs semblables.

Tant que l'Etat n'est pas organisé et ne joue pas un rôle d'administration et de progrès de la société qu'il contrôle, il n'intéresse pas la civilisation. Ce qui marque une civilisation, c'est sa culture, son économie, son organisation sociale, la manière de vivre de l'homme de la ville ou des champs. Cluny a été créée et l'art roman a fleuri en France à une époque de souverains bornés et insignifiants. De grands souverains, en ce qui concerne les conquêtes ou la valeur individuelle, ont régné alors que la même civilisation

médiévale avait perdu ses racines et était en pleine décadence. Aujourd'hui, un régime politique libéral ou socialiste est jugé d'après la prospérité qu'il donne aux hommes. Appliquer cet étalon au Moyen Age n'a pas le moindre sens et est une contre-vérité.

Sur le plan individuel, l'époque que nous considérons n'a pas manqué de personnages politiques de réelle classe, tels une Blanche de Castille, un Louis IX, un Henri II Plantagenêt, mais leur œuvre civilisatrice est insignifiante.

Par contre, dans l'ensemble, ces souverains n'ont pas trop contrecarré l'action des grands ordres religieux. Les plus excités des seigneurs baroudeurs ont été envoyés se battre aux Croisades et les gens d'Eglise ont imposé aux politiques et aux militaires la fameuse « Paix de Dieu » qui sera relativement bien respectée. Les guerres se font alors pour la plupart, en Europe, entre professionnels, presque en « champ clos », sans trop de préjudices pour le particulier. Mais dans ce climat de paix relative, sans commune mesure avec ce qui se passait auparavant, ce qui intéresse l'homme moyen, c'est évidemment beaucoup moins de savoir s'il se trouve sous l'obédience du roi de France ou sous celle de la dynastie angevine, que de savoir si à proximité il peut compter sur la présence d'une abbaye bénédictine, cistercienne ou d'une commanderie de Templiers. Les cathédrales sont édifiées par et pour le peuple. Ce ne sont pas de monumentales chapelles royales. Les rois s'y rendront souvent mais ils y seront simplement reçus. Ce n'est ni leur œuvre ni leur bien.

Les hommes qui ont permis et réalisé l'apogée de la civilisation médiévale initiatique, en assimilant et en appliquant les derniers secrets orientaux arrachés par les Croisades, paraissent être surtout les Cisterciens de saint Bernard et les Templiers.

C'est autour d'eux et par eux que vivront et travailleront les constructeurs de cathédrales, les écrivains et les poètes, les savants, alchimistes et autres. C'est tout particulièrement grâce à l'action et à l'organisation des Templiers, que l'émancipation sociale des villes et des campagnes et leur corollaire, le développement pacifique des marchés et du commerce, pourront connaître leur plein essor et conduire à une certaine prospérité économique.

Et les Bénédictins ? Ils sont dépassés et même discrètement combattus par saint Bernard, qui ne manque jamais l'occasion de leur reprocher leur décadence et leur mollesse de vie, leur opposant la pureté de ses réformés.

Qu'il y ait eu, à Cluny même, un certain relâchement de la discipline vers la fin du XI^e et au début du XIII^e siècle, cela paraît vrai. Il semble cependant que saint Bernard ait fortement exagéré.

La meilleure manière de juger les hommes que l'on admire est de les voir tels qu'ils sont. Saint Bernard n'avait pas que des qualités. Il y a chez lui un côté arrogant, dictatorial et un peu despotique. Il a la plume facile et cinglante. Il en abuse souvent. En tout, il veut être le premier et ne tolère guère la « concurrence ».

Sans les attaquer ouvertement, il ne ménagera pas ses efforts pour que les Bénédictins soient supplantés par les Cisterciens. C'est le même côté déplaisant de son caractère qui lui fera déployer tant de zèle pour éliminer le grand philosophe Abélard, avec lequel il ne se réconciliera qu'après soumission complète, comme l'a bien démontré Zoé Oldenbourg.

Les Bénédictins restent cependant une réalité encore importante. N'oublions pas que c'est au XI^e siècle que l'ordre donnera des personnalités telles que Pierre le Vénérable et Suger... L'art roman continue à produire des chefs-d'œuvre, abbayes, églises ou cathédrales, sous la houlette des Bénédictins qui sont restés fidèles à cette forme d'art ; mais effectivement, soit par essoufflement, soit à cause de l'action énergique de saint Bernard, ils passent au deuxième plan dans l'évolution historique que nous tentons de saisir. Il est vrai que Cîteaux et Clairvaux sont issues de la tradition bénédictine et ne font que la continuer sous une forme réformée. Le flambeau change de main, mais c'est le même flambeau.

Brossant ici un rapide cadre historique dans lequel prendront place nos Vierges Noires, mon propos n'est pas de m'étendre sur les Cisterciens et les Templiers, au sujet desquels on a écrit ces derniers temps un nombre considérable d'ouvrages dont beaucoup sont de premier ordre. C'est d'ailleurs bien souvent par la fascination que ces livres ont suscitée, autour des mystères templiers notamment, que sont nés de plus en plus dans un large public le goût et le désir de partir à la découverte du véritable Moyen Age.

Saint Bernard, né en 1090, au château de Fontaines près de Dijon, était par sa mère Aleth de Montbard, apparenté aux ducs de Bourgogne. Entré à vingt ans à l'abbaye de Cîteaux sous l'abbatiate d'Etienne Hardiny, cinq ans plus tard, il crée Clairvaux sur les terres de Hugues, comte de Champagne. A partir de là commencent une action et un rayonnement incomparables, saint Bernard étant considéré par tous les historiens et biographes, comme

l'une des plus prestigieuses personnalités que l'Occident ait jamais comptées.

Il impose à ses moines et s'impose à lui-même une réforme de la vie monastique d'une rigueur et d'une sévérité presque insoutenables. Mais cet ascétisme exemplaire ne l'empêchera pas de jouer un rôle public et international extraordinaire et l'y aidera même certainement²⁶.

Des dizaines d'abbayes se rallient à sa règle et il en crée sans cesse de nouvelles, partout en Europe, où les postulants affluent. Papes, rois, seigneurs sont tout autant fascinés par sa personnalité ; tous le consultent et tous le prennent pour arbitre. Quand Bernard de Clairvaux parle, chacun s'incline avec respect. Lui, simple abbé, écrit aux plus grands de ce monde sur un ton de commandement, avec une absence de ménagement et de formules respectueuses, qui stupéfie moins par son contenu que par le fait que tous les correspondants, fût-ce le pape, trouvent le ton normal venant du grand saint et l'acceptent.

Il n'est pas un seul événement un peu important du XII^e siècle qui ne soit marqué de son empreinte. Il se multiplie en incessants voyages à travers l'Europe, organisant des conciles, mettant fin à des schismes, réconciliant les seigneurs ennemis, prêchant une croisade, créant partout où il passe de nouvelles institutions.

Doté de dons de thaumaturge célébrés avec éclat par les chroniques locales, il multiplie dans chaque ville les guérisons et faits extraordinaires, trouvant encore le temps d'écrire en abondance, puisqu'il nous a laissé, outre sa correspondance, traités de philosophie, de mystique, d'exégèse, œuvres qui ne sont pas toujours dénuées d'une certaine poésie...

C'est cette personnalité hors format qui va patronner l'Ordre du Temple, lui donner sa règle, lui faire accorder sur les plans politique et religieux des avantages exorbitants, lors du Concile de Troyes en 1128 qui est en grande partie son œuvre et se déroule presque entièrement sous son autorité.

Trois des principaux fondateurs de l'Ordre du Temple sont d'ailleurs parmi ses plus proches ; c'est sur les terres de Hugues de Champagne qu'il avait établi l'abbaye de Clairvaux ; Hugues de Payms, officier du comte de Champagne, était l'un des meilleurs amis du saint ; André de Montbard était le frère d'Aleth de Montbard, donc le propre oncle de Bernard. En 1118 ces trois hommes et six autres compagnons créent l'Ordre du Temple à Jérusalem, avec l'accord du roi des lieux, s'imposent pour « raison sociale » la garde des routes des pèlerins mais en réalité, pendant plusieurs années, se

consacrent plutôt à de patientes et mystérieuses recherches dans la Ville Sainte.

Que ramènent-ils de Jérusalem après dix ans de travaux ? L'Arche d'Alliance comme le pense Charpentier ? Ou bien l'ensemble des documents réunis au saint des saints des plus grandes religions, les textes nécessaires et suffisants pour arriver au terme de la connaissance qui permettra l'apogée de la civilisation initiatique européenne ? Ce qui est sûr, c'est que ce que les premiers Templiers rapportent dans leurs bagages est jugé assez important par saint Bernard pour qu'un concile soit réuni, que les plus grands évêques et abbés y participent, et que, au terme, on donne pratiquement « carte blanche » aux Templiers tant en Orient qu'en Occident et que, forts de cette règle et de ces pouvoirs, ils vont réaliser, au moins sur le plan temporel, des œuvres qui, au fur et à mesure de leurs découvertes par nos contemporains, ne cessent de fasciner les chercheurs curieux

Ces moines soldats ont pour mission théorique et officielle d'organiser et de surveiller les routes de l'Orient, comme leurs confrères, les Hospitaliers. L'ordre se divise en une double branche. Celle d'Orient s'acquitte effectivement de cette mission, avec courage et brio dans des combats souvent victorieux ; celle d'Occident, organisée de manière tout aussi militaire, ne combat cependant guère bien qu'elle devienne très vite la plus importante. Sa tête dirigeante en France, mais rayonnant sur toute l'Europe, elle se consacre en fait à une immense œuvre civilisatrice.

Ordre hiérarchisé à l'extrême où l'obéissance à tous les niveaux n'a jamais été mise en question, il s'entoure délibérément du secret le plus absolu. Le chevalier est reçu après diverses épreuves dont le rituel initiatique a fait couler beaucoup d'encre²⁷ et malheur à celui qui révélera au-dehors quoi que ce soit des secrets templiers ; rigoureux tabou du silence comme autrefois dans les antiques rites isiaques.

Les Templiers ont quadrillé toute l'Europe de bayllies et de commanderies qui seront au nombre de plusieurs milliers. Celles-ci contrôlent la plupart des grandes routes du nord au sud et de l'est à l'ouest, dont beaucoup sans doute ont été construites par leurs soins.

Leurs moyens financiers furent vraiment illimités et restent encore aujourd'hui un complet mystère²⁸ qui, compte tenu des masses monétaires en circulation à l'époque, ne peut s'expliquer entièrement ni par les butins qu'ils ont pu ramener d'Orient ni par les importants profits qu'ils ont retirés de l'activité bancaire qu'ils ont déployée.

Banquiers de toute l'Europe, trésoriers et argentiers de la plupart des souverains, ils ont détourné l'interdiction religieuse de l'intérêt par des droits proportionnels à l'importance des lettres de change qu'ils ont créées, pratiquement sous leur forme actuelle, et qu'ils ont fait circuler dans toute l'Europe et le Proche-Orient. Pour la première fois, grâce à la monnaie scripturale et à la parfaite organisation bancaire internationale des Templiers, l'argent peut se déplacer partout en toute sécurité. C'est grâce à eux que le commerce peut se développer et que les grands marchés naissent ou s'étendent. C'est aussi grâce à eux et pour la même raison que les villes non seulement s'émancipent, mais deviennent fortes et que le non-noble commence à acquérir une certaine puissance et une réelle indépendance.

Selon le prescrit de leur règle, cette fortune cependant ne pouvait leur profiter. S'il y eut quelques rares excès, les Templiers respectent le vœu de pauvreté. Elle ne sert pas non plus une éventuelle splendeur de leur ordre : rien de plus modeste, de plus rude, de plus « caserne militaire » qu'une commanderie de Templiers. Ni luxe ni appareil, mais de la pierre brute. A quoi dès lors fut utilisé tout cet argent ? Sans doute à financer les centaines de monuments religieux importants, dont toutes les grandes cathédrales gothiques, qui sont édifiées en quelques années et où la présence templière est manifeste. Sans doute aussi à améliorer encore sur leurs terres le rendement et la qualité de l'exploitation agricole, procurant à leurs paysans plus grand bien-être.

Toutes les suppositions sont possibles à propos de gens aussi extraordinaires mais aussi occultes. Ont-ils atteint l'Amérique bien avant Christophe Colomb et exploité les mines d'argent du Mexique, comme l'a avancé Charpentier, qui a noté la présence d'un Indien au northex de Vézelay²⁹ ? En tout cas, d'autres Indiens emplumés font une sarabande autour d'un chevalier et d'une dame dans les fameux graffiti de Gisors. Ainsi s'expliquerait le réseau routier templier conduisant à La Rochelle et la formidable protection dont ils entourèrent le port, qui n'était ni la porte de l'Orient ni celle de l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, ce sont bien les Templiers qui, aux XII^e et XIII^e siècles, ont installé et développé sur tous les plans temporels (les Cisterciens se cantonnant plutôt dès 1128 dans des tâches spirituelles) l'ère classique de cette civilisation médiévale, et leur élimination a entraîné presque automatiquement sa décadence et même son écroulement.

Pour la France et les pays voisins, la fin du Moyen Age, ce n'est pas la chute de l'Empire romain d'Orient, c'est 1307, l'arrestation des Templiers.

Le vendredi 13 octobre 1307, sur l'ordre de Philippe le Bel, tous les Templiers de France sont simultanément arrêtés grâce à un célèbre coup de filet. Le procès élimine la plupart des chefs, mais ne parvient pas à supprimer l'Ordre. Le pape Clément V, pressé par Philippe le Bel, tergiverse pendant plusieurs années et ce n'est qu'en 1311 qu'il abolit, par la bulle *Vox Clamantis*, « non sans amertume et douleur intime », l'Ordre du Temple et toutes ses institutions. A une ère où les excommunications pleuvaient, on constate qu'aucune condamnation n'est portée contre l'Ordre. Le pape use seulement de son pouvoir, puisque, d'après les statuts mêmes des Templiers, il a seul autorité pour dissoudre l'Ordre. En fait, dès ce moment, la plupart des Templiers français vont périr sur les bûchers de l'Inquisition et les biens (du moins ceux qui n'ont pas été dissimulés) sont en partie confisqués par Philippe le Bel et en partie donnés à l'Ordre Hospitalier de saint Jean de Jérusalem qui deviendra plus tard l'Ordre de Malte et peut donc être considéré dans une certaine mesure comme l'héritier du Temple.

Est-il nécessaire de souligner combien ces hommes, à coup sûr, étaient des initiés ?

Une légende hagiographique du XIV^e siècle raconte que saint Bernard, alors étudiant à Saint-Varles près de Châtillon-sur-Seine, avait une particulière vénération pour une statue de la Vierge se trouvant dans l'église du lieu. Celle-ci « assise et tenant le petit Jésus en son giron » nous est décrite exactement comme une Vierge Noire, ce qui déjà ne manque pas de nous intéresser.

Un jour qu'il était en prière devant la statue, celle-ci prêta son sein et trois gouttes de lait jaillirent sur les lèvres de Bernard³⁰.

Or, il faut bien reconnaître que si l'on prend les faits à la lettre, cette histoire apparaît comme invraisemblable, d'assez mauvais goût et même un peu obscène.

Toutefois, sur le plan symbolique, elle est riche de signification. Le lait de la Vierge n'est-il pas, pour l'alchimiste, synonyme de l'eau mercurielle sans laquelle jamais ne pourra être extraite la pierre philosophale... En termes clairs, cette allégorie veut dire que, pendant les études de sa jeunesse, Bernard fut initié. Par qui ? Sans doute des maîtres proches de la

tradition druidique car dans divers documents Bernard écrira textuellement qu'il considère *comme ses maîtres* les chênes et les hêtres, arbres sacrés de la religion celtique.

Saint Bernard a, d'après ses écrits, consacré un temps très long et des dizaines de sermons à étudier et décortiquer l'étrange *Cantique des Cantiques*.

Ce texte biblique a cependant toujours déconcerté les exégètes et longtemps il fut question de l'exclure purement et simplement des éditions de la Bible. Il fut maintenu *au nom de la tradition*, et pour cette raison seulement.

Il est vrai que, à première vue, il n'a guère de signification religieuse. C'est un long poème d'amour-passion quelque peu érotique où les protagonistes ne cessent de faire allusion aux bienfaits du vin et de l'ivresse dans laquelle ils se plongent, la comparant avec insistance à leur grand amour. Interprété hermétiquement cependant, il est un de ceux de la Bible qui offre le sens le plus riche. Presque tous les grands symboles initiatiques s'y retrouvent et s'y mêlent, rendant le texte incompréhensible pour celui qui ne les connaît pas, mais fondamental pour l'initié.

C'est d'ailleurs dans le Cantique des Cantiques que la protagoniste, merveilleuse de féminité, s'écrie dans un moment d'exaltation « Je suis noire, et pourtant je suis belle... », l'une des phrases clefs qui doit nous aider à découvrir le sens caché des Vierges Noires. Que saint Bernard en tout cas, lui si méprisant du vin et des plaisirs de la chair en général, ait consacré tant de son existence à l'étude de ce texte, ne peut s'expliquer que dans la mesure où justement il en connaissait le mode de déchiffrement.

« Dis-moi qui tu fréquentes... » Le vieux proverbe appliqué à saint Bernard reçoit une fois de plus confirmation. Il n'eut que peu d'amis véritables. Quelques parents, la plupart des fondateurs de l'Ordre du Temple, et, d'une façon tout à fait privilégiée, saint Malachie, cet Irlandais continuateur de la tradition des collèges initiatiques druidiques qui, à la fin de sa vie, vint même se retirer à Clairvaux où il mourut.

Et le symbolisme numérique délibérément voulu et entretenu ? C'est avec douze moines que saint Bernard crée l'abbaye de Clairvaux et c'est toujours avec douze moines qu'il fonde toutes les grandes abbayes cisterciennes. Ainsi d'ailleurs en était-il déjà auparavant pour toutes les abbayes bénédictines dont nous avons conservé les traces de la fondation.

Douze comme les douze apôtres, mais aussi comme le collège des douze sages druidiques, douze qui ne prennent leur sens et leur raison d'être que par le treizième, le Christ dans les Evangiles, ou saint Bernard dans l'œuvre cistercienne.

Même utilisation des nombres sacrés chez les Templiers.

C'est à neuf qu'ils créent leur ordre à Jérusalem, à deux qu'ils sont représentés dans leurs sceaux sur le même cheval, en deux branches que sera divisé l'ordre unique et à deux qu'ils mangeront ensemble dans la même assiette³¹.

Ils se retrouvent avec insistance dans la règle que leur donne saint Bernard, particulièrement le symbole trinitaire, la trinité chrétienne, mais aussi la trinité gnostique, la trinité druidique, celle qu'on retrouve répétée dans le mystérieux texte alchimique de la table d'Emeraude...

Les Templiers entendront la messe trois fois par semaine, communieront trois fois l'an, seront fouettés trois fois en cas d'indiscipline, mangeront de la viande trois jours sur sept mais les autres jours prendront trois repas ; ils n'accepteront le combat que s'ils ont été attaqués par trois fois et, lorsqu'il s'agit d'hérétiques, devront se battre même si l'ennemi est à trois contre un...

Certains aveux de leur procès mais bien d'autres indices conservés dans la pierre de leurs commanderies démontrent qu'ils ont pratiqué l'alchimie, au moins certains d'entre eux, peut-être une « hiérarchie parallèle » occulte détenant les vrais pouvoirs.

Certaines de leurs constructions de défense étonnent, à bien les regarder, car on s'aperçoit que des hommes rompus aux techniques de l'art militaire ont édifié quelques forteresses qui n'ont pas, malgré leur importance apparente, la moindre valeur stratégique. Interprétés selon des données ésotériques, ces bâtiments illustrent bien cependant les intentions de ceux qui les conçurent.

Les cathédrales gothiques, financées par les Templiers et réalisées par les corporations d'artisans issus de la même tradition, sont, nous le savons, tant par leurs proportions et leur disposition que par les symboles qui les ornent, de véritables livres de pierre cabalistiques.

Déjà dans la plupart des édifices romans, et dans tous les édifices gothiques, l'église prend la forme d'une croix, la nef étant coupée perpendiculairement par le transept, la croix sur laquelle le Christ subit le martyre et sans laquelle il n'y aurait pas de résurrection, croix dont

l'étymologie latine est crux, qui donna naissance au mot creuset, le creuset des alchimistes, le creuset de toutes leurs souffrances et de toutes leurs victoires.

Ces constatations ont été lumineusement développées, et notamment pour Chartres, Notre-Dame de Paris et Amiens par les auteurs que j'ai déjà cités.

La croix pattée choisie comme emblème par les Templiers, tantôt simple tantôt ornée de cryptogrammes, l'uniforme blanc avec la croix rouge sur l'épaule gauche, certains rituels et certaines prières de l'Ordre, autant de signes qui ne sont pas le fruit du hasard, comme ne l'est pas le choix de leur étendard, le beauséant, où se mêlent le noir et le blanc (certains pensent même qu'il s'agissait d'un échiquier) dont la proximité et l'opposition signifient à peu près : l'initié vit dans le blanc, dans la lumière de la Connaissance ; il est cependant entouré de la nuit, de celle des ignorants, il doit lui-même entourer sa lumière de nuit, par les symboles de l'occultisme, pour que les grands secrets ne soient pas dangereusement révélés ; de même, c'est après la nuit la plus épaisse des longs efforts, des découragements, et des doutes que l'adepte accède enfin à la lumière ; il n'est pas de jour sans nuit, et c'est pourquoi symboliquement le noir et le blanc sont et doivent rester indissociables.

Aucun doute ne paraît plus possible. La grande civilisation médiévale des XII^e et XIII^e siècles a été vraiment, au sens plein du terme, conçue, organisée et dirigée par d'authentiques collèges d'initiés.

CHAPITRE SIXIÈME

LA CLÉ DE L'ÉNIGME ?

La civilisation des XII^e et XIII^e siècles n'est pas née du hasard. Elle est le fruit d'un effort conscient de différents hommes qui, patiemment, au cours des siècles, l'ont conduite à son apogée. Une petite élite connaissait les secrets qui lui ont permis de synthétiser, d'organiser et de faire progresser la culture de ce temps. Une fois ces hommes anéantis ou passés dans la clandestinité, avec eux disparaissent les secrets et, pendant des siècles, la France surtout va connaître une spectaculaire régression économique, culturelle et sociale. Les guerres, les pillages et les famines reprennent. La condition paysanne redevient terrible. Le mouvement d'émancipation des villes est stoppé. La production artistique diminue dans des proportions notables, tant en quantité qu'en qualité : les édifices construits aux XIV^e et XV^e siècles sont moins grands, plus lourds et plus trapus ; on essaie de compenser la faiblesse d'inspiration par une recherche sculpturale plus sophistiquée qui est le propre du Flamboyant, œuvre de copistes ayant perdu pour la plus grande part les secrets de conception. Après l'arrestation des Templiers, la civilisation médiévale s'engloutit véritablement. Les initiés qui restent ne rayonnent plus et s'enferment, de moins en moins nombreux, dans l'occultisme le plus opaque.

Au XII^e et au XIII^e siècle, les initiés avaient fait de grands efforts pour préparer un maximum d'hommes, dans toutes les classes de la société, à recevoir tout ou partie du grand message. Partout, ils ont éduqué et formé des gens capables de recevoir la connaissance ésotérique. D'inspiration évangélique, elle fut sans doute une des seules civilisations initiatiques à caractère « démocratique » et « populaire ». Serait-ce dans cette volonté de libération humaine et de progrès social qu'il faut chercher la cause de leur disparition et de leur écroulement somme toute rapides ?

Philippe le Bel, souverain d'une intelligence remarquable, n'a-t-il pas pressenti que tout cet effort civilisateur aboutissait de plus en plus à la

remise en cause fondamentale des pouvoirs des nobles et des seigneurs et finalement de son pouvoir propre ?

L'émancipation des villes, peuplées d'artisans instruits, organisés et solidaires, devenait menaçante pour certains privilèges. Dans les campagnes même, les comparaisons commençaient à se répéter chez les vilains entre le sort des paysans travaillant pour le compte des ordres religieux et celui de ceux attachés à une terre seigneuriale...

Cette explication, même si elle comporte une part de vérité, n'est pas suffisante. Jamais le coup porté par Philippe le Bel aux Templiers n'aurait pu réussir cinquante ans plus tôt. La décadence des Templiers n'était peut-être pas complète. Elle était cependant assez avancée pour que cet ordre ait perdu ses principales vertus créatrices. On est frappé en effet de voir avec quelle facilité le coup de filet de Philippe le Bel a réussi. Simultanément ses soldats arrêtent tous les Templiers (plusieurs milliers) dans tout le royaume de France.

Or, il n'y a pas de résistance. Bien sûr, il y a l'effet de surprise. Mais n'oublions pas que les Templiers vivent dans des commanderies, qui sont des forteresses militaires, qu'ils sont eux-mêmes des soldats, qu'ils sont nombreux et armés, que, dans beaucoup de cas, ils ont dû même se trouver dans une position de supériorité numérique par rapport aux petites troupes locales envoyées par le roi pour leur arrestation. Au procès, l'attitude des Templiers, notamment de leur grand maître Jacques de Molay et de ses principaux officiers, fut convenable. Elle ne fut cependant pas sublime, tant s'en faut.

Les Bénédictins non plus n'avaient pas retrouvé leur deuxième souffle et l'ère clunisienne était alors bien révolue. Les Cisterciens, une fois saint Bernard disparu, ressentent cruellement la mort de leur chef, ne parviennent plus, seuls, à trouver assez de ressort pour supporter la terrible discipline de l'Ordre et celui-ci décline vite. Encore un trait du caractère de saint Bernard : véritable dictateur inspiré, il ne songera pas à préparer et à mettre en place des lieutenants capables de le remplacer et de lui succéder.

Il en est ainsi de toutes les civilisations humaines, fussent-elles initiatiques. Toutes sont construites et progressent lentement, connaissent une brève apogée, et puis s'essoufflent et disparaissent, remplacées par d'autres.

Ce qui confirme que les civilisations initiatiques n'ont en réalité rien de « magique » ou de « sorcier »...

L'arrestation des Templiers par Philippe le Bel fut un coup fatal qui a accéléré singulièrement leur disparition. A mon avis cependant, même sans Philippe le Bel, cette disparition se serait produite un peu plus tard de toute façon.

Dans d'autres pays en effet, malgré la *Vox Clamantis*, les Templiers ne sont pas inquiétés et continuent de déployer leur activité sous d'autres noms et d'autres formes. La civilisation initiatique médiévale se maintiendra plus longtemps qu'en France dans des pays comme l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal.

Néanmoins, là aussi, l'influence des initiés finit par disparaître et par être partout supplantée par la nouvelle civilisation qui commence alors à régner sur l'Europe, celle issue de la Renaissance...

La Renaissance est une civilisation entièrement différente, une rupture dans l'histoire de l'Europe. Il n'y a rien de commun entre les monuments, l'esprit, la religion (même si elle se fonde sur un même Dieu), les aspirations, des hommes issus de la Renaissance et de ceux du Moyen Age.

La Renaissance est essentiellement romaine, et, si elle est grecque, elle l'est par l'intermédiaire des Romains. Le Moyen Age classique n'est pas romain, il est celtique. Il a recueilli également la tradition grecque, mais il l'a fait, non par la voie romaine mais par la voie orientale, particulièrement arabe.

Notre civilisation prolonge aujourd'hui la civilisation de la Renaissance. Elle est sans doute à son sommet ; l'American Way of Life a remplacé la Pax Romana et lui ressemble sur bien des points comme une sœur jumelle : efficacité de la production conçue dans le seul but de faire consommer (« panem et circenses » et « société de consommation ») ; individualisme et liberté mais absence d'esprit réellement communautaire ; fantastiques richesses matérielles mais un très grand vide spirituel... Tout à l'opposé, la civilisation médiévale, assez pauvre matériellement, ne conçoit pas le travail en tant qu'instrument de production, sa seule valeur étant de permettre l'épanouissement personnel de celui qui le réalise et de celui pour lequel il est réalisé ; la liberté de penser et d'agir individuellement est très limitée ; c'est l'époque des chefs-d'œuvre anonymes et des grands efforts collectifs et communautaires ; une extraordinaire richesse spirituelle contraste avec un désintéret pour les valeurs matérielles qui ne sont pas directement nécessaires à la vie de l'homme...

Nous l'avons vu, l'apogée du Moyen Age aux XII^e et XIII^e siècles naît de la rencontre relativement harmonieuse, au sein d'une élite monastique, des deux initiations, la celtique et l'orientale. Mais ce qui en fait la spécificité, c'est qu'elle s'opère dans le creuset de la foi et de la religion chrétiennes. Cette troisième source a toute son importance et il ne faudrait pas la sous-estimer. Cette civilisation est nourrie aux trois sources à la fois et c'est de leur mise en jeu combinée et simultanée que naît son originalité, qu'elle apparait bien plus que simplement néo-druidique ou néo-égyptienne...

De nombreux maillons nous manquent dans la chaîne de la compréhension. Par beaucoup de côtés, il est vrai, nous ne voyons pas très bien comment, dans le plus profond d'eux-mêmes, ces hommes greffaient sur les messages évangéliques des enseignements pharaoniques, pythagoriciens ou druidiques... Cependant, nul ne peut nier qu'ils étaient, dans leur immense majorité, des chrétiens authentiques. D'ailleurs, il est bien connu que c'est au Moyen Age que la foi chrétienne atteignit son apogée, par sa force et sa profondeur.

Trop s'imaginent que l'étiquette chrétienne n'était pour tous ces moines, ces Templiers et ces alchimistes qu'une simple couverture leur assurant protection, un masque commode derrière lequel ils cachaient une conception du monde plus ou moins agnostique. Cette impression, reposant sur le caractère parfois déconcertant et mystérieux des manières dont ils mettaient en œuvre leur foi, se heurte cependant à la réalité : il n'est pas raisonnable d'imaginer que les Bénédictins et les Cisterciens, qui ont été pendant un millénaire une pépinière de papes et de saints, aient été des mystificateurs de la foi chrétienne. Ils ont, parallèlement à leurs recherches, fait progresser sans cesse le message des Evangiles parmi des gens d'abord barbares et grossiers, grâce à leurs sermons et à leurs exemples.

Les Templiers eux-mêmes, à propos desquels la condamnation d'hérésie n'a pas été prononcée par Clément V, ont toujours, même sous la torture, proclamé l'intégrité de leurs croyances chrétiennes.

Lorsqu'ils ont été emprisonnés, à un moment où toute mystification n'avait plus le moindre sens, ils ont laissé, sur les murs de leurs cachots, des graffiti éloquents. Tous ont représenté le Christ en croix et différents témoignages de leur foi qui ne laissent aucun doute. Le rituel des offices templiers était d'ailleurs on ne peut plus orthodoxe et ils avaient l'obligation de communier régulièrement... Ils récitaient, dans le secret de

leurs offices privés, à un moment où nul ne pouvait les surprendre, tous les grands articles du Credo chrétien.

Qu'ils aient eu, grâce à leurs recherches, des lumières aujourd'hui perdues sur l'écriture sainte, la vie et la résurrection du Christ, c'est possible. Mais ces lumières acquises à d'autres sources ne devaient pas contredire ni même altérer le sens profond du message évangélique.

Il est cependant un sujet de grand étonnement, c'est la place que, tout à coup, ces hommes donnent à la Vierge Marie dans leurs dévotions.

Les livres pieux nous enseignent que saint Bernard fut le « grand zéléteur du culte marial en Europe ». On ne pourrait mieux dire : tous les monastères cisterciens, sans aucune exception, sont dédiés à Notre-Dame. Toutes les cathédrales gothiques de l'époque sont consacrées à Notre-Dame et en reçoivent l'appellation. Les deux ordres, Cisterciens et Templiers, sont voués à la Vierge et d'ailleurs dans le rituel des Templiers, les prières à Notre-Dame prennent de très loin la place prépondérante : on prie plus la Vierge Marie que Dieu même. C'est toujours elle « en l'honneur de laquelle a été créée notre religion », qui apparaît en tête, avant notre Seigneur Jésus-Christ, dans la règle et les statuts de l'Ordre du Temple de Jérusalem. *Michelet* : « C'était l'époque où la Vierge *envahissait* presque tous les autels et tous les temples. »

Sainte-Beuve : « Au XII^e siècle, Notre-Dame devint la *grande adoration*, l'idéal chevaleresque et mystique du Moyen Age³². »

Que des hommes d'Eglise aient voué un culte particulier à la Vierge Marie, rien là que de très normal à première vue. Mais ce qui frappe, après un examen un peu plus attentif de la question, c'est que pour ces hommes, le culte marial prend une place absolument « démesurée » par rapport à tous les autres cultes chrétiens, et, ce qui est plus extraordinaire encore, semble passer avant le culte de Dieu et du Christ lui-même... On a toujours vénéré la Vierge, mais avant le XII^e siècle et après la fin du XIII^e, ce culte se trouve à sa place hiérarchique, c'est-à-dire la deuxième, bien après le culte du Christ et avant le culte des saints. Ce qui n'est pas normal, ce qui n'est pas « orthodoxe », c'est que tous les grands monuments religieux de l'époque soient délibérément consacrés à Notre-Dame et qu'aucun ne le soit au Christ ou à quelque saint vénéré localement... Ce qui est pour le moins étrange, c'est que, chez les Templiers, les prières à Notre-Dame sont, dans le rituel de l'Ordre, beaucoup plus nombreuses et plus importantes que celles faites à Dieu même et que, ainsi que le montrent les graffiti de Dôme-

le-Château, par exemple, si les Templiers emprisonnés représentent sur les murs le crucifix, ils le surmontent souvent d'une représentation de la Vierge « assise en majesté », c'est-à-dire au-dessus et non pas au pied comme la tradition et la logique le laisseraient supposer...

Qu'un tel « excès proportionnel » du culte marial soit le fait de petites gens simples, proches de Marie, médiatrice de toutes les grâces et de tous les pardons, passe encore ; mais qu'un théologien, un mystique, un homme de l'intelligence et de l'autorité d'un saint Bernard en soit un des promoteurs, c'est moins normal...

Nous arrivons ainsi au nœud du problème...

En effet, nous constatons que ce n'est pas sous n'importe quel vocable qu'ils vont invoquer la mère de Dieu. A cette époque, un vocable, et ce vocable seulement, va être utilisé, c'est celui de *Notre-Dame*, qui n'était presque pas connu auparavant et dont saint Bernard passe pour être l'« inventeur ».

Ce mot, unanimement appliqué au culte marial des XII^e et XIII^e siècles, n'est-il pas chargé d'un sens tout particulier ?

Quand on dit Marie ou la Sainte Vierge, on identifie une personne bien définie, la mère de Jésus selon les Evangiles.

Mais Notre-Dame au contraire est un terme moins restrictif, plus vague, plus général... Cette appellation ne traduit-elle pas ainsi une vénération beaucoup plus vaste qui englobait à la fois le culte de la Vierge Marie, mais aussi celui de la Terre-Mère des Celtes, et celui de l'Isis des initiés orientaux ? La Dame, la Femme, sacrée et symbolique, le symbole fécond de toutes les initiations ?

Et Notre-Dame, n'est-ce pas aussi *notre* dame, à nous, les initiés, les Templiers, les corporations d'artisans, les alchimistes, nous tous qui, à une époque, comprenions son sens caché et universel, à nous qui, la vénérant, faisons ainsi œuvre de piété chrétienne mais au-delà marquions en même temps notre étroite connivence et notre profonde communion ?

Quand plus tard, les initiés ayant perdu le pouvoir, l'occultisme se réfugiera dans le secret des « cours d'amour », les poètes occitans de Trobar cluz comme les Italiens contemporains consacreront leur œuvre à une Dame idéale, inaccessible malgré leurs efforts, dont l'hommage répété aboutit cependant à une sorte de purification et de transfiguration de l'artiste.

Bien plus que des exercices de style sur le thème de l'amour platonique, la plupart de ces œuvres sont chargées d'un sens secret, d'une transmission

d'initiés à d'autres initiés, d'un message pour les seuls qui peuvent et doivent comprendre, à une époque où la multiplication des bûchers incitait à la prudence et à l'occultisme le plus rigoureux.

La Dame du poète (« Ma Dame »), très rarement nommée³³, continue, hors des églises et des abbayes, le même personnage, la même idée religieuse, philosophique et scientifique contenue dans la Notre-Dame des Bénédictins, des Cisterciens et des Templiers... C'est saint Bernard qui conduit à la Connaissance le Poète dans la « Divine Comédie », le même Dante qui fut aussi l'auteur sous le titre « *Fiore* » d'une subtile adaptation italienne du *Roman de la Rose*, ce long poème médiéval qui contient en lui tous les symboles initiatiques.

C'est au XII^e et au XIII^e siècle que la plupart des Vierges Noires apparaissent brusquement, qu'on organise leur culte, qu'on les entoure de légendes allégoriques et qu'elles sont l'objet d'une vénération particulière...

Non seulement elles sont contemporaines de l'éclosion de cet immense culte marial, non seulement elles sont sculptées en même temps qu'est inventé le mot de « Notre-Dame », mais, le lecteur n'en sera pas surpris, elles répondent toutes à ce vocable sans la moindre exception...

Et dans ce contexte bien particulier, quand les initiés chargent le culte de Notre-Dame d'une signification occulte mais universelle et lui confèrent pareille importance, les Vierges Noires installées par les mêmes initiés un peu partout, sont peut-être alors les statues mariales les plus nombreuses et certainement les plus vénérées, en l'honneur desquelles la plupart des plus hauts lieux sacrés de la chrétienté reçoivent l'hommage des foules innombrables des pèlerins.

La troublante énigme des Vierges Noires s'éclaircit alors.

Comme les grandes cathédrales gothiques le sont pour l'architecture et les romans de la Table Ronde pour la littérature, les statues de nos Vierges Noires sont véritablement la signature de l'époque qui les a créées mais aussi une des clefs principales pour sa compréhension.

En elles, se trouvent contenus, dans une synthèse saisissante, la plupart des grands symboles importants de leur temps...

Ce symbolisme a été voulu par leurs artisans, délibérément affirmé par les promoteurs de leur culte, par des hommes qui ainsi, pour les générations futures, témoignaient d'eux-mêmes.

Comme une faute commise exprès dans un vieux manuscrit ou sur une pierre tombale est un signe qui dit clairement au chercheur : fais attention, ceci a un sens caché — la mystérieuse couleur noire, les ressemblances frappantes entre toutes, les attitudes curieuses, d'autres signes nous interpellent dans le recueillement des églises : toi qui ne nous connais plus, nous les hommes du Moyen Age, ceci est une lumière dans ta nuit ; interroge-toi, réfléchis, cherche un peu ; la solution est toute simple ; elle est en moi, dissimulée pour être mieux révélée...

Les Vierges Noires sont un appel à la compréhension lancé à travers les siècles par les hommes du Moyen Age.

Regarde la statue : elle te dit tout sur nous.

Nous avons été nourris à trois sources, la chrétienne, la druidique et l'orientale ; elle te le dit.

Nous avons été des initiés de la grande tradition et, comme tels, des occultistes ; elle te le dit encore si tu sais regarder.

Nous connaissions la magie de certains chiffres et de certaines proportions : comme les grandes cathédrales, elle te l'apprend.

Nous avons pratiqué l'alchimie. Non seulement elle le proclame, mais elle décrit encore pour toi les principales opérations du grand œuvre...

Rêvons-nous envoûtés par le charme mystérieux et troublant de ces majestés aristocratiques et émouvantes ? Sommes-nous au contraire, débarrassés de nos préjugés historiques, fort près de la vérité, de la clef de l'énigme ?

Voici en tout cas sinon les preuves, du moins les indices et les présomptions que chacun peut recueillir lorsqu'il examine ces statuettes et les compare de manière attentive.

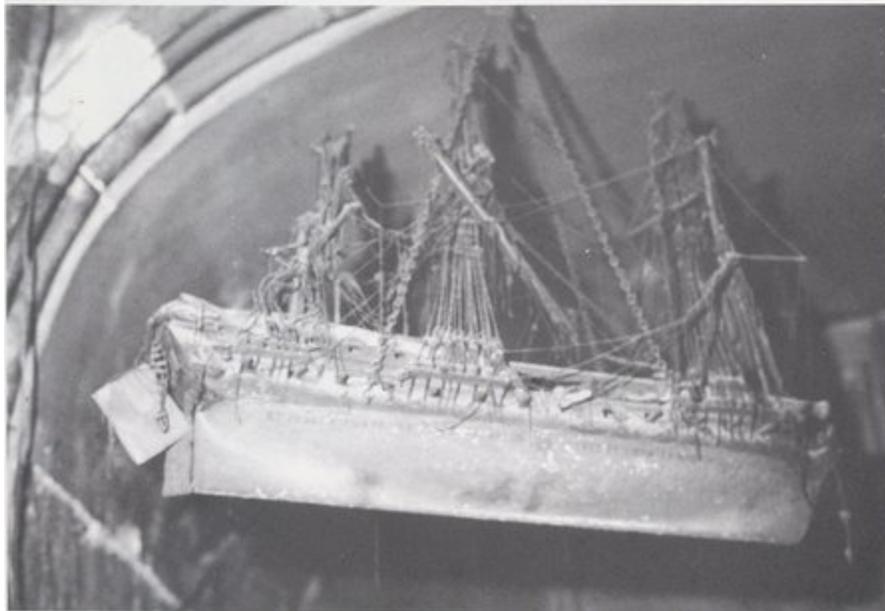
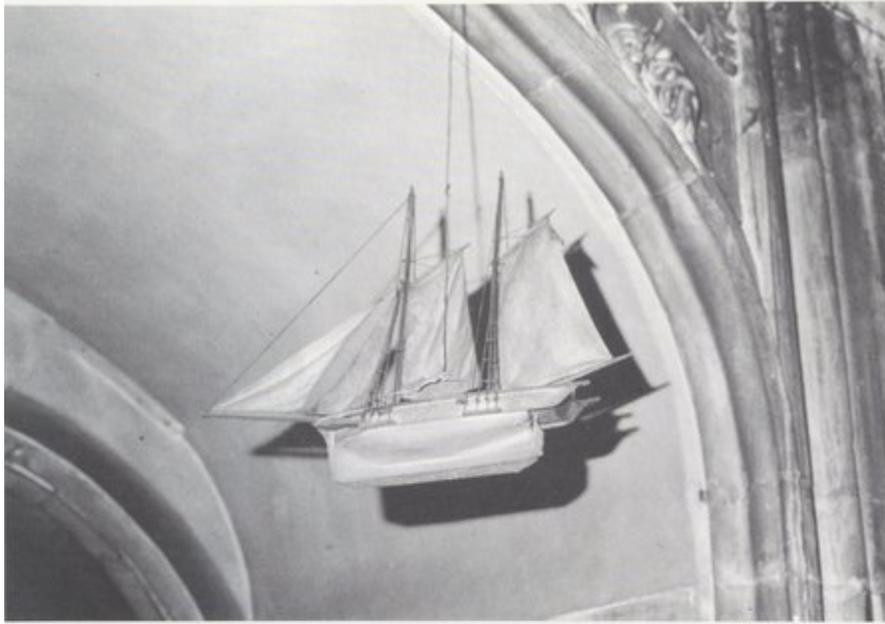


NOTRE DAME DE THURET (Puy-de-Dôme)
Vierge Noire guerrière des Croisades. (Ph. Studio Light).



NOTRE DAME DE ROCAMADOUR (Lot)

Mince, élégante et aristocratique, souveraine comme celle qui, à Rocamadour, est la raison d'être du plus vertigineux des sanctuaires... (Ph. CDDP Cahors).



EX. VOTO ROCAMADOUR

Comment imaginer que dans la montagne de Rocamadour, à l'intérieur des terres, des marins offraient à la Vierge Noire des ex. voto de bateaux, si celle-ci n'était pas comprise ou du moins ressentie dans son sens symbolique d'étoile de la mer comme le chant de Saint Bernard. (Ph. CDDP Cahors).



VIERGE DE MARSAT

« Je pressentais que ce visage si sombre et cependant si rayonnant, cette splendide lumière de la nuit était bien plus qu'une œuvre d'art ; tel un sphinx, elle posait au visiteur curieux une troublante énigme et, en même temps, elle indiquait par une sorte de complicité que la solution était simple et claire et qu'elle devait se trouver de quelque manière en elle-même. » (Ph. CRDP Clermont- Ferrand).

CHAPITRE SEPTIÈME

LE SYMBOLISME DES COULEURS

La couleur noire des traits de nos statues a été voulue telle par les artisans qui les modelèrent. Aucune raison « logique » ne pouvait à l'époque expliquer un tel choix. C'est l'ésotérisme et lui seul qui peut lui donner un sens. En fait, il y a plusieurs sens qui se complètent et s'enrichissent mutuellement, donnant à la noirceur du visage une valeur symbolique d'une très grande profondeur, qui est le reflet d'une pensée sacrée universelle.

Sur un plan très général, on s'aperçoit tout d'abord que la couleur noire symbolise *l'occultisme* dont par prudence doivent s'entourer les initiés.

Quelle impression ressentait le pèlerin s'approchant de la statue ?

La noirceur s'imposait d'abord, cette impression de nuit, de doute et de péché.

Il rencontrait la faiblesse de sa propre obscurité comme dans un miroir. Puis, peu à peu, grâce à ses prières et à l'atmosphère du lieu, il recevait réconfort et lumière. Il en repartait éclairé, « illuminé », parfois gratifié d'un « miracle », dont les Vierges Noires avaient la réputation d'être prodigieuses... Telle était, dans la pensée religieuse populaire au Moyen Age, l'idée attachée à ce genre de culte et répandue dans le public par les moines gardiens des sanctuaires.

Comme la connaissance initiatique, les bienfaits de la Vierge Noire étaient donc bien les « lumières de la nuit », des lumières mystérieusement données et reçues au sein même des ténèbres.

Cette idée occultiste était renforcée par la situation particulière où était placée l'effigie pour la vénération des fidèles : une crypte (Chartres, Clermont, Guincamp, Marseille, Mont-Saint-Michel)... une église « noire » (Manosque, Aurillac...), une chapelle « grotte » (Rocamadour). Même dans les cas où la statue n'était pas directement présentée dans un de ces lieux, toujours on associera à son sanctuaire ou à sa légende un de ces éléments obscurs, secrets, occultes ; cryptes et grottes mais aussi puits sacré, abîme, tombeau ou sarcophage...

Les Vierges Noires avaient donc une certaine signification funéraire, diront certains. Pourtant, loin d'être des madones de la bonne mort, nos statues étaient célébrées comme étant par excellence les donneuses de vie, de fertilité, de fécondité, de bonheur, comme leurs vocables l'indiquent d'ailleurs à suffisance : Notre-Dame du Bon Espoir, de la Délivrance, de Liesse, de la Vie... Ces accessoires prétendument « funéraires » ne peuvent s'expliquer que par cette association avec les catacombes, les grottes ou les souterrains dans lesquels les initiés ont souvent choisi de se réunir et de travailler, et plus encore, au sens figuré, avec le système de pensée, avec la méthode d'acquisition de la connaissance qui était celle de l'adepte subissant les épreuves initiatiques...

La couleur noire de nos statues revêt cependant encore d'autres significations bien plus précises et bien plus claires.

Il est généralement admis que les Vierges Noires ont pris la succession christianisée d'un culte antique, antérieur au christianisme, certainement celtique mais peut-être encore beaucoup plus ancien. J'en ai moi-même acquis la certitude pour chacune des statues que j'ai examinée et étudiée.

Sous diverses formes, parfois romanisées, on y honorait dans nos pays une « divinité » féminine, une sorte de déesse-mère, de terre-mère ou plus précisément une Déesse-Terre. Quelquefois une des appellations désignant sa représentation a survécu et est restée associée à la Vierge Noire, comme à Chartres ou à Longpont, Virgo Paritura, la vierge qui doit enfanter.

D'après ce que nous en savons, ce culte celtique et préceltique se retrouvait, avec un sens et des attributs comparables, dans la plupart des grandes religions et mythologies de l'humanité, culte d'Isis, de Cybèle, de Déméter et de Cerès mais nous découvrons aussi sa présence dans les grandes religions américaines précolombiennes ou dans de nombreuses mythologies africaines, par exemple³⁴.

Son contenu est triple : populaire et miraculeux, cosmogonique et naturaliste, spirituel et religieux...

Comme la terre est naturellement féconde et d'une fécondité toujours renouvelée, la Déesse-Terre était particulièrement invoquée par les femmes stériles qui désiraient avoir un enfant. Plus tard, les Vierges Noires eurent toujours cette réputation miraculeuse d'accorder la fécondité et, par extension, d'être protectrices des enfants en bas âge.

Les gens simples, très attachés à ces pratiques, ne faisaient que pressentir la grandiose conception cosmogonique et naturaliste que cette fonction

miraculeuse représentait.

Pour la plupart des anciens récits sacrés de l'humanité en effet, tout dans l'univers naissait toujours de la rencontre et de la synthèse d'un principe masculin et d'un principe féminin. Ainsi, la terre, vierge à l'origine, fut fécondée par les rayons du soleil et c'est grâce à cette action bienfaisante, qu'elle a pu donner vie à tout ce qui existe, la nature et l'humanité. Dès lors, sans pour autant tomber dans un polythéisme primitif, les anciens ont fait de la terre, de la Déesse-Terre, la représentation symbolique du grand principe féminin de toutes choses, et du soleil, celle du principe masculin par excellence³⁵.

Et c'est pourquoi chacun a constaté, sans toujours en comprendre la profonde valeur, que dans toutes les religions où l'on vénère une Déesse-Terre, un culte solaire lui est toujours indissolublement associé. Chez les Egyptiens, les Incas, les Grecs ou les Celtes, pas de Déesse-Terre sans Dieu-Soleil, son complément indispensable.

Nous sommes loin évidemment de cette conception naïve qui voyait dans ces pratiques une adoration du soleil à caractère idolâtrique !

D'ailleurs, une fois décortiquées, toutes ces religions apparaissent bien comme monothéistes et, dans la Bible même, souvent on retrouvera cette allusion solaire, cette comparaison et cette assimilation symbolique de Dieu à l'astre rayonnant.

Et nos Vierges Noires ?

Eh bien, aussi curieux que cela puisse paraître à première vue, dans la plupart des cas, en plein Moyen Age chrétien, cette *représentation solaire est également associée à nos effigies...* Il est vrai que, le premier effet de surprise passé, la logique de la pensée médiévale imposait qu'il en fût ainsi, lorsqu'on est convaincu que, les Vierges Noires non seulement remplaçaient des Déesse-Terre mais que, pour leurs auteurs, elles *étaient* des Déesse-Terre !

Cette présence solaire apparaîtrait parfois de manière indirecte et subtile et je laisse à de plus savants que moi le soin d'en rechercher toutes les formes et d'en dégager toutes les conséquences.

En voici trois formes principales, parmi les plus rapidement décelables.

Dans quelques cas, la Vierge Noire se trouve directement placée dans un lieu autrefois consacré par les Celtes à Belen, or Belen était l'équivalent celtique de l'Apollon grec, c'est-à-dire leur « divinité » solaire. Ainsi, l'étymologie de Beaune indique un tel centre sacré ; Toulouse avait un lac

de Belen ; l'abbaye du Mont-Saint-Michel fut édiflée autrefois sur le Mont Tombe qui, pour nos ancêtres, était la « Tombe de Belen »... C'est ainsi également que Sara la Noire qui, par bien des côtés, se rattache au culte de nos effigies, est vénérée par les Gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer qui était auparavant la « ville de Râ », consacrée au dieu soleil des Egyptiens.

Le taureau, dans les anciennes religions, est symboliquement l'animal viril et solaire par excellence.

La légende de la découverte miraculeuse de nos statues y associe souvent un *taureau* (ou un bœuf). C'est lui qui, labourant un champ, va déterrer la statue, la faire surgir de dessous terre, elle qui sera source féconde de bienfaits pour les habitants du lieu. C'est le cas à Manosque, à Err, à Font-Romeu, à Prats-de-Mollo dans les Pyrénées-Orientales où le taureau « découvre » Notre-Dame del Coral dans le creux d'un chêne, l'arbre sacré des druides, « coral » signifiant en catalan le bois du chêne qui, une fois trempé, devient noir comme de l'ébène... Parfois, le taureau est remplacé par d'autres animaux, ayant cependant même valeur symbolique virile, comme le cerf qui trace dans le sol le plan de l'église du Puy ou le lion du miracle de Notre-Dame de l'Apport à Dijon...

Et c'est, à mon avis, *la même indication solaire* qui a justifié l'attribution fabuleuse de la fabrication de quelques-unes de nos Vierges Noires (Rocamadour, Orcival, Marseille, Montserrat) à l'évangéliste saint Luc, ce qui a fait établir à tort par le chanoine Perroud et quelques autres un rapprochement entre nos effigies et le Nicopeion byzantin.

Quel est l'emblème symbolique de saint Luc ?

Le taureau (ou le bœuf) une fois de plus.

Avec cette histoire, les Bénédictins et autres promoteurs du culte faisaient coup double puisque Luc (ou Lucques) désigne en celte ce qui est particulièrement sacré et que l'on trouve encore quelquefois près de nos Vierges Noires les traces conservées d'un bois de Lucques ou une étymologie en dérivant...

Un taureau « inventant » la Vierge Noire ou saint Luc « fabriquant » l'effigie, elle qui sera justement la madone de la vie et du bonheur, ces figures symboliques sont toutes deux synonymes de la grande idée : Le soleil « féconde » la terre qui engendre la Vie.

Ainsi prend-elle tout son sens, la belle expression de l'Apocalypse, « une femme revêtue de soleil », que saint Bernard, si présent dans tout le

phénomène du culte médiéval de Notre-Dame, utilisait avec prédilection pour désigner la Vierge Marie !

Et d'ailleurs cette conception cosmogonique rejoignait très bien pour tous ces hommes la vision qu'ils se faisaient de Marie.

La Déesse-Terre devient alors la Vierge élue qui, par l'action même de Dieu, va enfanter un fils qui, à la fois humain et divin, pourra sauver l'humanité, la régénérer, lui donner vie spirituellement, donc lui apporter « le salut ». Et si Jésus naît de Marie, on retrouve souvent, dans d'autres religions, des Vierges engendrant divinement des enfants « divins » comme Khrishna ou Horus, fils d'Isis, ou « enchanteurs », comme le Merlin celtique issu mystérieusement d'une vierge.

Conception hérétique, fausse sur le plan religieux ? Mon rôle n'est pas de me prononcer et d'ailleurs j'en suis incapable. Je constate seulement qu'elle semble avoir été celle de saint Bernard et des élites monastiques du Moyen Age... Reste de « paganisme » non encore déraciné ou clef de voûte d'un édifice spirituel initiatique ?

Et la couleur noire ?

C'est justement cette couleur qui est symboliquement utilisée pour représenter cette terre primitive qui, fécondée, sera source de toutes vies... Déesse-Terre implique couleur noire.

Isis, Cybèle, Déméter furent souvent représentées noires, tandis que la Grande-Bretagne connut une Black Annis. A Ephèse, dans le Temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, on vénérât une statue noire de la Grande Déesse, sœur de l'Apollon solaire, et il est frappant de relever que c'est à Ephèse que la Vierge Marie aurait vécu après la mort du Christ et qu'une tradition y place son Assomption, le lieu même de celle-ci étant appelé en turc *karatchalti*, c'est-à-dire très exactement « la pierre noire ».

Dans les Pyrénées, en Espagne, au Portugal et sans doute en d'autres endroits, on trouve encore ces mystérieuses pierres noires d'origine immémoriale et indéterminée qui sont, telles quelles, vénérées et invoquées par les femmes pour obtenir la fécondité.

Quand les Espagnols envahirent le Mexique, ils emmenèrent avec eux le culte d'une Vierge Noire, Notre-Dame de la Guadalupe. Le Mexique, devenu catholique, celle-ci a officiellement détrôné le dispater mexicain qui était une *pierre noire polie*.

A La Mecque, l'objet religieux pour lequel les Musulmans du monde entier entreprennent le fameux pèlerinage, couronnement de leur vie de

croyants, c'est un *caillou noir*, qui est un symbole de fécondité et de fertilité. D'après Saillens³⁶, la plus ancienne idole du Hedjaz était une pierre noire, *volcanique*³⁷ et *météorique*, dite la Kaaba, c'est-à-dire littéralement « la fille aux seins bien développés » et plus largement la Nubile, la vierge qui va être fécondée... Elle est insérée depuis des siècles dans un des angles extérieurs d'un temple jadis dédié, croit-on, à Saturne. Quand Mahomet apparut, les Arabes chrétiens avaient associé à ce temple des images de la Vierge Marie parmi d'autres représentations sacrées de toutes les tribus fréquentant le pèlerinage. Les écrivains de Byzance pensaient alors que la pierre représentait Anâhita, c'est-à-dire Astarté, *l'Etoile du Matin*, Aphrodite ou Vénus...

Mahomet fit disparaître toutes les images et icônes mais il *n'osa pas* toucher à la pierre noire vénérable. Elle fut alors intégrée dans la religion musulmane et son jour, *celui de Vénus*, est resté sacré.

Ainsi nos sculpteurs médiévaux en employant à dessein la couleur noire marquaient de la manière la plus nette que la Vierge Noire était pour eux à la fois la Marie chrétienne, la Déesse-Terre celtique, l'Isis égyptienne, la situant dans une vision religieuse initiatique universelle du grand principe féminin de l'univers, source de toute vie terrestre et, en même temps, de toute religion, source de vie des âmes...

Sans doute, en tant que chrétiens, avaient-ils à l'esprit, la phrase du *Cantique des Cantiques*, tant étudié par leurs contemporains érudits, « Je suis noire et pourtant je suis belle », dont la signification réelle n'est pas à chercher ailleurs.

Cette couleur, on le sait, qui ne fut jamais donnée qu'à la Vierge (et à sainte Anne, mère de la Vierge, la mère de la mère, dans un vitrail de Chartres, par exemple, mais, semble-t-il, très exceptionnellement) se justifiait déjà par ce grandiose symbolisme à la fois naturaliste et religieux, qui montre et confirme bien l'état de la pensée spirituelle des hommes du Moyen Age.

Elle a cependant en plus une signification *alchimique* très précise qui n'est d'ailleurs qu'une application sur le plan scientifique de cette conception cosmogonique que nous venons d'évoquer.

Les spécialistes ont pu, dans l'ensemble, déchiffrer suffisamment les vieux grimoires alchimiques pour déceler les grandes lignes des opérations auxquelles procédait l'alchimiste pour atteindre les buts suprêmes qu'il s'était fixés, cette connaissance se limitant le plus souvent aux opérations

extérieures sans parvenir à découvrir les matériaux de base sur lesquels il travaillait et qui seuls permettaient d'atteindre les résultats.

On sait que le premier et plus long travail consistait à fabriquer la fameuse « pierre philosophale », élément sans lequel aucune des opérations suivantes ne pouvait réussir.

Pour arriver à fabriquer la pierre philosophale, il fallait d'abord recueillir une « matière première » que les alchimistes décrivent un peu, mais sans bien sûr en indiquer le nom. Cette matière première, ce sujet de l'œuvre, serait une substance *noire*, pesante, cassante, friable, ressemblant à une pierre, mais ayant cependant des caractéristiques végétales, un élément commun, gratuit, à la disposition de tous et dont nul ne soupçonne les propriétés, convenablement utilisées...

Comme le symbole de la Déesse-Terre, la matière première de l'alchimiste est donc *noire* et les vieux écrits la considèrent comme étant la nature *féminine*. De multiples opérations mystérieuses et qui demandent à l'alchimiste des mois sinon des années de travail, doivent permettre par diverses décantations, putréfactions et sublimations, grâce à l'action d'une mystérieuse « eau mercurielle », et d'un non moins mystérieux « feu secret », de la transformer petit à petit en cette matière noble qui va permettre toutes les transmutations, la pierre philosophale.

Or, comme l'a écrit l'alchimiste bénédictin Basile Valentin, dans le vocabulaire imagé des hermétistes, l'eau mercurielle indispensable à la fabrication de la pierre philosophale et qui va « travailler » la matière première noire est appelée *lait de la vierge* ; de plus, la pierre philosophale finalement obtenue est, dans le même langage, comparée à *l'enfant*. Il n'est pas étonnant que l'allégorie de la « lactation » de saint Bernard, c'est-à-dire de son initiation, se produise justement en présence d'une Vierge Noire. Nous retrouverons quelquefois cette allusion au « lac Virginis » à Rocamadour et à Satillieu notamment.

En outre, les alchimistes écrivent que cette matière première noire, il faudra aller la chercher soi-même « sous-terre », « dans la mine », « dans les gisements métallifères », ce qu'ils traduisent ésotériquement : au « sexe *d'Isis* »...

D'ailleurs, la seule origine vraisemblable du mot « alchimie », n'est-ce pas l'ancien nom de l'Égypte, *Al Khemit*, c'est-à-dire très exactement « la terre noire »... ?

Le symbolisme alchimique de la couleur noire des traits de nos statues est dès lors singulièrement frappant. Il est encore renforcé par celui qui pourrait se dégager de la couleur donnée aux vêtements des Vierges Noires, à la condition que l'on puisse retrouver des indications sûres sur leur polychromie ancienne, ce qui n'est plus possible que pour quelques-unes.

La plupart sont aujourd'hui habillées de vêtements récents en tissu sans intérêt et toutes ont été repeintes à différentes époques.

Cependant dans les cas où l'on retrouve des descriptions anciennes, on s'aperçoit que, à l'origine, les vêtements peints à même le bois de la statue ou sur bandelettes après marouflage étaient de trois couleurs, à savoir *bleu, blanc et rouge*.

Rien n'était gratuit pour les artisans du Moyen Age et les couleurs n'étaient pas choisies pour « faire beau » mais bien en fonction de la représentation d'une idée, chaque couleur ayant un impact symbolique préétabli, ne pouvant être associée avec une autre que selon certaines règles et étant proscrite pour la décoration d'un sujet qui n'aurait pas été en rapport direct avec la valeur qui lui était attachée.

Nous, qui ne pensons plus guère en termes d'allégories, qui ne sommes plus introduits au monde des symboles, nous nous retrouvons avec peine dans cette sorte de dictionnaire des concordances de couleurs d'une extraordinaire complexité qui était rigoureusement imposé aux anciens pour toutes leurs représentations.

Sans entrer ici dans une étude approfondie de la correspondance symbolique du rouge, du blanc et du bleu et de celle résultant de leur association, je constate seulement comme particulièrement intéressant le rapprochement qui peut ainsi être opéré avec les couleurs que prétend rencontrer l'alchimiste lors de ses préparations.

Nous savons que, pour l'essentiel, les opérations alchimiques consistaient à faire passer la matière première, substance noire, par toutes sortes d'opérations compliquées, au stade de pierre philosophale, « catalyseur » permettant la grande transmutation. Des traités alchimiques, il ressort que la matière première patiemment transformée se colorait de diverses façons pendant les opérations constitutives de l'œuvre, mais que, fondamentalement, trois grandes couleurs au-delà des nuances dominaient nettement les autres, à savoir le noir, le blanc et le rouge. Au noir, était souvent assimilé le bleu foncé, le bleu nuit, qui représentait la putréfaction

première par laquelle la matière devait passer ; le blanc correspondait à la phase suivante qui était celle de la purification de la matière tandis que le rouge symbolisait le feu et la rubification grâce à l'action du « feu secret » ; c'était la couleur ultime, celle du succès de l'œuvre.

Comme, par surcroît, les vêtements des Vierges Noires étaient quelquefois ornés de décorations et de motifs dorés et qu'elles portaient souvent des bijoux et accessoires en or, on constate que, à l'exclusion de toute autre, *toutes les couleurs principales du grand œuvre* se trouvent symboliquement réunies dans la polychromie de la statue.

La couleur noire, associée aux traits de la Mère et de l'Enfant représentant à coup sûr la matière première, les couleurs bleu, blanc et rouge des vêtements seraient alors les trois transformations par lesquelles passe la matière au cours de l'œuvre, et enfin, la couleur dorée, celle du métal le plus pur obtenu au terme de la transmutation des métaux vulgaires et symbole de la perfection initiatique.

Cette hypothèse d'un sens alchimique qui viendrait se greffer sur le sens religieux de l'effigie et en même temps le compléter, trouve, me semble-t-il, d'autres confirmations que nous allons développer dans les chapitres qui suivent.

CHAPITRE HUITIÈME

L'EXPRESSION, L'ATTITUDE ET LES DIMENSIONS

Par la forme du visage, le dessin du nez, les yeux « en amande », l'expression en un mot, il est évident que nos Vierges Noires ont un caractère typiquement oriental.

Insistons encore sur le fait que cette expression n'est pas byzantine, comme on l'a très souvent écrit. La simple comparaison entre les Vierges Noires et les représentations mariales des icônes ne peut laisser aucun doute à ce sujet.

De plus, le regard distant et presque absent, la forme des yeux, l'allure générale comme figée fait étrangement penser aux *momies égyptiennes* elles-mêmes.

En donnant à sa statue cette troublante expression pharaonique, le sculpteur a bien établi par là le rapport de la Vierge Noire, non pas tant avec l'Orient en général, si multiple et divers, mais très précisément avec *l'Égypte*, l'ancienne Égypte des Pharaons, la source antique de toutes les initiations retrouvées en Espagne et lors des Croisades. La couleur noire continuait plutôt la tradition celtique de la Déesse-Terre, l'expression du visage évoque Isis, vierge-mère mais surtout objet principal des rituels initiatiques occultes des Égyptiens.

Cette intention fut délibérée chez les sculpteurs car il est frappant de comparer les Vierges Noires avec d'autres statues romanes de la Vierge sculptées à la même époque, pour apercevoir que, dans la plupart des cas, ces dernières ont au contraire les traits et la physionomie des femmes de leur région. Le lecteur en trouvera, sur place, la confirmation.

Souvent l'aspect oriental sera accentué par l'un ou l'autre détail de la coiffe ou du vêtement et l'on n'est pas peu surpris de découvrir à Meymac, petite bourgade de Corrèze, contrôlant le plateau sauvage de Millevaches, une Vierge Noire coiffée d'un authentique turban !

Toujours, l'allusion à la source orientale est confirmée par des récits et des légendes qui s'intégrèrent à l'histoire fabuleuse de l'origine de la statue, à son culte ou à ses miracles. Ainsi, prétend-on, certaines statues auraient été ramenées d'Orient par des Croisés, comme à Liesse, à Mende ou à Orcival, ou même par saint Louis en personne (Le Puy, Moulins). C'est souvent un miracle qui greffera l'Orient sur le culte comme à Prats-de-Mollo la légende du Rocca del Corb ou à Dijon celle des exploits de Philippe Pot...

C'est pourquoi certains ont cru que bon nombre de Vierges Noires provenaient d'Orient où elles auraient été sculptées puis postérieurement transportées en Europe, suite à diverses circonstances, notamment les retours de Croisades.

C'est tout à fait absurde, évidemment.

D'abord, il est établi d'une manière certaine qu'aucune Vierge Noire n'a été sculptée avant le XI^e siècle.

D'autre part, si nos statues évoquent certaines représentations d'Isis ou de divinités orientales, elles n'en sont cependant pas moins différentes et comportent, ce qu'il ne faudrait pas perdre de vue, les divers attributs de la symbolique mariale chrétienne. Par surcroît, les vêtements, les détails du siège, les accessoires sont toujours de facture européenne et, dans nos pays, elles trahiront des traits indiscutables de l'artisanat et du style régional. D'ailleurs, pour les Vierges Noires dont l'origine européenne est certaine et non contestée, le caractère oriental du visage et de l'expression est aussi caractéristique que pour celles à l'origine prétendument « orientale ».

De quel pays seraient-elles originaires ces statues du XI^e et du XII^e siècle quand l'Islam interdisait la représentation de la figure humaine et que Byzance, qui ne pratiquait pas la statuaire en ronde bosse, avait connu par surcroît l'époque des empereurs iconoclastes !

De nouveau, certains ont pris au pied de la lettre des traditions ahurissantes sur le plan exotérique mais dont la signification, cachée derrière les mots apparents, est en réalité ésotérique. C'est pourquoi si souvent elles affirment que la statue avait une origine égyptienne ou qu'elles ont été ramenées par saint Louis, dont la première expédition était dirigée justement contre le sultan d'Egypte. Quand on songe à tous les endroits de France où se trouverait un objet pieux ou une relique ramenée de croisade par saint Louis, le bon souverain aurait dû emporter avec lui une assez extraordinaire quantité de malles et de porteurs !

Par ces légendes comme par les traits du visage, les hommes de ce temps indiquaient dans la statue une de leurs grandes sources, l'initiation égyptienne.

Le petit peuple ne s'y était pas trompé qui, si longtemps, appela « égyptiennes » ses Vierges Noires. « Brûlons l'Égyptienne » ! criaient encore les révolutionnaires lorsqu'ils conduisirent au bûcher la statue de Notre-Dame du Puy...

Les Vierges Noires authentiques sont toutes des Majestés, sans la moindre exception. Elles sont assises, le buste droit, regardant fixement devant elle. L'Enfant, qui regarde dans la même direction que la Mère, se tient assis dans son giron³⁸. Le giron est la partie du vêtement qui va des hanches jusqu'aux genoux. *Cette attitude est rigoureusement commune à toutes nos statues* ; seuls quelques détails accessoires varient comme la position des mains des deux personnages, ou la présence ou l'absence d'un livre fermé dans la main gauche de l'Enfant, par exemple.

La rigueur dans la représentation de cette attitude appelle plusieurs remarques, d'autant plus que, si toutes les Vierges Noires s'y conforment, nous savons que, antérieurement, notamment par les fresques des premiers siècles, la Vierge était représentée librement, tantôt en majesté mais tantôt en orante ou debout avec l'Enfant sur le bras. Si, semble-t-il, toutes les Vierges romanes, même non noires d'ailleurs, ont été des Majestés, dès l'époque gothique, cette liberté de représentation reprendra cours et les sculpteurs de statues mariales utiliseront à nouveau cinq ou six attitudes différentes.

Alors que la Vierge est ainsi assise en une pose aristocratique et princière, on s'étonne à première vue de ce que son siège, même s'il est parfois décoré, ne soit qu'un *cathèdre*, c'est-à-dire un petit siège assez sobre et sans dossier ou avec un dossier court. On s'attendrait plutôt à trouver un trône à haut dossier qui serait mieux adapté à la majesté de la scène. Pourquoi ? N'est-ce pas parce que, dans les représentations antiques, Isis était, elle aussi, assise sur ce genre de siège appelé cathèdre ? Les grandes églises de l'époque sont appelées des cathédrales, depuis la même étymologie, et, nous le savons, des cathédrales Notre-Dame... Ceux qui ont fait construire les cathédrales et ceux qui ont commandé les Vierges Noires n'étaient-ils pas, comme tout semble le démontrer, exactement les mêmes

hommes, ou en tout cas des hommes appartenant à la même famille de pensée...

La deuxième remarque est relative à la position de l'Enfant. Moins touchant que les maternités qui suivirent, notamment celles de la Renaissance, le tableau nous donne cependant ici davantage cette impression triomphante de fécondité féminine, cette idée de matrice fondamentale associée à la Déesse-Terre. On a retrouvé des statuette votives de Déesse-Terre celtiques qui ont très exactement *la même attitude* que celle de nos Vierges Noires³⁹.

La troisième remarque me paraît la plus importante et elle a une signification initiatique et alchimique particulièrement précise, que confirment largement les constatations que nous avons pu faire jusqu'à présent.

On sait que, dans la symbolique chrétienne, la Vierge en majesté est représentée dans l'attitude présumée qu'elle avait lors de *l'Adoration des Mages*.

Dans les grandes cathédrales de l'époque aussi, on va voir se multiplier ces représentations de la Vierge en majesté et l'on peut s'étonner de l'importance énorme donnée tout à coup à cet épisode somme toute mineur et fort controversé des Evangiles, qui est l'Adoration des Mages.

Il n'existe qu'un seul texte officiellement admis par l'Eglise qui ait trait à cet épisode, un très bref passage de saint Matthieu qui nous apprend que, après l'adoration des bergers, des « rois » ou plutôt des « mages » seraient venus se prosterner devant l'Enfant, et, pour le surplus, les interprètes sont bien embarrassés... Si les Evangiles reconnus sont extrêmement laconiques sur cet épisode, plusieurs apocryphes s'y attachent fort longuement, enrichis au fil du temps de détails nouveaux, dont la plupart surgissent au Moyen Age dans tout un ensemble, de récits merveilleux où cet événement tient une grande place, aussi disproportionnée par rapport aux divers épisodes de l'enfance de Jésus que le culte marial l'était devenu à la même époque par rapport à tous les autres cultes chrétiens.

Cela aussi c'est un signe, qui doit nous inciter à ouvrir l'œil.

Relisons donc saint Matthieu (II, v. 1 à 11) : « Lors donc que Jésus fut né en Bethléem de Judas, au jour du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : « Où est celui qui est né, roi des Juifs, car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer ? (...) Ceux-ci donc, après avoir entendu le roi, s'en allèrent ; et voilà que l'étoile

qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle vînt et s'arrêtât *au-dessus du lieu où était l'Enfant*. Or, voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une grande joie, et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, leurs trésors ouverts, ils lui offrirent des présents : de l'or, de l'encens, et de la myrrhe⁴⁰. »

Il ne s'agissait donc pas de rois mais de mages et, s'ils sont figurés couronnés, c'est que ces mages détenaient de grands pouvoirs.

La tradition, telle qu'elle était transmise au Moyen Age, les faisait venir de Chaldée. Or, la Chaldée est comme l'Égypte l'un des berceaux de l'initiation orientale, d'où nous sont venues les grandes connaissances astrologiques...

Saint Matthieu ne précise pas leur nombre. Les premières représentations de l'Adoration des Mages en montrent tantôt deux tantôt quatre... Au Moyen Age, ils seront toujours trois, chiffre sacré.

Dès le premier abord, nous revoilà dans le domaine de l'ésotérisme et nous presentons à nouveau, derrière l'immense et surprenant succès du thème, la présence et l'action des initiés...

En langage ésotérique, l'image en effet n'est-elle pas belle ? Les trois mages, adeptes chaldéens, sont en quête de la Connaissance. Dans leur nuit apparaît enfin la petite étoile, la petite lumière. Ils peuvent l'apercevoir parce que, grâce à une longue habitude, leur œil s'est exercé, ils sont devenus clairvoyants. C'est elle qu'ils attendaient car ils n'hésitent pas à la suivre dans un long itinéraire et, au bout, la petite lumière les conduit tout droit à la connaissance du Dieu véritable.

Sur le plan alchimique, la signification de cet épisode est encore plus précise, si je m'en remets à leurs écrits et notamment à ceux du mystérieux Fulcanelli.

Nous apprenons ainsi que la matière première, au terme des diverses opérations de l'œuvre (putréfaction, purification, rubification...) s'est peu à peu transformée au point d'apparaître sous une forme qu'ils décrivent comme « feuilletée », dont ils pourront alors extraire la pierre philosophale qu'ils appellent à ce stade l'« enfant », le « petit baigneur » ou le « dauphin »... A ce point de leurs travaux, tous les alchimistes ont constaté que, sans doute par un phénomène de cristallisation, *une étoile* à six branches vient marquer leur matière et s'y inscrire. C'est là la marque, le signe triomphant que toutes les opérations se sont bien passées et qu'ils sont

tout près de la réussite dans la fabrication de la pierre philosophale, qu'il reste seulement à extraire de la préparation.

Or, saint Matthieu nous dit très expressément que l'étoile qui guidait les Mages s'est arrêtée juste *au-dessus* de la maison où se trouvait l'*Enfant*.

L'étoile des Mages ne serait-elle pas le symbole de celle qui marque la matière première préparée avec succès par l'alchimiste, et qui contient l'« enfant », la pierre philosophale ?

Dès que l'étoile s'arrête, « ils se réjouirent » ; les Mages étaient donc certains avant même de l'avoir vu, qu'ils trouveraient l'Enfant dans la maison « marquée par l'étoile ».

Ce n'est pas tout.

La fête qui commémore l'Adoration des Mages, c'est l'Epiphanie.

Souvenons-nous des vieilles traditions qui se sont maintenues jusqu'il y a peu puisque nos grand-mères encore les pratiquaient ainsi et que, dans notre enfance, nous-mêmes les avons connues. A l'Epiphanie, la galette des rois était toujours réalisée en *pâte feuilletée*, comme est feuilletée la matière de l'œuvre au moment où s'y inscrit l'étoile. En outre, ce que les enfants devaient y trouver, ce n'était pas une fève, comme aujourd'hui, mais un *petit enfant* Jésus de sucre, qu'on appelait encore « petit baigneur »... Celui qui réussissait à le trouver et à l'extraire était « roi » et « couronné »...

L'utilisation allégorique du passage de saint Matthieu ne pourrait exprimer plus nettement une des phases déterminantes de l'œuvre alchimique, sans doute la plus importante, celle en tout cas qui proclamait pour l'adepte la réussite des efforts de toute une vie...

Le symbolisme de nos Vierges Noires s'éclaire dès lors de plus en plus.

Voilà que, par leur attitude même, elles signifient très précisément quel est le texte évangélique et le signe qui traduit pour l'alchimiste la grande victoire, la possession de la pierre philosophale, porte de toutes les connaissances et de toutes les félicités...

Comme c'est en apercevant l'étoile qu'il sort au terme des laborieux efforts, de la nuit du doute, l'adepte dans son langage la nomme *étoile du matin*.

Aphrodite ou Vénus recevait aussi cette épithète mais, au Moyen Age, Notre-Dame se voit à son tour qualifiée pour la première fois de « Etoile du Matin », terme cher à saint Bernard qui ne doit pas être étranger, sinon à son invention, du moins à sa diffusion, terme qui en tout cas ne prend un sens compréhensible qu'à la lumière de ce qui vient d'être évoqué.

Rappelons enfin le nom de Compostelle, qui veut certes dire « le champ de l'étoile », mais qui peut aussi se traduire comme le « compost de l'étoile ». Les alchimistes appelaient compost, la matière première qu'ils travaillaient, celle que l'étoile vient finalement marquer pour signifier la réussite.

A Compostelle, chacun peut voir encore aujourd'hui, dans les très nombreux édifices religieux anciens qui s'y trouvent, une véritable profusion de représentations de cette scène de l'Adoration des Mages.

Libre à chacun de penser qu'il ne s'agissait là une fois de plus que d'une simple coïncidence.

Les initiés ont, partout et de tout temps, accordé une place privilégiée à certains chiffres réputés sacrés comme le 1, le 3, le 5, le 7, le 12, le 13 ou le 40...

Ces nombres étaient non seulement chargés d'une puissante valeur d'évocation symbolique, mais animés d'une « vie » interne, de sorte que, à la suite surtout des Pythagoriciens, les artisans initiés leur ont donné une valeur opérative.

C'est en utilisant avec prédilection ceux-ci que, grâce à des modes de calcul extrêmement compliqués, les constructeurs de cathédrales ont pu réussir ces combinaisons harmonieuses de formes et de proportions aboutissant à une transcendance admirable de la matière.

Les mathématiciens modernes ont trop souvent tendance à considérer comme absurdes ces « sacralisations » de nombres et infantiles les jongleries des anciens, oubliant que Pythagore, qui en avait fait une philosophie et même une religion initiatique, est le père de la science mathématique qui lui doit presque tout, oubliant que c'est un Gerbert qui introduisit en Occident les chiffres arabes, l'algèbre et la géométrie modernes.

Les pyramides, le Temple de Salomon, les temples grecs et la cathédrale de Chartres devraient, semble-t-il, leur saisissante réussite à l'utilisation constante par leurs architectes de cette même technique numérique ésotérique... Des recherches devraient être tentées dans le même esprit pour déterminer l'importance de cette mise en œuvre des nombres et proportions « sacrés » dans les principaux monuments gothiques et romans.

Quoi qu'il en soit, convaincu de la signification ésotérique des Vierges Noires, ce n'est pas sans satisfaction que j'ai pu constater que, à très peu de

différences près, elles mesuraient toutes 70 cm de hauteur, 30 cm de largeur à la base, et 30 cm de profondeur... On me rétorquera que cette identité de dimensions n'a aucune signification puisque, bien entendu, les gens de ce temps ne calculaient pas en centimètres.

Tout d'abord, cette identité de dimensions se retrouvant partout dans une aire géographique aussi vaste confirme, autant que faire se peut, une identité d'intentions chez ceux qui les mirent en place. Et il s'agit de plusieurs dizaines de statuettes réparties dans toute l'Europe ! Il n'est aucun autre exemple où une telle identité de dimensions existerait dans la statuaire médiévale, ni même sans doute à aucune époque, pour des exemplaires aussi nombreux, qui ne sont pas les copies les uns des autres.

Ensuite, il reste acquis que, quelle que soit la mesure utilisée, la statuette est réalisée chaque fois dans une proportion de 7 à 3, deux de ces nombres chargés d'une signification particulièrement « sacrée » pour les anciens...

Chacun sait que le trois, nombre premier, évoque les diverses trinités, les triades druidiques et templières, les trois aspects de la matière, etc. tandis que le sept, autre nombre premier, correspond par exemple à la durée de la création et au nombre de jours de la semaine, qu'il est celui des antiques Merveilles du Monde et le nombre de branches enseignées dans les abbayes du Moyen Age, réparties dans le quadrivium et le trivium... La valeur privilégiée du chiffre sept est si bien ancrée dans l'inconscient collectif qu'un jeu très répandu consiste à faire dire à chacun à brûle-pourpoint le premier chiffre de un à dix qui lui vient à l'esprit : dans l'immense majorité des cas, chacun annonce le sept...

Cette proportion « sacrée », résultant de la combinaison du trois et du sept appliquée à la fabrication des Vierges Noires n'est sûrement pas accidentelle.

Et, au fond, peut-être une partie de la fascination qui se dégage de nos statues résulte-t-elle après tout de la valeur harmonique de cette proportion ?

Ignorant des mathématiques, je laisse aux spécialistes le soin de déduire toutes les conséquences chiffrées qui pourraient, à partir de ces deux chiffres fondamentaux, être dégagées de l'examen des Vierges Noires. Diverses conclusions intéressantes pourraient certainement en être tirées ; ainsi, par exemple, j'ai constaté que, si on les schématise quelque peu, elles épousent assez bien la forme d'un obélisque ou même d'une pyramide, formes géométriques utilisées à des fins initiatiques et religieuses par les

Egyptiens... Cette impression est encore accentuée aujourd'hui pour les statues récemment « vêtues » ; le contour de la robe, partant du cou jusqu'aux pieds, révèle clairement le schéma de construction : ces vêtements ont toujours la forme d'une pyramide...

Si on considérait qu'elles sont bien pyramidales, on arriverait, prenant les mesures 3 et 7, à un volume de 21. Or, 21 c'est aussi un chiffre sacré, puisque c'est à la fois la multiplication du 3 et du 7 et la représentation associée du 2 et du 1. Celle-ci, dont l'addition conduit à la trinité a été longuement développée dans le langage de la Table d'Emeraude et c'est la clé de proportion de beaucoup d'édifices anciens...

Ce qui nous intéresse, dans le cadre de cet ouvrage, c'est de constater que les dimensions délibérément voulues par les sculpteurs sont issues du même creuset culturel initiatique que toutes les autres caractéristiques des Vierges Noires et en même temps les symbolisent à nouveau.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES EMPLACEMENTS, LES LÉGENDES ET LES MIRACLES

Les Vierges Noires n'ont pas été placées n'importe où. Ainsi en attestent les légendes miraculeuses qui nous content que, lorsqu'on voulait les déplacer de l'endroit où elles avaient été soit « trouvées » soit primitivement vénérées, mécontentes, elles retournaient pendant la nuit là d'où on les avait tirées.

Toutes les conséquences de ces localisations ne peuvent malheureusement plus être déduites. En effet, nous n'avons sans doute conservé qu'un petit nombre de celles qui furent vénérées au Moyen Age. A l'époque, par exemple, il est apparu que, grâce à des connaissances astronomiques et cartographiques très grandes, les constructeurs avaient réparti tous les grands édifices gothiques de la moitié nord de la France de manière à représenter exactement sur la carte la constellation de la Vierge... Peut-être, si l'on pouvait relever le nombre total des Vierges Noires ayant existé, aboutirait-on à des constellations tout aussi extraordinaires ? Hélas, une petite statuette de bois une fois détruite est vite oubliée, ce qui n'est jamais le cas de grands édifices religieux...

Les Vierges Noires marquaient-elles des lieux privilégiés pour les initiés et les alchimistes des XII^e et XIII^e siècles ? A proximité de leur sanctuaire ou même à l'intérieur de celui-ci, n'y avait-il pas entre eux des rencontres et peut-être des séances de travail ? Point de ralliement, la statuette n'était-elle pas un signe pour tous ceux qui cheminaient dans leur « quête du Graal » indiquant que là ils seraient sûrs de trouver d'autres « chevaliers de la Table Ronde », des hommes instruits des problèmes avec qui ils pourraient en toute sécurité prendre contact et échanger des expériences ?

Pour les mêmes raisons, faute de documents suffisants, il nous est impossible de rien affirmer avec certitude. Cependant, il faut noter les nombreux indices à caractère ésotérique qui se trouvent inscrits dans la pierre des édifices abritant les Vierges Noires, lorsque évidemment, ils nous

ont été conservés presque intacts, ce qui est rare, les vocables donnés aux chapelles avoisinantes, certains rituels occultistes (nous en examinerons quelques-uns dans la deuxième partie) et surtout, à proximité immédiate, presque toujours une abbaye ou un prieuré bénédictin, très souvent une maison cistercienne ou une commanderie des Templiers. Ce qui apparaît donc, c'est qu'une certaine présence et comme une protection initiatique semble entourer la statue. Non seulement, les adeptes ont créé la statue et l'ont mise en place, mais après, ils auraient fréquenté le sanctuaire et fait de celui-ci un centre choisi pour leurs réunions et leurs recherches. Peut-être ?

Restons dans le domaine des faits contrôlables.

De toute façon, pour les statuettes dont nous avons conservé la trace, leur emplacement nous apprend au moins trois choses qui d'ailleurs se complètent ; elles sont situées en des lieux déjà fréquentés par les Celtes à l'emplacement même d'un culte druidique ; elles sont presque toutes sur les routes des grands pèlerinages médiévaux, particulièrement celui de Saint-Jacques-de-Compostelle dont elles constituaient des étapes de choix ; enfin, à l'origine, elles ont toutes été elles-mêmes l'objet d'un pèlerinage toujours célèbre, ne fût-ce que localement, et presque tous les hauts lieux sacrés du Moyen Age, du moins en France, possédaient une Vierge Noire à l'endroit le plus vénéré du sanctuaire, suscitant partout une immense ferveur populaire... Leurs emplacements nous expliquent peut-être par eux-mêmes pourquoi.

Toutes les grandes religions ont connu des pèlerinages. Le scénario en est toujours le même : il s'agit d'un long et difficile voyage, souvent parsemé d'embûches, accompli dans un esprit de pauvreté, toujours à pied malgré les très grandes distances, en sorte que peu à peu le corps de l'homme se purifie tandis que l'esprit, par cette ascèse de la longue marche et de l'effort, devient meilleur, plus disponible à « revêtir l'homme nouveau ». Au terme, le pèlerin atteint le lieu tant attendu où l'ultime purification va s'opérer. Parfois même, affirme-t-on, des miracles visibles vont se produire sur sa personne. Toujours il se sentira régénéré, profondément heureux et il retournera à ses travaux et à sa vie quotidienne l'âme fortifiée.

Cette pratique universelle n'a-t-elle qu'une valeur symbolique liée à un renforcement d'une foi et d'une discipline religieuses ? Ne pourrait-on penser que les grands pèlerinages du passé constituaient une authentique cure aux propriétés vérifiées, source de bienfaits pour les hommes qui les pratiquaient en se mettant dans les dispositions appropriées ?

Dans les grands lieux anciens de pèlerinage et même encore ceux de certains pèlerinages contemporains, indépendamment de la valeur que l'on peut accorder à la statue ou à la relique qui s'y trouve, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'à ces endroits une action curieuse se produit sur l'esprit et peut-être sur le corps. Selon l'expression de Barrès, il est des lieux « où souffle l'esprit ». Même si l'on n'est pas croyant, on éprouve souvent là, surtout après une dure marche et quelque effort, une étrange sensation de bien-être, un désir de réflexion et de méditation, l'impression de se sentir bon, et plus encore la volonté d'être meilleur.

Est-ce le climat particulier à certains lieux ? Est-ce une certaine nature de l'air ? Sont-ce certains effets de l'altitude, car souvent les pèlerinages sont en des lieux élevés ? Est-ce le charme ambigu opéré par la disposition harmonieuse de tel ou tel paysage ? Tout cela est très difficile à définir, mais est une réalité que chacun ressent.

Beaucoup parmi les sites qui ont accueilli les pèlerins du Moyen Age ont été défigurés par les siècles, mais là où les paysages sont inchangés, on ressent cette atmosphère et cette action bienfaisante, œuvre de Dieu ou de la nature.

C'est à propos de Sion en Lorraine que Barrès a écrit *La colline inspirée*, où, au temps des Celtes, la déesse Rosmertha, sorte de Diane chasseresse, faisait face au dieu Wotan, haut lieu christianisé par une Vierge Noire que la Révolution détruisit. Mais, en d'autres endroits où furent célébrées les Vierges Noires, on retrouve cette sensation, étrange splendeur d'un site comme au Puy, au Mont-Saint-Michel ou à Rocamadour, pureté de l'air, douceur de la température, particularités climatiques comme en ce dernier lieu ou à Prats-de-Mollo, sans oublier toutes ces « filles des volcans » auvergnates marquant un de ces points du globe où la vie interne de la terre a mystérieusement bouleversé les paysages.

J'aime beaucoup l'explication que Charpentier donne de ces phénomènes tels qu'ils étaient, semble-t-il, extrêmement bien connus par les anciens Gaulois. Charpentier est non seulement l'admirable interprète de la Cathédrale de Chartres, mais, au cours de ses voyages en Orient, il a particulièrement étudié les interactions existant dans la nature, notamment les phénomènes produits par certains mégalithes sur le comportement des animaux et des plantes. Les Gaulois, et particulièrement les druides, connaissaient mieux que nous la vie secrète, les forces cachées, en un mot la magie de la nature. Il en est de même chez beaucoup de peuplades dites

« primitives » d’Afrique et d’Australie, ainsi que chez les tribus indiennes d’Amérique. On reconnaît à présent que les « sorciers », loin d’être des charlatans, utilisaient à merveille les propriétés de certaines plantes, de certaines eaux, de certaines expositions des malades au soleil ou à l’humidité... D’ailleurs nous-mêmes, bien que beaucoup moins informés que nos ancêtres sur ces sujets, connaissons encore quelques influences des éléments naturels entre eux et de la nature sur les hommes et les bêtes.

Les druides nommaient « wouivre » une sorte d’esprit de la terre, serpentant à travers le sol tel un courant tellurique. Ces « wouivre » naissent des mouvements des eaux souterraines et des failles de terrains qui ont mis en contact des sols de natures différentes, ou surgissent du plus profond du magma terrestre. Ils seraient la manifestation même de la vie de la terre et source de fertilité... Les régions volcaniques où se manifestent par excellence l’action de ces courants sont d’ailleurs des régions particulièrement fécondes, et c’est la raison pour laquelle leurs habitants, malgré les dangers qui les guettent, restent sur place, à cause de la richesse que la terre leur procure. Il est exact aussi que dans certaines régions du monde où des courants mystérieux opèrent, les hommes sont en meilleure santé et vivent plus vieux. Parfois, les « wouivre » sont des forces traversant le ciel, des courants magnétiques qui, peut-être, à certains endroits bien précis, vont rencontrer d’une manière particulièrement bénéfique, l’action des courants telluriques, et créer là un lieu privilégié que le druide vient alors marquer d’un menhir ou d’un dolmen.

Ce seront des lieux bénis par la nature où l’homme, averti par la science « magique » de ses initiés, va se rendre pour y recevoir des bienfaits tant physiques que spirituels. Sans doute devait-il aider la nature par toute une discipline sous forme de marches, de privations, de danses incantatoires, de rondes... C’est là justement que les Celtes rendaient un culte à la Déesse-Terre et accessoirement à des sources s’y trouvant et dont les eaux avaient des effets bénéfiques et curatifs. Un puits y était foré d’où l’on extrayait l’eau et parfois le puits lui-même était l’objet d’un culte associé à celui de la source. Des arbres sacrés, chênes et hêtres, entourés eux aussi d’une particulière vénération, marquaient encore ces lieux de régénérescence et de purification⁴¹ et⁴².

Quoi que l’on pense du bien-fondé de cette théorie, il faut constater que ces lieux sacrés celtiques, ces « Is⁴³ » que Charpentier a repérés dans l’étymologie de tant de lieux de France, ont été repris par les Chrétiens pour

leurs grands pèlerinages, poursuivant une habitude populaire plusieurs fois millénaire. De plus, tout particulièrement en ce qui concerne les Vierges Noires, c'est toujours là qu'on les voit installées et que leur culte s'organise.

Non seulement d'une manière historiquement certaine, les Vierges Noires ont pris la succession d'une Déesse-Terre, mais toutes sont à l'emplacement ou à proximité d'anciens menhirs ou dolmens (Le Puy, Mont-Saint-Michel, Rocamadour, Orcival, Chartres...) d'arbres ou de forêts sacrés (Guincamp, Douvres, Prats-de-Mollo) ; de sources ou de puits à Clermont, à Chartres, à Rocamadour, à Vassivière, à Cusset, en réalité, à l'emplacement du sanctuaire de presque toutes. L'étymologie des lieux est généralement celtique indiquant par exemple comme nous l'avons vu, un culte à Belen, marquant même souvent directement l'antique présence d'un Is, comme, entre autres, Chartres qui est l'Is des Carnutes, Mézières, l'Is de Macer, le mont An-Is, sur lequel fut édifié le sanctuaire du Puy-en-Velay... Douvres, c'est peut-être Dover-Is, tandis que le culte de Rocamadour naquit aux sources de l'Ouyse.

J'épargne au lecteur une énumération fastidieuse d'indices qui sont présents auprès de chacune de nos statues, certains endroits ayant encore conservé à la fois les traces du dolmen, de la source, du puits et du bois sacré en même temps que des indications étymologiques.

Les emplacements donnés aux Vierges Noires nous confirment que les Bénédictins et les Cisterciens étaient bien les continuateurs éclairés des druides dont la science naturaliste avait été à nouveau retrouvée, comprise et pratiquée.

Comme autrefois les menhirs et les dolmens, elles auraient été ainsi des points de repère indiquant les endroits bienfaisants pour le corps et pour l'esprit, ce qui expliquerait l'immense succès que connurent leurs pèlerinages. Pieds nus, sans doute pour mieux « capter » les actions particulières et bénéfiques du sol en ces lieux...

Ainsi comprendrait-on mieux pourquoi l'Auvergne a été le grand centre de la religion celtique d'abord, puis la région où s'est rencontrée la plus forte concentration de Vierges Noires.

La foi n'était pas moins vive ailleurs au Moyen Age mais, nulle part, on ne trouve une telle abondance de volcans, de sources minérales, de bouleversements géologiques, nulle part les « wouivre » n'étaient si répandues et les manifestations de la Déesse-Terre si éclatantes que dans ce pays qui portait encore alors le nom de « montes celticos ».

Cette abondance de Majestés noires dans le Massif Central (plus d'un tiers) a conduit certains à parler d'un style auvergnat et d'une influence auvergnate, influence dont la force et l'étendue seraient bien surprenantes à l'époque.

Les Vierges Noires de Manosque, de Dijon ou de Montserrat sont au moins contemporaines sinon antérieures aux statues auvergnates. Il n'y a pas un style et une influence entraînant une mode européenne. On trouve en Catalogne des Vierges Noires d'aspect catalan, comme elles sont bourguignonnes en Bourgogne, provençales en Provence et auvergnates en Auvergne. La Vierge Noire est une construction théologique et symbolique qui s'implante partout en même temps parce qu'elle traduit une pensée philosophique et une idée mariale communes à toutes les abbayes contemporaines. Leur répartition inégale sur le territoire européen correspondrait ainsi à la même idée, même si, dans de nombreux cas, cette répartition nous pose des problèmes non résolus. Il ne peut y avoir mode lancée par des artistes inspirés ; il y a partout exécution par des artisans d'un message de bois commandé par des ordres monastiques dirigés par des initiés.

Les emplacements des Vierges Noires ne se comprennent donc que si nous tentons une approche au moins hypothétique de ce que pouvaient être le sens et la valeur dont était chargé le mot pèlerinage pour des hommes qui se sont précipités en masse à Compostelle ou aux Croisades.

Il y avait, sur les chemins français de Compostelle, énormément de Vierges Noires. Furent-elles placées là parce que c'était le chemin du grand pèlerinage ou les pèlerins avaient-ils préalablement choisi, quels que fussent les détours, de passer autant que possible par les antiques endroits sacrés ?

Nos effigies n'y constituèrent-elles pas autant de relais, autant de complicités sur la route de celui qui se rendait à Compostelle sachant ce qu'il allait y trouver ?

Nous disposons déjà d'un faisceau d'indices concordants et révélateurs.

Il trouve encore une large confirmation dans le florilège merveilleux des prodiges et faits miraculeux attribués à nos effigies tels que les anciennes chroniques et la tradition orale nous les ont transmis.

L'étude comparée de ces récits plus fabuleux les uns que les autres ne me paraît pas encore avoir été tentée alors que c'est en eux certainement que la

clef de l'énigme se laisse le mieux apercevoir et que le voile de l'occultisme devient transparent...

Il faut, pour comprendre, distinguer deux périodes. La première, du XII^e au XVI^e siècle, Moyen Age classique et Moyen Age décadent, relate des prodiges invraisemblables comme des multitudes de résurrections, des transports magiques par les airs, des exploits surhumains... La seconde, du XVI^e siècle à nos jours, se limite à des interventions beaucoup plus rares et plus conformes aux miracles « modernes », tels qu'ils sont pris en considération par les autorités ecclésiastiques, soit presque toujours de « simples » guérisons de malades médicalement inexplicables.

Pour la première période, aucune preuve évidemment ni même aucune apparence de vraisemblance ; pour la seconde, des examens sérieux, des enquêtes, des attestations en bonne et due forme délivrées par des médecins ou des notaires...

Ainsi éclate à nouveau l'opposition fondamentale entre deux types de pensées et deux conceptions religieuses, celles du Moyen Age et celles de l'époque post-renaissance.

Les moines du Moyen Age, en répandant ces récits extraordinaires, n'ont même pas recherché la vraisemblance. Leur but n'était pas de prouver des miracles pour l'édification des fidèles, il était de greffer sur le culte un « environnement » légendaire complétant l'explication ésotérique du sens caché de la statue. De telles histoires étaient-elles réellement crues par les fidèles ? On peut se le demander. Peut-être les petites gens illetrés et serviles, mais certainement pas les artisans, les commerçants, les gens de métier qui dirigeaient les villes ni évidemment les innombrables moines qui peuplaient des milliers de couvents.

Qu'il est difficile pour nous de nous mettre dans la peau d'hommes qui vivaient, priaient et croyaient dans un monde où tout était symbole ! Où l'esprit se mouvait avec aisance non pas à un mais à deux ou trois niveaux de pensée à la fois, n'étant ni particulièrement crédule, ni dupe de lui-même, ni affabulateur pour le simple plaisir d'affabuler.

C'est ce que Luigi Valli a bien traduit par cette formule exacte : « Dans tout l'art médiéval, par opposition à l'art moderne, il s'agit de l'incarnation d'une idée, non de l'idéalisation d'une réalité⁴⁴ ». Cette remarque fondamentale s'applique non seulement à l'art mais à toute la manière de penser et d'écrire et les relations des miracles de Vierges Noires ne sont ni l'exagération simpliste de faveurs prêtées à une madone aimée, ni une

mystification (qui eût tout de même été fort grosse), pour faire accourir les pèlerins, mais la représentation allégorique de l'idée contenue dans un type de statue, sa traduction dans les signes symboliques du verbe comme les couleurs, l'attitude ou l'expression exprimaient et idéalisait le même message dans la sculpture et la peinture de la matière.

Seules ces légendes médiévales peuvent ici nous intéresser, les miracles postérieurs n'étant que des relations scientifiques de phénomènes médicaux observés et contrôlés une fois qu'engloutie la civilisation symbolique, le sens profond de la statue avait été perdu et que seule la réputation plus ou moins miraculeuse de l'effigie s'était maintenue, alors que, pour la plupart, il importait peu aux gens que la statue soit à ce moment noire ou blanche, assise ou debout, en bois ou en marbre, haute de deux mètres ou de soixante-dix centimètres...

Un gouffre culturel sépare l'histoire d'un navire entier perdu en mer et transporté d'un coup miraculeusement cent lieues plus loin sur la terre ferme et l'acte notarié dûment authentifié de la guérison de la goutte d'une demoiselle pieuse...

Les miracles médiévaux révèlent une fois de plus avec insistance deux ordres de choses : d'une part, la Vierge Noire, au-delà de la Marie chrétienne, est orientale et celtique ; d'autre part, œuvre d'adeptes, elle représente le cheminement de l'initiation et même les étapes du grand œuvre alchimique. Les deux sens de ces récits souvent se complètent et se confondent. Quelquefois, il sera possible de trouver un certain fonds historique à ces histoires légendaires, comme une date ou des noms de personnes ayant existé. Mais ne nous y trompons pas ; l'événement historique sera utilisé seulement comme point de départ, comme « amorce » à l'affabulation, afin de mieux brouiller les pistes, par cette apparence d'authenticité, pour ceux qui ne sont pas avertis du langage occultiste.

Nous avons déjà relevé l'aspect « oriental » des légendes, statues sculptées en Orient par un prophète ou par saint Luc, offertes en hommage à un Croisé ou à saint Louis par quelque sultan d'Egypte, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir longuement.

Sur le sens initiatique et alchimique des Vierges Noires, les mêmes légendes sont tout aussi intéressantes.

Quels sont en effet les bénéficiaires des bienfaits miraculeux de nos statues (au Moyen Age s'entend) ?

Des enfants, des captifs, des commerçants et des navigateurs.

La protection des petits enfants peut encore s'expliquer par une extension de l'idée que l'effigie dispense aux femmes la fécondité. Aidant la maternité, elle devient la protectrice attitrée des mamans et de leurs petits. Mais les commerçants, les captifs, les marins ?

Un peu partout, parmi les anciens ex-votos des sanctuaires, on découvre non sans surprise des fers et des chaînes apportés là par des prisonniers qui estimaient devoir leur libération à la confiance qu'ils avaient témoignée à la Vierge Noire. Peu à peu, l'idée se transforme et, en divers endroits, à Rocamadour notamment, des tribunaux de toute l'Europe envoyaient des condamnés en pèlerinage expiatoire. C'était là leur peine, prévue par le droit pénal ancien dans beaucoup d'Etats, la Vierge Noire n'étant plus alors celle qui libère matériellement des chaînes mais celle qui libère spirituellement des entraves du péché et régénère le délinquant.

La plupart des Vierges Noires étaient invoquées par les marins en péril et à Rocamadour comme à Liesse, on a conservé des curieux ex-votos qui sont des répliques anciennes, offertes par leurs capitaines de navires qui avaient échappé au naufrage grâce à l'intervention miraculeuse de ces Notre-Dame...

Or, Rocamadour, Liesse ou Le Puy sont au centre des terres, très loin de tout port ou de tout lieu fréquenté par les marins ! Pourquoi tant de marins bretons choisissaient-ils dans les cas difficiles de se vouer à des Vierges de ce type alors qu'ils disposaient, sur toute la côte, d'une abondance de madones plus proches d'eux et de leurs habitudes, que leurs femmes invoquaient facilement dans les ports de partance, plus « maritimes » en un mot par leur situation et leur vocabulaire ?

Or, les miracles anciens des Vierges Noires bénéficient toujours à ces mêmes catégories de fidèles, et très souvent, la même madone jouissait de la réputation de les favoriser toutes les quatre.

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

L'initié se compare toujours à l'*enfant*, sans doute parce que, grâce à l'ascèse qu'il a pratiquée, il est parvenu à découvrir la pureté de toutes choses. « Si vous ne devenez pas comme ces petits enfants, vous ne connaîtrez pas le Royaume des Cieux », a dit le Christ.

Le captif libéré, dans les récits médiévaux, ce n'est pas alors n'importe quel captif, c'est toujours un Croisé emprisonné en Orient. Or, ne l'oublions pas, pour ses contemporains, le Croisé est bien moins considéré comme un guerrier que comme un *pèlerin*, qui accomplit le plus grand pèlerinage,

celui de Jérusalem, là où le Christ est mort et ressuscité. Nous savons que l'initié a toujours comparé son itinéraire spirituel à un pèlerinage, et réciproquement la signification ésotérique des pèlerinages médiévaux transposait sur le terrain le cheminement moral de l'adepte.

Les commerçants ?

Quel est le Dieu du Commerce ? Mercure, c'est-à-dire le dieu grec Hermès.

Appelée aussi « lait de la Vierge », « l'eau mercurielle » est une des composantes secrètes, principales et indispensables pour la fabrication de la pierre philosophale. De plus, en y regardant bien, les commerçants ainsi favorisés ne sont jamais des boutiquiers installés à leur échoppe, mais bien des *voyageurs* parcourant les pays pour se rendre à des foires ou à des marchés, le miracle intervenant au cours du long voyage. En dehors des seigneurs et des moines, les seuls qui voyagent au Moyen Age, ce sont les pèlerins et les *commerçants*, ceux-ci notamment grâce à la protection qui leur est apportée par l'organisation templière... Or, l'initié et l'alchimiste s'appellent aussi « voyageurs » pour la même raison qu'ils s'appellent « pèlerins »...

Ils s'appellent aussi « navigateurs » et ce, tout particulièrement les alchimistes.

Les anciens textes contenant les mythes qui traduisent de toute antiquité l'acquisition de la Connaissance font tous état d'une « traversée », d'un long et difficile voyage maritime, celui par exemple des « nautes » ou des « argonautes ». Sans m'y étendre ici, je rappelle seulement que tous les grands contes symboliques du Moyen Age contiennent toujours cette idée de voyage maritime accompli par leurs héros, ceux qui atteindront les buts qu'ils s'étaient fixés. Même allusion dans la « nef » de la cathédrale conçue comme un vaste « vaisseau »... Est-ce rappel de ces « Atlantes », de ceux qui, pour certains, témoins d'un monde disparu, apportèrent en leur arche par la mer la civilisation des géants, la civilisation de l'Atlantide ?

L'alchimiste avait le choix entre deux voies, la voie sèche et la voie liquide. La voie sèche est réputée très rapide, mais extrêmement dangereuse ; elle est fortement déconseillée par les maîtres. Aussi, presque toujours, c'est par la *voie liquide* que l'alchimiste accomplira son œuvre, voie plus sûre, mais beaucoup plus longue, correspondant cependant davantage à l'éthique qu'il poursuivait puisque son but n'était pas d'aller vite mais d'opérer en profondeur sa propre transmutation individuelle. Les

« souffleurs », ces caricatures d'alchimistes, mûs par le seul profit, choisissaient plutôt la voie sèche et c'est pourquoi tant de ceux-ci périrent dans leurs expériences, indignes qu'ils étaient de réussir.

L'alchimiste, utilisant la voie liquide, appellera donc aussi « traversée » l'ensemble des opérations auxquelles il procédera et le symbolisme de la navigation sera utilisé pour divers objets dont il se servira.

Ainsi commence-t-on à percevoir pourquoi les Vierges Noires étaient les protectrices attirées des navigateurs, même si leur sanctuaire se trouvait au sommet d'une montagne...

Il faut évoquer ici le symbolisme qui était autrefois associé au culte de sainte Anne.

Les Celtes avaient une grande déesse appelée Dana qui était en quelque sorte la mère de toutes les autres et une sœur sinon un autre nom de toutes ces divinités féminines qui furent des « déesses-mère ». Dana comme celles-ci était donc une des représentations de l'idée fondamentale de la Déesse-Terre, or, Dana s'appelait aussi parfois Ana.

Quand vint le christianisme, il n'est pas étonnant que, en beaucoup d'endroits, sainte Anne ait été assimilée à Ana et que, si Marie correspondait si bien à l'idée de la Déesse-Terre ou de la Terre-Mère, la même valeur ait été accordée à Anne, la mère de la mère...

Dans certaines régions, il semble même qu'au Moyen Age, la continuité du culte à la Déesse-Terre se soit affirmée dans le culte de sainte Anne plutôt que dans celui de la Vierge Noire. En Bretagne par exemple, terre celtique, on est surpris de rencontrer si peu de nos Notre-Dame de la nuit. C'est justement en Bretagne que le culte de sainte Anne a été le plus fort et le plus populaire et il correspondait sans doute à la même idée, puisqu'elle est là-bas la protectrice des récoltes, des naissances ou des mines, particulièrement dans les régions argentifères, car, comme Notre-Dame ailleurs, elle représente l'argent et la lune, tandis que le Christ est or et soleil...

Encore serait-il dangereux d'établir des frontières géographiques entre les deux cultes, car il est fort possible qu'une assimilation s'était opérée au Moyen Age entre celui de la Vierge et celui de sainte Anne, le symbolisme étant comparable et la tradition celtique aussi affirmée dans les deux cas.

Saillens, s'appuyant sur le père Christophe de la Véga au XVII^e siècle et sur Menzel au XIX^e siècle a, dans son ouvrage déjà cité, consacré quelques passages très intéressants au culte de sainte Anne⁴⁵.

Ainsi, nous apprend-il, le père de la Vega résumait de cette manière la vision symbolique des clercs et des poètes du XIII^e siècle : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre (Joachim et Anne, parents de Marie). Or, la terre était informe et vide (Anne était stérile), et les ténèbres (l'affliction et la confusion) étaient sur la face de l'abîme (sur la face d'Anne) et l'Esprit du Seigneur se mouvait sur les eaux (sur les eaux des larmes d'Anne, pour la consoler). Et Dieu dit : « Que la lumière soit (que soit Marie, la Vierge bénie)... Et le rassemblement des eaux (le rassemblement des grâces), Dieu voulut l'appeler *Maria*, « les mers » (ou « Marie »)...

Nouveau jeu de mots créateur de mythes et de symboles mais qui nous fait comprendre beaucoup de choses : le rapprochement de l'idée de Anne et de Marie dans une explication cosmogonique, le fait que sainte Anne soit la seule représentation médiévale autre que la Vierge à laquelle la couleur noire ait parfois été attribuée (de manière certaine, dans un vitrail de Chartres) et surtout l'association de Marie et de la mer.

En langue sémitique, Marie est en réalité *Myriam*, or, « iam » est le terme qui désigne l'eau, plus précisément l'eau primordiale, le chaos des origines, l'inconscient qui précède la vie.

Les psychanalystes, Freud, et plus encore Otto Rank, ont mis l'accent sur l'importance chez l'homme du mythe de l'eau primordiale. Avant la naissance, dans le ventre sombre de sa mère, l'être humain vit inconscient et satisfait dans un univers aqueux. Le passage au jour et à la conscience est une rupture brutale de milieu, génératrice d'angoisse.

Ainsi percevons-nous très bien comme cette double idée de l'obscurité et de l'eau si fondamentale dans le culte de la Vierge Noire traduit d'une manière très précise et très profonde l'idée universelle de la Grande Mère.

L'histoire de Jonas voguant sur les flots dans le ventre de la baleine rejoint la même pensée. Et c'est pourquoi cet épisode biblique sera si souvent représenté dans les sculptures de nos monuments romans, avec ce détail cabalistique supplémentaire qu'on y verra presque toujours un petit personnage facétieux qui *chevauchera* la baleine. Et pourquoi aussi Marie, et tout particulièrement la Vierge Noire, sera la patronne de ces « navigateurs » au sens ésotérique d'abord, ces fervents de Notre-Dame, puis, une fois la compréhension du symbolisme perdue, une protectrice des marins.

Isis elle-même n'était-elle pas chez les Egyptiens la patronne des navigateurs, eux qui furent si peu un peuple de marins qu'ils utilisèrent, pour leurs voyages maritimes, les flottes des Phéniciens...

Marie, « étoile du matin », devient aussi « étoile de la mer », Stella Maris, ce qui revient au même après tout pour l'adepte dans la place symbolique qu'il lui attribue dans l'œuvre alchimique.

Saint Bernard, encore lui, à qui il faut accorder une attention extrême lorsqu'il désigne Notre-Dame par des épithètes ou des comparaisons, n'écrit-il pas cette phrase qui n'est pas seulement poétique : « O toi qui te sens entraîné par le flot tumultueux, *si ta barque menace de chavirer, regarde l'étoile, invoque Marie.* »

Voilà donc l'explication de ce choix d'abord étrange, de cette prédilection si nette de la Vierge Noire pour certaines catégories de ses dévots.

Tout devient encore plus net si l'on examine le genre de miracles qu'elle va opérer et les circonstances dans lesquelles cela se passera.

Des enfants mort-nés vont être ressuscités (ces miracles se reproduiront parfois par dizaines comme à Vassivière, à Manosque, à Rocamadour, à Douvres, à Avioth ou à Satillieu...), résurrection souvent de courte durée puisque ses effets s'anéantissent une fois que l'enfant a reçu le sacrement de baptême.

Des captifs en Orient seront mystérieusement libérés de leurs chaînes, extraits de leur cachot obscur et même parfois « transportés » par une mystérieuse voie aérienne jusqu'aux pieds mêmes de la statue bienfaisante.

Des aveugles vont être guéris de leur cécité en apercevant d'abord une grande lueur produite par l'effigie, tandis que, dans d'autres cas, si les miracles sont plus variés dans leur forme, c'est toujours pendant le sommeil et la nuit que la Notre-Dame noire va distribuer ces faveurs libératrices.

L'allégorie ne pourrait être plus claire.

L'initié (croisé captif, voyageur, navigateur, enfant) a d'abord été, comme chacun, plongé dans la nuit de l'ignorance (les limbes de l'enfant mort-né, le cachot du prisonnier, la cécité, le sommeil) ; il a montré les dispositions nécessaires pour mériter d'accéder à la lumière (il a prié avec ferveur la Vierge Noire, c'est-à-dire, dans le cas de l'alchimiste, il a tenté avec patience et renoncement toutes les opérations sur la « matière première » de l'œuvre) ; il sort de la nuit, accède à la lumière, est libéré des chaînes de l'ignorance, devient un adepte de la Connaissance. (L'Enfant ressuscite

jusqu'au baptême et quitte ainsi les limbes pour accéder au paradis ; le prisonnier est sorti du cachot obscur et ses chaînes sont arrachées, l'aveugle voit et l'endormi se réveille...)

On ne saurait mieux affirmer le sens profond, la signification la plus fondamentale de l'initiation. Telle qu'elle était conçue, vécue par les hommes du Moyen Age.

C'est d'ailleurs le même sens qui recouvre tant de nos vieilles histoires populaires « non religieuses » comme celles de Blanche-Neige et des sept nains ou celle de la Belle au Bois Dormant, le prince charmant où la fée s'est seulement substituée à la madone miraculeuse ; et la transmission orale de ces contes s'est poursuivie inlassablement de mère à enfant depuis la plus haute antiquité celtique, depuis la nuit des temps...

Et ce n'est pas par hasard que le grand saint Nicolas choisit la nuit pour distribuer aux petits enfants jouets et friandises dans les souliers ou les cheminées, trésors que nos tout-petits vont découvrir émerveillés à *leur réveil...*

Saint Nicolas est un personnage plus légendaire que réel et les miracles qui lui ont été prêtés (résurrection des trois enfants mis au saloir) relèvent du même symbolisme, lui qui était aussi, avant de devenir le patron des enfants, le protecteur des navigateurs.

En voici quelques-uns, choisis parmi bien d'autres, pour illustrer ce qui précède.

Des marins sont perdus en mer, *la nuit*, au milieu d'une tempête effroyable. Ils vont sombrer et, en désespoir de cause, implorent Notre-Dame de Rocamadour. Soudain, mystérieusement, leur bateau, et son équipage, se retrouve transporté, loin des dangers, à... *Saint-Jacques en Galice !*

A *Mauriac*, dans le Cantal, l'origine du culte remonterait à l'an 507. La fille de Clovis et de sainte Clotilde, sainte Théodechilde, avait reçu de son père de vastes domaines en Auvergne. *Une nuit*, alors qu'elle veillait dans son château, elle aperçut une *grande clarté* qui illuminait la forêt. Elle partit à la rencontre de ce prodige et aperçut dans une *clairière* une sorte *d'assemblée druidique* autour d'un dolmen. Tout s'évanouit à son arrivée et il ne restait plus sur une *grande dalle* qu'une étrange statue de la Vierge Noire. Elle lui fit élever une chapelle, fonda sur les lieux un monastère et ordonna *qu'un cierge brûlât sans cesse* devant l'effigie miraculeuse.



NOTRE DAME DE CLERMONT-FERRAND

Statue retrouvée postérieurement à l'édition originale qui ressemble à Notre Dame de Marsat, exposée actuellement dans la cathédrale alors que le véritable culte de la Vierge Noire de Clermont se trouve à Notre Dame du Port, où il existe aujourd'hui une statue du 17^e siècle... Il ne faut donc pas se perdre dans ce véritable « jeu de piste » à une époque où le sens profond du symbolisme disparaît trop souvent de nos églises. (Ph. CRDP Clermont-Ferrand).



STATUETTE VOTIVE CELTIQUE

(Ph. Belzeaux-Zodiaque)

Plus que n'importe quelle autre représentation, la Vierge Noire, si comparable aux antiques divinités féminines celtiques, nous montre la continuité de la pensée et du symbolisme celtique et druidique...



NOTRE DAME DE MARSAT (Puy-de-Dôme)
(Ph. CRDP Clermont-Ferrand)

... dans la civilisation initiatique du Moyen Age telle qu'elle fut élaborée et dirigée par les grands ordres monastiques bénédictin, cistercien et templier.



NOTRE DAME DE MEYMAC (Corrèze)
Étonnante Vierge au turban. (Ph. Durieux).

Plus tard, pendant les Croisades, la Vierge Noire qui avait entre-temps reçu le nom de *Notre-Dame des Miracles* réalisa un prodige plus extraordinaire encore. Deux chevaliers du lieu étaient partis combattre les Sarrasins et on était sans nouvelles à leurs propos. *Un matin*, les habitants trouvèrent leurs deux *Croisés, dormant*, chargés de chaînes devant le sanctuaire de la Vierge. Ils racontèrent à la foule émerveillée que, la veille encore, ils s'étaient endormis prisonniers dans un *cachot* sarrasin et que, ayant prié avec ferveur Notre-Dame des Miracles, ils furent mystérieusement *pendant la nuit* transportés dans leur pays d'origine... Les fers présumés des prisonniers miraculés sont encore visibles dans un mur de l'église de Mauriac.

A *Vassivière, trois marchands* de Besse-en-Chandesse se rendaient pour affaires au bourg de Latour. L'un d'eux refusa de s'arrêter pour prier comme ses compagnons le faisaient selon l'usage pieux. Continuant sa route, il fut soudain *frappé de cécité*. Ses compagnons le portent à Vassivière. Le malheureux avoue sa faute, promet de s'amender, *prie* de toutes ses forces la Vierge Noire et s'engage même à ce que, s'il recouvre la vue, il soit « Roy de dévotion⁴⁶ » la fête de la Visitation... Et effectivement, Notre-Dame de Vassivière lui permit de voir à nouveau *la lumière*.

Le sanctuaire du *Puy-en-Velay* abonde en histoires légendaires intéressantes. Nous connaissons déjà l'épisode de la reddition de Mirat raconté par une charte apocryphe, celui de la donation de la Vierge Noire par saint Louis qui l'aurait reçue d'un soudan d'Egypte, l'affirmation populaire selon laquelle la cathédrale du Puy, curieusement orientale, aurait été édiflée grâce au concours d'architectes arabes... Il en est d'autres.

Au tout début de notre ère, une femme, atteinte *de la fièvre*, eut la vision de la Vierge qui lui ordonna de se coucher sur la Pierre des Fièvres, c'est-à-dire sur l'ancien *dolmen* du culte gaulois. Elle fut guérie et l'évêque du lieu, *saint Georges*, vint voir le rocher qui était recouvert d'une *épaisse couche de neige* (en plein mois de juillet !).

Un cerf (symbole viril et solaire comme le taureau et le lion) surgit et traça devant lui dans la neige le plan de l'église qu'il devrait édifier. L'évêque remit à plus tard la construction mais, afin de ne pas oublier le plan, il entoura le tracé d'une haie *d'épines*⁴⁷. Le lendemain matin, l'épine avait fait place à un *églantier en fleur*, c'est-à-dire que la rose, symbole de Notre-Dame et de l'initiation parfaite, était née la nuit de l'épine, qui représente à peu près l'effort de l'adepte vers la Connaissance...

La Pierre des Fièvres continua à réaliser une abondance de miracles, permis par la Vierge Noire pour ceux qui imploreraient son intercession. Il est intéressant de noter qu'autrefois les malades étaient étendus *nus* sur l'ancien dolmen (pour mieux « capter » les ondes bénéfiques ?) qu'ils y *dormaient* et que c'est à *leur réveil* qu'ils se retrouvaient guéris. Ainsi en attestent deux vers latins qui y restent gravés :

PLERS HAC ROPE SITA FIT SANA SOPORE SOPITA SI
QUAERAS QUARE, VIRTUS APSCRIBITUR ARAE⁴⁸

Enfin au Puy, les ex-votos qui étaient offerts à Notre-Dame comptaient encore au XVIII^e siècle quantité de menottes et de chaînes suspendues à une poutre près de la statue, à côté d'étendards pris au combat aux Sarrasins. Comme à Mauriac, la Vierge Noire, particulièrement invoquée par *les captifs*, avait, paraît-il, la réputation de permettre des libérations spectaculaires, surtout pour ceux qui étaient faits prisonniers pendant les Croisades.

C'est le même thème miraculeux que nous retrouvons à *Dijon* et à *Liesse* mais, en ces deux endroits, avec, certains détails supplémentaires très significatifs.

A Dijon, Philippe Pot, le neveu de Philippe le Bon, avait choisi *Notre-Dame du Bon Espoir*, la célèbre Vierge Noire locale, comme *sa dame* et avait fait graver son monogramme sur son épée. Il fut fait prisonnier *au siège de Constantinople* et le chef Mahomet II lui promit la liberté s'il acceptait de se battre contre un *lion*. Le captif n'hésita pas, il s'agenouilla devant son épée, fit oraison à la Vierge Noire et affronta l'animal. *Au premier coup d'épée*, il coupa les *quatre pattes* du lion (coup assez extraordinaire, en vérité !) et *au second*, il perça le cœur de l'animal. Mahomet II en fut (à juste titre !) émerveillé, respecta sa promesse et libéra Philippe Pot en le couvrant de présents.

Cette histoire, outre son sens symbolique général, nous donne des indications sur l'œuvre alchimique. En effet, Philippe est prisonnier (dans la nuit et l'ignorance) mais il possède une épée sur laquelle est gravée l'effigie de la Vierge Noire (c'est-à-dire qu'il *connaît la matière première* noire et féminine indispensable pour commencer le grand œuvre).

Nanti de celle-ci, il affronte le *lion* (principe mâle et solaire). Du premier coup (c'est-à-dire *dans la première phase de l'œuvre*), il tranche les quatre

pattes de l'animal (autrement dit, il surmonte victorieusement les *quatre putréfactions* que l'alchimiste rencontre au cours des diverses transformations que la matière première subit avant de devenir la *Pierre philosophale*) ; et, au second coup (*la deuxième phase de l'œuvre*), il perce le cœur de l'animal (grâce à la pierre philosophale, il opère victorieusement la transmutation des métaux). C'est en Orient qu'il réalise cet exploit (il connaît *la science initiatique orientale*, ce qui explique sa réussite). Grâce à elle, il est non seulement libéré mais couvert de présents (il a accédé à la *Connaissance*).

A *Liesse*, près de Laon, trois chevaliers se croisèrent et partirent en Orient. La chronique de l'Ordre de Malte qui mentionne cette histoire la situe en 1134 et fait état de trois Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem mais il ne serait pas étonnant qu'il se soit en réalité agi de trois Templiers ; ceux-ci furent en effet extrêmement nombreux et puissants dans la région de Laon. Comme la première relation date du XV^e siècle, il valait peut-être mieux pour son auteur, Melchior Baudini, ne pas citer un ordre officiellement dissous et condamné, sinon par le pape du moins par les pouvoirs en place⁴⁹.

Tombés dans une embuscade, nos trois Croisés sont amenés captifs au *Caire* où ils sont jetés au *cachot*. Le sultan, les estimant pour leur bravoure, tente de les convertir à la religion de Mahomet. Aucun moyen ne peut les convaincre, ni les privations, ni les mauvais traitements, ni les sermons des plus savants prêtres musulmans. Alors, en désespoir de cause, le sultan envoie aux captifs sa propre fille *Ismérie*, célèbre par sa beauté, son intelligence et son attachement au Coran. Par tous les moyens, elle tente d'entraîner les jeunes seigneurs à abjurer leur foi. Ceux-ci restent tellement fermes qu'*Ismérie* est ébranlée et que c'est elle qui se laisse instruire de la religion chrétienne. Elle est particulièrement séduite par l'histoire de la Vierge et, voulant posséder son image, elle apporte un bloc de bois et un ciseau aux détenus en les priant de sculpter une effigie de la madone.

Les chevaliers en sont incapables et leur seul recours est de *prier* la Vierge. *Pendant la nuit*, une magnifique Vierge Noire, sculptée par les anges, est déposée dans leur *cachot* et, à l'aube, la princesse, conquise, promet de devenir chrétienne.

La statue s'entoure alors d'une *grande lumière*, la Vierge apparaît à *Ismérie*, lui promet le baptême dans un pays lointain et toutes sortes de félicités.

Ismérie *libère* les prisonniers. Ils s'enfuient dans une barque *sur le Nil* et atteignent l'autre rive, en route vers la mer.

Le soir revenu, les quatre fugitifs s'endorment sous les *étoiles*. Pendant leur sommeil, la Vierge les *transporte* miraculeusement, au-delà des mers, dans leur petit bourg où ils se réveillent, toujours accompagnés d'Ismérie et de la statue de la Vierge Noire. Celle-ci devient de plus en plus lourde et s'immobilise près de la fontaine de Léance.

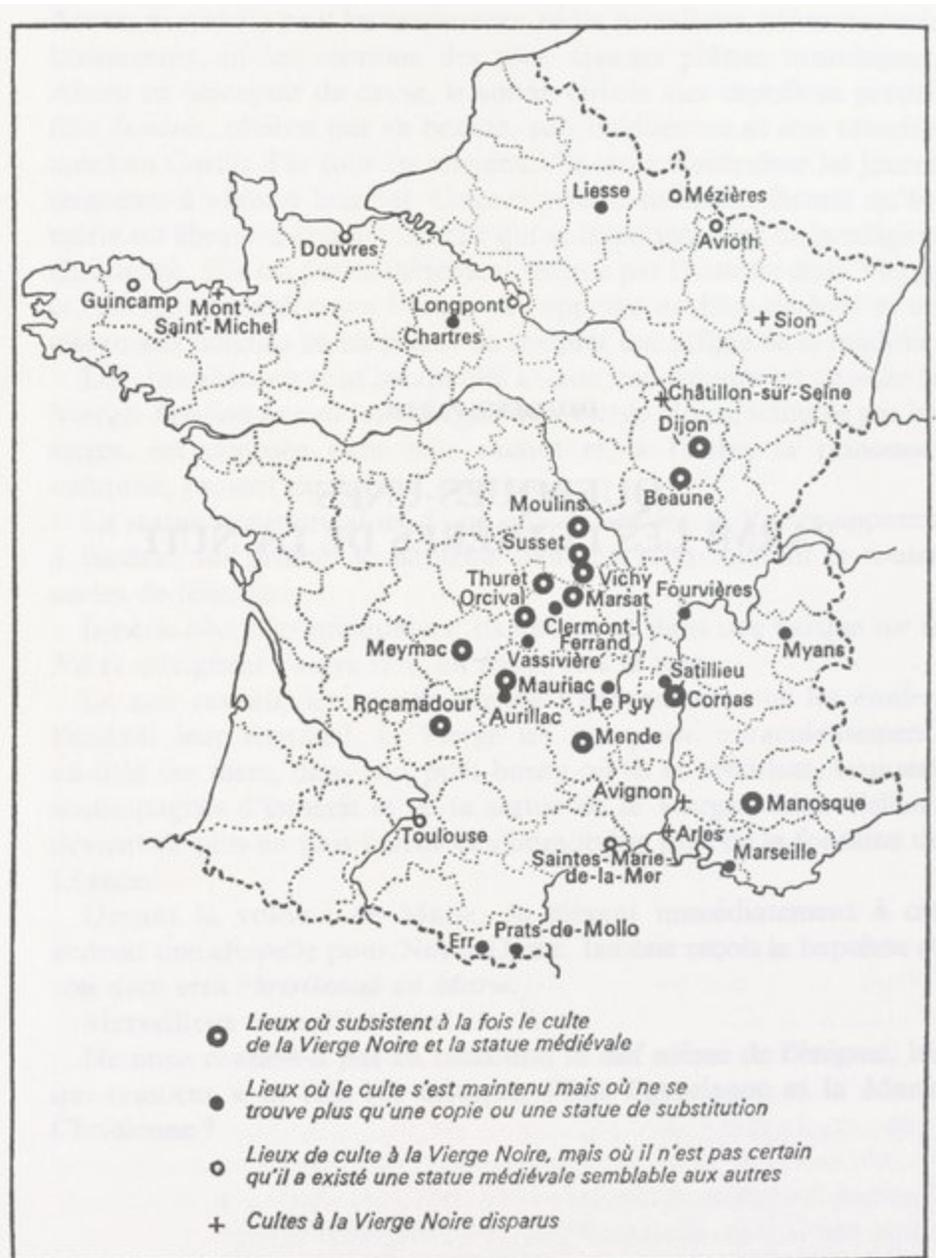
Devant la volonté de Marie, ils élèvent immédiatement à cet endroit une chapelle pour Notre-Dame. Ismérie reçoit le baptême et son nom sera *christianisé en Marie*.

Merveilleux nom d'Ismérie !

Ne nous révèle-t-il pas en raccourci la clef même de l'énigme, lui qui contient à la fois l'Is celtique, l'Isis Egyptienne et la Marie Chrétienne ?

DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES-UNES PARMIS LES LUMIÈRES DE LA NUIT



J'ai exposé au début de cet ouvrage pourquoi les nomenclatures de Vierges Noires tentées jusqu'à présent n'ont eu qu'une valeur très relative car une confusion était toujours opérée entre les authentiques statuettes et les nombreuses noircies artificiellement, à tort qualifiées de « noires », ou repeintes telles bien après leur fabrication.

Comme dans beaucoup de cas, faute de documents conservés, la distinction est difficile à établir, je n'ai pas voulu courir le risque de répéter cette erreur en donnant ici un inventaire exhaustif.

Mon propos était autre, puisque l'objet de ma quête consistait à tenter de comprendre pourquoi des artisans, tous du Moyen Age, avaient réalisé ce genre d'effigies fort mystérieuses et pourquoi elles avaient connu un tel succès.

Le lecteur trouvera en annexe avec un index une carte reproduisant les principaux sanctuaires de France cités dans ce livre et à partir desquels surtout j'ai fondé mes observations et déduit mes hypothèses. Cette liste n'est pas limitative, encore qu'elle comprenne une très large majorité des Vierges Noires authentiques conservées et, parmi elles, les plus célèbres.

Dans les chapitres qui vont suivre, nous allons en rencontrer quelques-unes et nous y attacher un peu.

Tout choix est arbitraire. Les Vierges Noires qui sont ainsi évoquées sont proposées au lecteur soit parce qu'elles sont les plus significatives, soit parce que je les ai trouvées particulièrement belles ou attachantes.

C'est donc d'une flânerie qu'il s'agit, flânerie au pied de quelques-unes de nos statues, dans leur édifice, dans le site où leur culte a fleuri. En même temps, nous y rencontrerons encore des rituels, des coutumes, et des signes ésotériques qui viendront compléter l'ensemble d'indices sur lesquels se sont fondées, et ma conviction personnelle, et l'essai d'explication que j'ai soumis ici.

Dijon, une mystérieuse mère nourricière.

La Bourgogne est terre d'équilibre, équilibre de ses paysages, et équilibre de ses habitants. Nourri de bon vin et de bonne chère, travailleur mais sans

excès, aisé sans être riche, le Bourguignon est un solide paysan imprégné de rude bon sens.

Et pourtant (est-ce une certaine qualité de la lumière ?) parfois le paysage le plus sobre et le plus serein acquiert une véritable grandeur, le vin, œuvre ancestrale de petits artisans indépendants, dans certains crus, touche au génie des choses, et le peuple bourguignon est transporté par de puissants élans religieux et mystiques que l'on trouve rarement ailleurs aussi vigoureux et aussi rayonnants.

Cluny et Cîteaux, points de départ des plus importants mouvements de foi et de civilisation du Moyen Age, sont en Bourgogne. Saint Bernard est né à Dijon, étudia à Châtillon-sur-Seine, et fut moine à Cîteaux dès 1112, quatorze ans après sa fondation par Robert de Molesnes. De nos jours encore, dix kilomètres au nord de Cluny, le petit village de Taizé participe à la même tradition bourguignonne de foi profonde et de renouveau religieux. Là s'est installée une communauté œcuménique, premier essai de vie monastique protestante, se consacrant à la réconciliation et à l'unité spirituelle de tous les chrétiens. Peut-être l'expérience de Taizé, qui attire chaque année des milliers de visiteurs, surtout des jeunes, contribuera-t-elle, comme autrefois Cluny et Cîteaux, au ressourcement de la pensée sacrée européenne.

Dès l'an mille, si près de leurs promoteurs, les chefs-d'œuvre de l'art roman et de l'art gothique vont se multiplier en Bourgogne. Terre de rencontre de l'aristocratie de l'esprit et de l'aristocratie du travail, elle produira entre autres Autun, Paray-le-Monial, Tournus, Nevers, La Charité-sur-Loire, Fontenay, et surtout Vézelay pour le roman, et, pour le gothique Dijon, Auxerre, Semur-en-Auxois, ou Saint-Père-sous-Vézelay...

Les chemins de Compostelle sillonnaient ce pays avec prédilection et Vézelay était un des quatre grands points de ralliement des « jacquaires »

Il n'est pas étonnant que, dans ces terres, au cœur même de la spiritualité médiévale, il y ait eu d'importants cultes à des Vierges Noires. Et cela d'autant plus que la Bourgogne connut une civilisation gauloise particulièrement riche où la pratique de la religion celtique était extrêmement vivace.

C'est en l'église Saint-Vorles à Châtillon-sur-Seine que la légende place l'épisode de la lactation de saint Bernard, aux pieds d'une Vierge Noire, et non loin de cette magnifique source vauclusienne de Douix, dans une

région où les fouilles archéologiques ont mis à jour de multiples antiquités gauloises dont la merveille est le trésor de Vix, découvert dans une sépulture datée du VI^e siècle avant J.-C.

Le visiteur de passage en Bourgogne trouvera à Beaune et à Dijon deux Vierges Noires très intéressantes car, ce qui est fort rare, il s'agit des statues originales, et non de simples copies.

La ville de *Beaune* était autrefois vouée à Belen ou Bélénius, le dieu solaire des Gaulois. Une image de Belen y fut d'ailleurs trouvée en 1767. Les armes anciennes de la ville représentaient une Bellone, sorte de Cybèle romaine généralement associée à Bélénius.

La présence d'une Vierge Noire n'y est donc pas une surprise.

Elle se trouve dans la collégiale Notre-Dame, moins connue que l'Hôtel-Dieu, mais qui est aussi à visiter. Commencée en 1120, elle est en effet, malgré les adjonctions successives, un des beaux exemples de l'art roman bourguignon, notamment le triforium entourant l'édifice qui offre un décor d'arcatures et de colonnettes cannelées typiquement clunisiennes. On trouve aussi, dans cette église simple mais réussie, un bel ensemble de tapisseries ayant trait à la vie de la Vierge, et qui furent offertes en 1501 par le chanoine Hugues de Coq.

Notre statue est ignorée de la plupart des guides touristiques. Elle était pourtant célèbre autrefois parmi les pèlerins. Depuis quelque temps, l'effigie a été justement mise en valeur et présentée au visiteur à l'entrée du chœur.

Sans aucun doute réalisée au XII^e siècle, elle est bien conservée, seuls manquent les bras de Jésus. L'ornementation du cathédre est de qualité et de facture nettement bourguignonnes. Ici comme partout ailleurs, les caractères régionaux des détails contrastent avec l'allure orientale des traits de la Vierge Noire.

Carrefour antique de la route de l'étain (venant de Grande-Bretagne) et de la route de l'ambre qui unissait la Méditerranée aux pays germaniques, *Dijon* était déjà prospère et importante du temps des Gaulois. Son nom (Divio dès le II^e siècle après J.-C.) est d'étymologie incertaine mais d'origine celtique.

La cathédrale porte le nom de Saint-Bénigne, patron du diocèse. Toutefois, le monument religieux préféré des Dijonnais est certainement l'église Notre-Dame érigée en l'honneur de Notre-Dame du Bon-Espoir

(autrefois Notre-Dame de l'Apport), la très célèbre Vierge Noire à laquelle est vouée une dévotion aujourd'hui encore très vivace.

Comme Notre-Dame de Beaune l'est pour le roman, Notre-Dame de Dijon est un exemple particulièrement réussi de style gothique bourguignon des XIII^e et XIV^e siècles. On l'a décrite comme une miniature de cathédrale et Vauban a dit un jour qu'il faudrait une boîte pour la conserver. En effet, construite sur un espace extrêmement réduit, de dimensions fort peu importantes, l'église, grâce à une excellence parfaite des proportions, à l'harmonie de la disposition de chaque élément comme à de nombreuses astuces techniques, donne, par un étonnant effet de « trompe-l'œil », une impression de véritable grandeur. Celle-ci, s'associant à une allure de légèreté, d'élégance et de finesse, nous permet de bien apprécier quelles étaient la science et la technique des maîtres d'œuvre du temps.

La statue de Notre-Dame du Bon-Espoir date du XI^e siècle. C'est une des plus anciennes Vierges Noires et sans nul doute une des plus antiques statues de bois conservées en France. Le siège a malheureusement été scié à la Révolution, les pieds et les mains coupés, tandis que l'Enfant a disparu.

La principale curiosité de la statue est que, plus encore que les autres Vierges Noires, elle présente l'aspect fécond et nourricier des primitives maternités d'Afrique noire comme de plusieurs représentations gallo-romaines d'Isis et de Cybèle. Fait unique en effet, le vêtement laisse deviner la poitrine aux seins lourds et tombants et le ventre proéminent comme celui d'une femme enceinte. Notre-Dame du Bon-Espoir est vraiment la mère féconde « qui doit enfanter » (virgo paritura), celle qui, de son lait, nourrit et reconforte.

Ces particularités font évidemment penser à l'allégorie de la « lactation » de saint Bernard, à Saint-Vorles, lors de ses études.

A Fontaines, à quatre kilomètres de Dijon, où il naquit, il existait alors une Virgo Paritura dont nous ne savons rien, mais qui était peut-être une Vierge Noire.

Notre-Dame de l'Apport à Dijon existait déjà et saint Bernard la connaissait certainement.

N'y avait-il pas certaines ressemblances entre ces trois statues qui ont dû avoir une importance déterminante dans la jeunesse et l'initiation de l'abbé de Clairvaux ?

Il est en tout cas frappant de constater que la Vierge Noire de France qui, par son aspect particulier, évoque le mieux le célèbre épisode, se trouve

justement si près du lieu de sa naissance et de son enfance.

Plus tard, la statue devint la protectrice attitrée de la ville de Dijon et ses habitants l'invoquèrent en toutes circonstances, lui attribuant le sauvetage de leur cité grâce à la paix avec les Suisses le 12 septembre 1513, événement qu'une tapisserie offerte en ex-voto par la population tout entière commémore, tandis qu'une autre toute récente rappelle la libération de la ville le 12 septembre 1944, jour anniversaire de la première faveur.

Mais ce sont les miracles plus anciens qui nous intéressent ici et parmi eux tout particulièrement celui dont fut l'objet Philippe Pot, le filleul de Philippe le Bon.

Nous l'avons relaté et nous savons quelle signification ésotérique et même alchimique ce récit contient.

Est-ce un simple hasard si le héros est apparenté non pas à n'importe lequel des ducs de Bourgogne, mais à Philippe le Bon ?

C'est Philippe le Bon qui a institué en 1429 l'Ordre chevaleresque de la Toison d'Or. Des études récentes ont laissé présumer que cet ordre, loin d'être une simple confrérie honorifique, fut en réalité une société très fermée d'initiés ayant de grands projets... Des indices ésotériques nombreux en attestent, tels le nom même de l'ordre, allusion directe à l'épisode mythique des nautes, ou le bélier emblématique que, à Bruges, le jour de l'institution de l'Ordre, les convives se partagèrent mystérieusement l'animal, dont les cornes étaient dorées, ayant été teinté de bleu...

Selon René Alleau⁵⁰, le dessein secret de l'Ordre de la Toison d'Or était de « rétablir entre l'Occident et l'Orient les liens initiatiques rompus par la destruction de l'Ordre du Temple »... Les ducs de Bourgogne, alors à l'apogée de leur puissance, pensaient-ils reprendre à leur compte la tradition des XII^e et XIII^e siècles et restaurer, après un siècle, la civilisation initiatique médiévale ?

Le « miracle » dont la Vierge Noire de Dijon gratifia Philippe Pot n'était-il pas aussi une manière occulte de relater cette tentative de l'Ordre de la Toison d'Or ?

Quoi qu'il en soit, sans doute était-il trop tard et la tâche fut-elle jugée impossible car, après quelques chapitres généraux, l'Ordre disparut, du moins sous son aspect de splendeur officielle.

Une roue de lumière pour la Vierge Noire de Moulins

Le Bourbonnais compte trois Vierges Noires. A Vichy et à Cusset, il s'agit de reconstitutions, mais celle de Moulins est ancienne.

Vichy et Cusset ne sont séparés que de trois kilomètres. L'abondance et l'intérêt thérapeutique des sources minérales et thermales qui s'y trouvent n'ont pas manqué d'intéresser les druides et plusieurs d'entre elles ont été sacralisées par la religion celtique. Dans les deux cas, la Vierge Noire a donc succédé à un culte plus ancien à la Déesse-Terre.

La Vierge Noire de *Vichy* était autrefois une Majesté comme toutes les autres mais, détruite, elle fut « reconstituée », d'une manière dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut très libre. En effet, la tête de la Vierge ayant été préservée, elle fut placée sur une autre statue, debout, sans l'Enfant, et les mains jointes !

Appelée Notre-Dame des malades, on peut la voir en l'église Saint-Blaise. La statue originale datait du XII^e siècle d'après ce que nous en révèle l'examen de la tête.

A *Cusset*, la reconstitution fut dans l'ensemble plus fidèle. En 1793, les révolutionnaires démolirent l'église, brisèrent les statues, et les jetèrent au bûcher avec les archives paroissiales. Une boulangère envoya le soir ses enfants rôder autour des cendres et les chargea de retirer discrètement tout ce qu'ils pourraient retrouver de la Vierge Noire. Ils réussirent ainsi à sauver la tête et les mains. Elles furent cachées jusqu'à ce que l'église fût rendue au culte et, aussitôt après, un vieil ébéniste local, qui avait bien connu l'antique effigie, la reconstitua d'après ses souvenirs en y adaptant la tête sauvée des flammes. Les mains sont exposées dans un reliquaire placé près de la statue.

La Vierge Noire de Cusset aurait été « trouvée » miraculeusement sur une antique fontaine, ce qui indique ses origines. Les Bénédictins prirent en charge le sanctuaire où ils installèrent un couvent de femmes. Grâce à la statue, le bourg de Cusset connut une certaine prospérité avec une abbaye, un chapitre de chanoines et trois églises. Le sanctuaire reçut d'illustres visiteurs, tels Charles VII et Louis XI, ce dernier, qui fit à la ville et au culte de nombreuses libéralités, donna ses armes à Cusset. Bien plus tard, Napoléon III viendra s'agenouiller à quatre reprises devant la Vierge Noire.

Aujourd'hui, Notre-Dame de Cusset, si elle est encore vénérée quelque peu par les fidèles du lieu, est bien oubliée des touristes. La plupart des grands guides ne la mentionnent même pas.

La plus intéressante Vierge Noire du Bourbonnais est sans conteste celle qui a été conservée dans la cathédrale Notre-Dame à *Moulins*.

Il ne s'agit plus cependant de la statue originale prétendument apportée par saint Louis et sur la disparition de laquelle nous n'avons pas de détail. Elle fut remplacée par une autre Majesté noire d'origine indéterminée datant du XII^e siècle. C'est la statue que nous pouvons voir aujourd'hui. Ancienne et contemporaine de la première, elle est tout aussi utile pour nos recherches.

Elle se caractérise par le contraste frappant entre l'expression orientale des traits, l'allure hiératique, le regard lointain, et les détails tout à fait régionaux comme le décor du siège, constitué par des « arcs à mitre »... C'est devant une statue comme celle-là que nous percevons bien la volonté symbolique des sculpteurs et que nous acquérons en même temps la certitude de leur fabrication européenne.

Le développement de la ville de Moulins est tardif et c'est sans doute dans la localité voisine d'Yzeure, aujourd'hui faubourg, qu'il faut trouver l'origine du culte à la Vierge Noire. Il se trouvait dans cet ancien castrum gallo-romain des fontaines sacrées et des traces d'un culte celtique.

Lors de l'essor de Moulins, la Vierge Noire connut une grande célébrité pendant tout le Moyen Age. Les pèlerins de Compostelle ne manquaient pas de s'arrêter là et les guides anciens considéraient l'étape de Moulins comme fort importante. Un ordre de Chevaliers de Notre-Dame fut créé en son honneur par Louis II de Bourbon, au retour de sa longue captivité en Angleterre. En 1429, Jeanne d'Arc vint longuement se recueillir aux pieds de la statue. On lui attribue toutes sortes de miracles, le plus mémorable étant celui qui intervint en 1655 lorsque le feu avait pris dans la ville et que l'incendie était d'une telle ampleur que les cloches du Jacquemart avaient fondu. Un habitant jeta dans le brasier le manteau de la statue et aussitôt l'incendie fut éteint...

Deux choses doivent ici retenir particulièrement notre attention. Tout d'abord l'Enfant tient en la main gauche un livre fermé. Or, dans la symbolique médiévale, le livre fermé a toujours représenté l'occultisme et de même en était-il de la partie gauche du corps... Indice intéressant.

Ensuite, au Moyen Age, dans toutes les calamités publiques les fidèles faisaient brûler devant la statue une *roue* de lumière, une roue de feu...

Cet étrange rituel est important pour nos recherches.

Si l'on essaie de trouver une explication exotérique « rationnelle » à cette pratique ancienne, il n'y en a pas. Or, nous savons que les hommes du Moyen Age ne faisant rien au hasard, tous leurs actes et tous les rites avaient un sens. C'est une fois de plus dans le langage des initiés que l'explication peut se trouver.

De tous temps, pour célébrer le sacré, toutes les civilisations ont connu soit des réunions en cercle, soit des rondes autour d'un feu, d'un arbre, d'une source, d'une statue. Les druides ont pratiqué ces rondes et, au Moyen Age, l'évêque en tête y entraînait les fidèles selon un rituel qui déconcerte les non-avertis. Les labyrinthes que l'on retrouve encore dans le dallage de certaines églises et cathédrales devaient servir à cet usage⁵¹, et chacun connaît les rondes de la Saint-Jean au solstice d'été... Le rond, le cercle, la roue ont donc une valeur sacrée liturgique bien spéciale. Laquelle pour l'initié ?

Dans les représentations hindoues, égyptiennes ou grecques, c'est le serpent⁵² qui sera disposé en cercle et qui signifie ainsi la vie universelle dont l'agent magique, l'agent moteur, est la lumière astrale ; c'est « le vaste enroulement de la nature divine, universelle, avec ses règles, ses genres, ses espèces, dans le cercle formidable et inéluctable de la vie⁵³ ». Ce serpent enroulé sera au Moyen Age appelé *ouroboros* et, comme la circonférence entourant les croix templières hermétiques, il représentera, pour les alchimistes, l'unité de la matière et en même temps le « fluide » universel ou la rénovation perpétuelle de la nature...

Ce n'est donc pas le cercle en soi qui a une profonde signification sacrée et naturaliste, c'est le cercle en mouvement, c'est la ronde ou la roue...

Pour les initiés extrême-orientaux, la fleur de lotus en rotation marquera la connaissance suprême et Bouddha sera représenté dans les temples avec à ses côtés des roues, fleurs de lotus tournantes stylisées. Au Moyen Age, en Europe, il en sera très exactement de même avec les rosaces des cathédrales censées représenter le mouvement circulaire de la rose emblématique des initiés.

Et c'est pourquoi la grande rosace des cathédrales était appelée à l'origine *rota*, la roue.

Et ceci nous ramène une fois de plus aux alchimistes.

Il est vrai que ceux-ci ne font rien d'autre que d'appliquer scientifiquement les grands principes de la pensée religieuse initiatique.

Dans les cathédrales, il y a toujours trois rosaces, une à chaque extrémité du transept, et la troisième, la plus importante, ornant la façade du grand porche. Toutes les églises chrétiennes sont « orientées », l'abside tournée vers le sud-est, les transepts étant dirigés en conséquence du nord-est au sud-ouest. La rosace septentrionale n'est dès lors jamais éclairée par le soleil, la rosace méridionale l'est au midi, tandis que la grande rosace flamboie au soleil couchant.

Ainsi, comme sans doute dans la chromie des vêtements des Vierges Noires, retrouvons-nous les couleurs successives du grand œuvre, depuis le noir (ou le bleu) jusqu'au rouge rubicond en passant par le blanc...

La grande rosace, celle qui s'éclaire de rouge, s'appelait *rota*. Or, la phase de l'œuvre alchimique qui correspondait à la coction de la matière se caractérisait par sa nette couleur rouge et le langage hermétique la qualifiait aussi de « roue ». Le feu nécessaire à la réussite de cette coction n'était pas le feu ordinaire, mais le « feu secret » ou « feu philosophique » ; c'était lui qui faisait *tourner la roue* (réussir la coction) et l'alchimiste l'appelait justement *feu de roue*⁵⁴.

Ainsi, dans la symbolique de nos statues où nous avons déjà découvert l'allusion au « lait de la Vierge », à l' « eau mercurielle », voyons-nous apparaître à Moulins le deuxième agent principal et secret de l'œuvre.

Devinant ce que nous devinons du sens initiatique et alchimique des Vierges Noires, il ne nous étonne plus que l'on ait représenté devant elles des roues de feu, des feux de roue...

Le rituel de la roue de feu existait au Moyen Age à Notre-Dame de Paris, où sans doute il n'y eut jamais de Vierge Noire, mais qui était une des cathédrales les plus ésotériques du monde, riche d'un symbolisme associé très précisément à Notre-Dame. En dehors de ce cas, à ma connaissance, cette pratique n'était de mise que devant des statues de Vierges Noires. En effet, devant de telles effigies, elle prenait alors tout son sens⁵⁵.

La reine noire de Marsat

Le massif volcanique de l'Auvergne est le plus grand et le plus intéressant de l'Europe, et Haroun Tazieff a regretté de ne pas avoir commencé là ses études vulcanologiques.

L'on y trouve, plus que partout ailleurs, les traces de la vie profonde de la terre, de toutes ses violentes pressions internes, des projections de feu, des surgissements et des écroulements de montagnes. Si la terre fut un jour « fécondée » par le soleil, quel lieu traduirait-il mieux cette formidable « mise en route », cette apparition mystérieuse de la vie même de la nature terrestre...

Les Celtes en firent le centre sacré du monde, et les conciles que les plus élevés dans la hiérarchie initiatique des druides tenaient régulièrement, se déroulaient au sommet du Puy-de-Dôme.

Sans doute aussi la nature exceptionnelle des roches et des eaux et les phénomènes physiques qu'elle entraînait était-elle connue des druides qui les utilisèrent à des fins de thérapeutique et de régénérescence physique et spirituelle.

Terre d'élection de la religion celtique, l'Auvergne a laissé aussi des traces nombreuses d'une présence initiatique qui s'y maintint durant tout le Moyen Age. Si la Bourgogne produisit tant d'hommes qui furent l'élite religieuse de la chrétienté, l'Auvergne conserva toujours dans ses montagnes une foi populaire, ancrée avec une rare force chez tous ses habitants, accompagnée de pratiques, de rituels, de danses, de contes et de légendes dans lesquels on aurait tort de ne voir qu'un ensemble de superstitions et de folklore...

Les Vierges Noires qui y sont si nombreuses traduisent évidemment ces phénomènes naturels et religieux. Statues noires, comme la terre originaire, comme la pierre de lave issue des volcans avec laquelle les Auvergnats construisirent leurs maisons et ornèrent leurs monuments...

De toutes celles qui nous ont été conservées, la plus belle est Notre-Dame de Marsat.

La forme parfaite, l'élégance des proportions, la finesse aristocratique des traits de cette véritable reine noire contrastent avec l'humilité de l'église qui l'abrite.

Le culte de la Vierge existait déjà au VI^e siècle à Marsat, car Grégoire de Tours, « le père de l'histoire nationale française », en fait état dans son *De Gloria Martyrum*. Il ne mentionne pas de statue, mais bien des reliques (virginis reliquiae continentur), sans doute un fragment de la ceinture de la Vierge qu'un document du VII^e siècle affirme contenu dans une figure d'argent. L'une et l'autre ont disparu à la Révolution sans laisser de trace.

Grégoire de Tours raconte encore un grand prodige qui aurait marqué la construction de l'oratoire. Les ouvriers se révélèrent incapables malgré tous leurs efforts de bâtir l'édifice, lorsque *trois enfants* arrivèrent mystérieusement sur les lieux et parvinrent, sans autre aide que celle de leurs mains, à réussir tout de suite ce que les constructeurs n'étaient pas parvenus à réaliser.

L'allusion alchimique perce à nouveau sous la légende dorée, indiquant bien la nature du sanctuaire. « Trois enfants » réalisent, comme en se jouant, des prouesses techniques dont sont incapables les non-initiés malgré tout leur matériel et leurs outils, car ils possèdent le « savoir-faire » né d'une connaissance des lois internes de la matière.

Le même Grégoire de Tours, se rendant à l'oratoire dans la nuit la plus noire, aperçut de loin, à travers les fenêtres, briller une immense clarté « à tel point que l'on pouvait croire qu'une multitude de flambeaux et de cierges étaient allumés là ». La porte de l'église s'ouvre seule et, entrant, il s'aperçoit que le sanctuaire est en réalité désert et plongé dans l'obscurité. Un médaillon dans un vitrail de la cathédrale du Mans rappelle ce miracle, parmi cinq autres qui marquèrent la vie de saint Grégoire de Tours. Il doit être pris sans doute comme une allégorie de la lumière dans la nuit, donc de l'occultisme.

Les récits merveilleux préparent ici et expliquent la présence dans les lieux d'une Vierge Noire qui y sera placée au XII^e siècle, certainement par les moines bénédictins de l'abbaye de Mozat qui vont organiser et développer le culte, une filiale féminine de leur abbaye étant d'ailleurs installée dans le village même de Marsat.

De tous temps, les habitants de la ville voisine de Riom témoignèrent une piété très vive envers Notre-Dame de Marsat et c'est à elle qu'ils attribuent d'avoir été sauvés lors de la peste de 1631, toute la ville s'étant rendue en grande pompe implorer sa protection. Deux rois de France vinrent à Marsat, Louis XI qui a manifesté toute sa vie une ferveur particulière pour les Vierges Noires, et François 1^{er}⁵⁶.

Une coutume immémoriale voulait que, chaque année, les habitants de Riom offrent une légère roue de bois sur laquelle s'enroulait « cent et cent fois replié sur lui-même » un cordon de cire blanche. Garnie de fleurs, elle était portée en procession à Marsat et, à l'entrée de la paroisse, d'abord déposée sur deux pierres avant d'être suspendue devant la statue. Une

Confrérie de la Roue de Cire fut d'ailleurs créée dans ce but au Moyen Age et cette pratique s'est perpétuée bien que le sens profond en ait été perdu.

Les deux pierres ont disparu et nous n'avons pas de détail suffisant à leur sujet. Il ne serait cependant pas surprenant qu'elles aient eu une valeur religieuse préchrétienne, des pierres sacrées druidiques ayant marqué la signification du lieu...

Quant à la roue de cire (cire de cierge), nous ignorons si elle était allumée⁵⁷ mais cette pratique rituelle correspondait exactement à l'offrande de la roue de lumière que nous avons découverte à Moulins, avec son riche et puissant symbolisme ésotérique. L'enroulement de la cire sur elle-même accentue encore l'idée qui préside à la représentation de la roue en mouvement. Il indique la régénération constante par le feu, par la lumière, par l'âme universelle.

La Souterraine du Port de Clermont

Il existait entre la reine noire de Marsat et celle de Clermont des rapports étroits et privilégiés, une sorte d'étrange jumelage. C'est ainsi que, par exemple, en 1599, le chapitre de Notre-Dame du Port à Clermont se rendit processionnellement avec le chef et le reliquaire de saint Avit au sanctuaire de Marsat pour s'acquitter d'un vœu et cimenter l'union des vierges sœurs.

La statue de la Vierge Noire de Clermont et l'église qui l'abrite ont toujours porté le nom de Notre-Dame du Port. Or, il n'y a pas de port à Clermont...

Un manuscrit du XI^e siècle précise que saint Avit construisit une élégante église dédiée à Notre-Dame en un lieu appelé de tout temps le « Port ». On nous dit que là s'étendait un vaste champ d'accès facile qui était un lieu favorable aux échanges commerciaux et qu'il fut appelé « port » parce que « portus » en latin désigne aussi un entrepôt. C'est très possible mais cette explication ne me convainc pas entièrement.

Non loin du Puy-de-Dôme, Clermont était, à l'époque gauloise, une cité importante et florissante. La vieille ville, la « ville noire » aux antiques maisons de lave, est bâtie sur une légère éminence, reste d'un cône volcanique. Elle possède vingt-deux sources minérales et les curieuses vertus pétrifiantes de certaines sont bien connues. Ainsi qu'on le conçoit

aisément, c'était là un centre religieux fort fréquenté par les druides celtiques.

Or, Clermont est une déformation du nom ancien Clairmont, le clair mont. Un lieu habité par des initiés importants s'appelait souvent au Moyen Age un lieu clair, car celui qui a acquis la Connaissance « voit clair », il est clairvoyant, « clair voyant »... C'est à Clairvaux que saint Bernard fonda sa première abbaye qui resta le cœur de son rayonnement international. C'était la claire vallée des initiés, comme le clair mont, ce serait le mont connu et fréquenté des initiés ou bien celui où il était notoire que s'y réunissaient des initiés...

Cette explication n'est qu'hypothèse, mais il faut remarquer qu'on comprendrait mal autrement l'origine de cette appellation donnée à un site aux maisons noires de lave dont la clarté ne paraît pas la première caractéristique. Elle donnerait de plus un sens ésotérique bien précis au nom du lieu appelé le Port, l'endroit le plus saint de la ville.

L'alchimiste, « naute » ou « navigateur », ayant réussi la « traversée » arrive au « port »...

Le Port ici ne serait-il pas le port initiatique et alchimique, l'allusion au succès de l'œuvre philosophale⁵⁸ ?

La Vierge Noire marquerait alors à nouveau le caractère très sacré de l'emplacement.

La statue actuelle est une réplique excessivement libre mais très belle exécutée au XVIII^e siècle. Elle n'offre pratiquement aucune ressemblance avec la statue originale disparue et qui datait sans doute du XI^e siècle ou peut-être du X^e siècle⁵⁹. Contrairement à l'effigie que nous pouvons voir aujourd'hui et qui est une Vierge de Tendresse, la Vierge Noire du Moyen Age était comme partout une Majesté hiératique. Le modèle s'en retrouve sculpté sur le linteau du portail sud de l'église dans une représentation de l'Adoration des Mages.

L'ancienne, comme la nouvelle, furent toujours exposées dans la crypte, à côté d'un puits sacré, dont les eaux réputées miraculeuses ne tarissent jamais, et qui, comme en bien d'autres endroits, est un élément de religion celtique christianisé. Cette proximité du puits sacré, et le fait qu'on ne construisit jamais là que des sanctuaires à la Vierge révèlent la présence d'un culte ancien à la Déesse-Terre, ce qui n'est pas pour nous étonner en un tel lieu.

Fort nombreuses sont les Vierges Noires vénérées dans des cryptes, et cette localisation a une double signification.

La crypte (du grec kouttos), c'est la partie cachée de l'édifice, sa part noire, sa part occulte. Y placer une Vierge Noire est un des moyens d'affirmer son caractère occultiste. D'autre part, nous savons que la couleur noire des traits de la statue symbolise aussi la matière première du grand œuvre ; or, cette matière première, l'alchimiste devra aller la chercher « au sexe d'Isis », « dans la mine », « sous terre »... La présence dans une crypte traduit bien aussi cette idée, et il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de relever que les pèlerins appelaient souvent « la Souterraine » la crypte de Notre-Dame du Port.

Comme c'était aussi le cas à Dijon, plus que la cathédrale, la basilique de la Vierge Noire fut toujours le véritable cœur de la vie religieuse de la capitale de l'Auvergne et, au Moyen Age, elle portait le nom de Sainte-Marie Principale.

La statue jouissait d'une telle réputation qu'elle fut appelée aussi Notre-Dame des Arvernes, protectrice de toute l'Auvergne, pays qui ne manque cependant pas de madones miraculeuses.

Elle reçut la visite de plusieurs papes et rois de France et, parmi les foules considérables de pèlerins, de très nombreux « coquillards » pour qui ce sanctuaire était une étape de tout premier ordre sur la route de Compostelle.

C'est à Notre-Dame-du-Port que le pape bénédictin Urbain II prêcha la première Croisade, à l'emplacement de l'actuelle place Delille. Entouré de treize archevêques, de deux cent vingt-cinq évêques et d'une centaine de grands abbés bénédictins, le pape provoqua l'enthousiasme parmi la foule immense de barons et de chevaliers qui s'y pressaient, tandis que, sur les collines avoisinantes, des tribuns plus populaires comme Pierre l'Ermite haranguaient le menu peuple. Au cri de « Dios lo volt ! Dios lo volt ! », tous les assistants couvrirent leurs épaules de croix rouges découpées dans toutes les étoffes qu'ils avaient pu trouver.

C'est donc du sanctuaire d'une Vierge Noire qu'allait partir l'irrésistible mouvement qui allait soulever toute la chrétienté et, au prix de regrettables horreurs, ouvrir toutes grandes aux intellectuels initiés, Bénédictins et autres, les portes du savoir de l'Orient... Rappelons que c'était au Puy d'abord qu'Urbain II avait projeté de lancer son formidable appel, et c'était là aussi le siège d'une Vierge Noire.

La basilique Notre-Dame-du-Port est la merveille de cet art roman auvergnat qui produisit tant d'édifices. L'harmonie et l'équilibre de l'ensemble créent, surtout à la croisée du transept s'ouvrant en perspective admirable sur le chœur, la nef et les bas-côtés, une extraordinaire sensation de beauté, mais plus encore de recueillement, de plénitude, de silence et de repos. Plus que la réussite de l'une ou l'autre partie, c'est l'unité parfaite de l'église qui opère sur le visiteur cette magie, cette impression d'« envoûtement » qui, par suite de la disposition de la basilique, agit au maximum à l'endroit précis où le pèlerin se recueille devant l'autel, à l'entrée même de la crypte où il va pénétrer pour rencontrer la Vierge Noire...

On accordera une attention toute particulière aux huit chapiteaux qui couronnent les colonnes du chœur, dont quatre sont à décor végétal et quatre sont historiés, avec des textes explicatifs curieusement rédigés et difficiles à déchiffrer. Ces chapiteaux, très bien conservés, sont des sculptures bien balancées et pleines de verve⁶⁰. On remarquera sur deux faces du deuxième chapiteau historié en partant de la gauche, celles qui représentent la Visitation et l'Inquiétude de saint Joseph, un signe grave au début des textes du sommet qui semble reproduire la croix pattée des initiés, celle que revêtiront les Templiers... Déformation du motif de la pierre, simple ornementation du texte, pure coïncidence, ou nouveau signe, discret, d'une présence passée ?

Vassivière, où Notre-Dame part pour la montagne

A 1300 mètres d'altitude, sur les contreforts du Sancy, point culminant de l'Auvergne, l'humble site de Vassivière avec sa petite église, ses quelques maisons et sa « champelloune », dans un paysage magnifique, appelle au silence, au recueillement, à la paix de l'âme, là où « les montagnes sont assez hautes pour élever le regard et assez humaines pour ne pas limiter l'horizon ».

Nul ne peut rester insensible au charme du lieu et aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui gravissent à pied la montagne par le chemin de croix en une marche purificatrice qui souvent, pour les chrétiens, se traduit à l'arrivée à Vassivière, par le désir de se confesser et de recevoir la communion. Ils poursuivent ainsi une vivace tradition de pèlerinage populaire, mais autrefois, partant de Besse ou de Latour, c'était pieds nus, parfois dans la neige, que les paysans accomplissaient la montée.

Pèlerinage ancien, Vassivière est donc bien un lieu « où souffle l'esprit », un de ces endroits où pour des raisons pour nous indéfinissables, mais sans doute bien connues des druides, une action physique due à divers courants mystérieux de la nature agit sur l'âme et même sur le corps de façon bienfaisante.

Plusieurs papes ont autrefois recommandé avec insistance le pèlerinage à Vassivière pour « obtenir la libération du péché » et, dans la langue du pays, on continue à dire qu'on y va gagner sa « roumagna », de « romeyer », c'est-à-dire à l'origine accomplir le pèlerinage de Rome, puis, d'une manière plus générale, un des grands pèlerinages célèbres du Moyen Age.

Pour beaucoup d'Auvergnats sans ressources, il était donc bien connu qu'ils trouveraient à Vassivière quelque chose de comparable à ce que de moins pauvres qu'eux allaient chercher à Rome, à Jérusalem ou à Compostelle. Les anciens documents attribuent d'ailleurs à l'intervention de la Vierge Noire du lieu une impressionnante quantité de miracles en tous genres, dont les principaux étaient les résurrections d'enfants mort-nés jusqu'au baptême, sur le symbolisme desquels nous ne reviendrons pas. Il y a lieu de rappeler une étymologie fautive mais originale et significative : aux incrédules mettant en doute l'abondance de miracles et de merveilles spirituelles du lieu, on aurait répondu en patois : « Vas y veire » (vas-y voir)...

L'origine du nom est en réalité celtique⁶¹, et sans doute y avait-il là déjà un lieu de culte gaulois assez important. Lorsqu'au XVI^e siècle, on creusa pour faire les fondations de la « champelloune », la première petite chapelle qui abrita la Vierge Noire, on trouva, à côté de la statue, une source d'eau vive. Aussitôt les pèlerins lui restituèrent un caractère sacré et aujourd'hui encore des femmes y jettent des piécettes de monnaie suivant la pratique bien connue et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

On ne connaît pratiquement rien de Vassivière avant le XVI^e siècle. Cependant il semble qu'elle ait été autrefois un bourg assez peuplé, très vraisemblablement aux environs du XII^e siècle. Nous en avons deux preuves : au XIX^e siècle, en creusant, on mit à jour de nombreux ossements, traces d'un cimetière important qui entourait nécessairement une ancienne église disparue. En 1321, Bernard VIII de Latour donna la permission aux chanoines de la cathédrale de Clermont de prendre les pierres de l'église de Vassivière pour bâtir l'église de Condat dans le Cantal. Donc, il y avait sur ces hauteurs aujourd'hui presque désertes, une agglomération et une église d'une certaine importance qui étaient en ruine et abandonnée au début du XIV^e siècle.

A partir de ce moment jusqu'au milieu du XVI^e siècle, seule subsistait, sans doute abritée par une niche sur un pan de mur, la Vierge Noire de l'ancien bourg qui continuait à jouir alentour d'une certaine vénération jusqu'à ce que le pèlerinage soit repris en charge par les habitants de Besse-en-Chandesse, et un sanctuaire rétabli.

Or, très près de Vassivière, à proximité du petit village de Cheix, se trouvent des ouvertures béantes dans la montagne, qui sont de mystérieuses grottes creusées de main d'homme à une date indéterminée. C'était certainement une véritable cité troglodytique d'origine celtique. Le plus étrange, c'est que ces grottes artificielles appelées « grottes de Jonas⁶² » furent occupées, aménagées et transformées au Moyen Age. On y découvre une chapelle, aux voûtes de laquelle subsistent des fresques du X^e siècle, des sentiers taillés dans la pierre, des couloirs, des cloisons, des escaliers à vis creusés dans le roc dont un, celui qui conduit à la tour, ne compte pas moins de 80 marches. Le tout constituait une forteresse inexpugnable à l'intérieur même de la montagne.

De vieilles légendes locales affirment que les Templiers eux-mêmes ont occupé ces grottes et que, peut-être, ils s'y réfugièrent pour éviter

l'arrestation et qu'ils y vécurent longtemps dans le maquis.

Nous savons combien importantes sont ces anciennes traditions populaires. L'hypothèse est pour nous séduisante, mais nous ne possédons pas de preuve qui viendrait la confirmer.

En la poussant jusqu'au bout cependant, on pourrait imaginer ceci : autour de la Vierge Noire et à côté de leur cité souterraine, les Templiers auraient créé et dirigé l'ancien bourg de Vassivière. Ainsi s'expliquerait l'absence de document sur cette époque (car plus les Templiers furent importants quelque part, moins l'on trouve de documents sur leur présence, mystère bien connu...) et surtout l'abandon et la ruine subite de Vassivière au début du XIV^e siècle. La permission de démolir l'église donnée par Bernard VIII de Latour date de 1321, soit quatorze ans après l'élimination de fait de l'Ordre du Temple par Philippe le Bel. Nombreuses furent en France les places templières qui ne survécurent pas à leurs maîtres et ne furent jamais relevées⁶³.

De toute façon, Notre-Dame de Vassivière présente par ailleurs assez d'indices de son caractère initiatique pour qu'elle puisse être rangée sans hésitation dans la famille des Vierges Noires que nous avons tenté de décrire et de comprendre.

La statue actuelle ne date que de 1808. C'est une copie réalisée quinze ans après la destruction de l'originale par les révolutionnaires. Si la Vierge est encore représentée en Majesté, l'artisan du XIX^e siècle n'a cependant pas reproduit l'allure orientale de l'effigie primitive, dont quelques fragments sont certainement conservés dans une petite cavité scellée dans le dos de la copie vénérée aujourd'hui.

L'effigie ne séjourne que quelques mois dans le site de Vassivière. Le reste du temps, elle se trouve dans l'église de Besse-en-Chandesse et tant sa « montée » que sa « dévalade » donnent lieu à des cérémonies pittoresques et fort animées.

La « montée » de la statue a lieu le 2 juillet. C'est la fête de la Visitation. Marie visita sa cousine Elisabeth et, pour s'y rendre, « partit et se rendit en hâte dans la montagne » (Luc, I, 39). C'est à cause de ce texte évangélique que cette date fut choisie pour conduire la statue dans le petit hameau de Vassivière. Dans toutes les religions, les actes importants des personnages inspirés par Dieu sont précédés d'une ascension sur une montagne. Sur les sommets plus qu'ailleurs, l'esprit, solitaire et libre, peut se purifier et se préparer ainsi à sa mission. Beaucoup de réunions religieuses initiatiques se

tinrent au sommet des montagnes, et chacun connaît l'ascension que le célèbre poète érotique Pétrarque accomplit sur le mont Ventoux⁶⁴

Partie tôt le matin, la procession gravit la route de huit kilomètres, puis le chemin de croix, entonne le « Salve Regina » devant la champelloune, et la statue est placée dans la chapelle tandis qu'on y célèbre la messe.

Le dimanche suivant, l'Assomption, la saint Louis et le jour de la Nativité de la Vierge sont à Vassivière des jours de pèlerinage encore fort fréquentés.

Le 21 septembre, quand vient le froid et qu'alors les troupeaux descendent de la montagne, c'est la « dévalade », et l'effigie réintègre l'église de Besse. Cette procession pleine d'enthousiasme populaire s'accompagne de coups de fusils et de feux de Bengale tirés des fermes des environs, tandis que la cohue qui compose le cortège se répand bientôt dans les fêtes et les réjouissances.

La montée se déroule un matin, tandis que la dévalade commence à la nuit tombante.

Des mains démesurées pour la statue d'Orcival

Dans un vallon verdoyant qui s'inscrit entre deux coulées de lave, on découvre, à 860 mètres d'altitude, la basilique d'Orcival qui est un admirable monument de l'art roman auvergnat et un des mieux conservés. Il fut bâti au XII^e siècle par des moines venus de la Chaise-Dieu.

Selon certains, l'étymologie d'Orcival signifierait qu'on y aurait rendu autrefois un culte au dieu Orcus, équivalent de Pluton (Orci vallis).

Je pense plutôt, avec Nollet⁶⁵, qu'il faut trouver l'origine du nom dans la langue celtique où « Ours » veut dire l'eau et « vau » la vallée. C'était donc la « vallée de la source » où l'on rendait un culte aux eaux, ce qui indiquerait, comme partout ailleurs, qu'un culte à la Déesse-Terre a précédé celui de la Vierge Noire.

Une autre indication nous est fournie par une ancienne légende selon laquelle un maçon, ne sachant où construire l'édifice, lança son marteau en annonçant que l'endroit où il retomberait marquerait l'emplacement. Ce fut juste à côté de la source miraculeuse...

Ainsi transparait à nouveau la volonté de continuité religieuse des habitants et des moines. Ils y eurent d'ailleurs là un immense mérite, car

l'église ainsi construite entre le ruisseau et la montagne à laquelle elle est adossée ne put être édiflée qu'au prix des plus grands efforts et d'assez extraordinaires prouesses techniques. L'impression d'harmonie qui se dégage de l'ensemble est d'autant plus remarquable.

Outre la source, le site comprend un dolmen et un édifice, tous deux appelés *Tombeau de la Vierge*. C'est là que, selon une ancienne pratique, lors des processions, on va conduire et poser la statue. Nous avons rencontré une pratique de ce genre à Marsat déjà. Il y a aux environs d'autres indices sacrés préchrétiens, comme cette très étrange roche monolithique branlante de Deveix.

La Vierge Noire d'Orcival est une excellente illustration car presque tous les indices que nous avons relevés de l'ensemble des effigies se rencontrent ici dans la statue, le culte, et les légendes.

Si l'aspect celtique est évident, l'élément oriental n'est pas absent non plus, puisqu'une tradition populaire affirme que les doubles vantaux des portes de la basilique sont en bois de cèdre qui aurait été rapporté par des chevaliers revenant de Croisades. De plus, la Vierge d'Orcival est attribuée à saint Luc, ce qui, outre une prétendue fabrication en Orient, apporte ici sans doute l'élément solaire si important dans le culte de nos statues.

Les indices occultistes sont, entre autres, l'existence d'une crypte à douze colonnes (la plus belle d'Auvergne), l'appellation « tombeau » de la Vierge, et le fait que, comme à Moulins, l'Enfant tient en sa main gauche un livre fermé.

L'église contient quelques chapiteaux historiés nettement ésotériques, tels ces griffons accouplés buvant au même calice ou cette scène du déambulatoire qui représente pour les uns le mythe d'Arion sauvé par un *dauphin* et pour les autres Jonas chevauchant allègrement sa *baleine*.

On a retrouvé en assez grand nombre les récits de miracles qui, on s'en doute, lorsqu'ils sont anciens, sont à double sens : des aveugles sont guéris, des captifs voient leurs chaînes se briser comme par enchantement, les tempêtes se calment, des enfants mort-nés sont ressuscités jusqu'au baptême. On y ajoutera des démons quittant spectaculairement le corps de possédés et, bien entendu, la Vierge Noire était invoquée par les femmes pour obtenir la fécondité, ce qu'elle ne manquait jamais d'accorder.

La Révolution a détruit les ex-votos dont la basilique était autrefois remplie ; il y avait notamment des lampes d'argent, des *navires* miniatures, et des *chaînes* de prisonniers, dont certaines étaient fixées à la façade

extérieure. On voit encore les clous où elles étaient accrochées et quatre paires de menottes.

Quant à l'hymne principalement chanté aux processions, c'est l'« Ave Maris Stella », l'Etoile de la Mer invoquée dans ce sanctuaire de montagnes au centre même de la France.

Encore célèbre et fort vénérée de nos jours, Notre-Dame d'Orcival est une statue du XII^e siècle de très belle qualité. Ce qui frappe dès l'abord, c'est l'importance démesurée que le sculpteur a donnée aux mains de la Vierge, nettement disproportionnées par rapport au reste du corps. La qualité de la facture exclut une maladresse, et il faut chercher une signification dans cette accentuation et cette affirmation de la main.

La main se retrouve sous forme de représentations peintes ou d'amulettes dans presque toutes les civilisations depuis les premières traces sacrées préhistoriques. Sans entrer dans une analyse détaillée de son symbolisme, il faut constater qu'il s'en dégage trois significations principales et d'ailleurs complémentaires.

La main compte cinq doigts, or le cinq est « magique », car il représente *l'union des inégaux*, la somme du chiffre trois qui représente le *principe masculin*, et du chiffre deux, le *principe féminin* ; la main marque donc la réconciliation bienfaisante entre toutes des deux principes contraires, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant à propos du chapiteau de Adam et Eve à l'église de Mauriac. Ensuite, la main a toujours symbolisé la force et l'adresse capables de commander à la nature. Enfin, sens dérivé des deux autres et plus populaire, elle est signe et fétiche de l'abondance, de la fécondité, de la *vie*.

La Vierge Noire d'Orcival est donc Notre-Dame « de toute vie », et c'est sans doute pourquoi on n'a pas jugé nécessaire de lui adjoindre un vocable comme presque partout ailleurs. A Marsat aussi, la statue, si proche par bien des côtés de celle d'Orcival, n'a pas de vocable, et là aussi les mains de la Vierge sont également démesurées et disproportionnées. Pour les anciens pèlerins, il n'était pas besoin de désigner par une appellation les attributs de ces Notre-Dame. Leur vocable spécifique était clairement contenu dans leurs mains.

Un dernier trait qui n'a plus de rapport direct avec les Vierges Noires, mais qui est si instructif quant à l'ambiance et l'esprit de leur époque.

A Orcival, la *Fête des Innocents* était l'occasion de bien curieuses réjouissances. Prenant prétexte de la phrase évangélique « les premiers

seront les derniers et les derniers seront les premiers », la hiérarchie ordinaire était renversée ce jour-là et les enfants prenaient la place des chanoines et des curés ; un gamin officiait comme un évêque, le clerc le plus élevé en rang étant réduit au rôle de dernier assistant, toute cette parodie se déroulant au sein même de l'édifice sacré, avec l'accord le plus complet et la participation active des autorités ecclésiastiques. Un jour au moins, les petits pouvaient se venger des brimades des grands, tous les vices étaient mis à jour et tous les ridicules travestis. Cette grande fête de défoulement collectif se déroulait évidemment dans les chants, les danses, les cris, et tout était permis dans cette frénétique bacchanale.

Nous oublions si souvent combien la foi, la piété, le sacré, au Moyen Age, loin d'être ennuyeux, confits et bigots, étaient l'expression même de la joie de vivre, de l'enthousiasme, de la gaieté, et du bonheur le plus réaliste.

L'église était alors non seulement l'endroit où le culte était rendu, mais aussi la grande maison collective, celle des réunions populaires, des assemblées politiques, et des fêtes, les plus sages comme les plus folles. Pas de chaises à l'époque dans les vastes vaisseaux, mais la foule dense, libre, bruyante, s'installant comme bon lui semblait dans un lieu qui n'était pas alors austère, mais entièrement polychromé des couleurs les plus vives. De la musique toujours, tantôt celle des chants populaires, tantôt le grégorien qui exerçait sur l'âme du peuple une fascination magique.

Fulcanelli a bien montré cette ambiance dans son *Mystère des Cathédrales*⁶⁶, cette *Fête des Fous* qu'on célébrait à la cathédrale de Sens, avec la même parodie des dignitaires qu'à Orcival, la même verdure, la même bonne santé, et cette audace quand on promenait dans la nef le char du triomphe de Bacchus, tramé par un centaure et une centauresse nus, accompagné du grand Pan, des nymphes et des naïdes sortant du bain, et les ouailles poussant le cri de joie des bacchanales « Evohé ! Evohé ! ». Il y avait aussi la *Fête de l'Ane*, la *Flagellation de l'Alléluia*, le *Convoi de Carême-prenant*, et bien d'autres dont nos carnivals constituent un vague souvenir, sans oublier le théâtre joué sur les parvis, féerie de mise en scène au puissant réalisme, moments privilégiés de cohésion sociale, de communion et de fraternité humaines dont nous n'avons plus idée.

Heureuse époque, alerte, enthousiaste et joyeuse où les puissants n'avaient pas le temps de se prendre au sérieux, où les hiérarchies n'existaient que par la volonté de Dieu, mais ne rompaient pas l'égalité profonde entre les hommes, où périodiquement, rythmiquement, tout

l'édifice social était symboliquement renversé dans une sorte d'exorcisation populaire des orgueils et des vanités des mieux placés...

Ces gaillardes fêtes empêchaient les structures, les institutions et les dirigeants de se draper dans leur dignité et leur importance, et les obligeaient à rester ouverts aux courants extérieurs, aux pulsions de vie que leur insufflaient la base et le peuple.

La contestation ainsi n'était pas brimée et, sans devoir recourir à la violence, elle était permise, organisée, et utilisée comme un instrument d'intégration sociale et de participation véritable.

Les pierres parlent à Mauriac

La petite ville de Mauriac dans le Cantal possède elle aussi une fort remarquable église romane, le plus beau spécimen de la Haute-Auvergne.

Cette basilique Notre-Dame qui abrite la Vierge Noire est un édifice simple et rude, mais il s'en dégage une réelle élégance, une élégance populaire, celle des paysans des monts de l'Auvergne lorsque, se détachant de la terre, ils communiquent avec le sacré... Son excellent état de conservation nous permet de retrouver, particulièrement dans certaines sculptures, la pensée et la spiritualité des hommes des XII^e et XIII^e siècles.

On admirera le superbe morceau de sculpture du vaste portail principal dont le tympan représente l'Ascension et l'archivolte, les signes du Zodiaque, mais celui qui recherche le sens caché des Vierges Noires accordera une particulière attention aux motifs qui décorent la cuve baptismale et au chapiteau de Adam et Eve, sur la dernière colonne engagée du mur du bas-côté nord, œuvres datant du XI^e siècle.

Le décor de la cuve baptismale se compose de quatorze arcatures contenant chacune un motif sculpté. L'ensemble révèle un symbolisme occultiste dont le tableau central se trouve être la croix templière, la croix pattée initiatique, doublement cerclée de motifs stylisés traduisant l'enroulement et la rotation. Cette cuve se trouve non loin des « fers sarrasins » exposés dans l'église et qui « témoignent » de la légende des Croisés captifs en Orient, transportés pendant la nuit au pied de la Vierge Noire, dont nous avons déjà fait le récit.

Il y a là belle matière pour un spécialiste en déchiffrement hermétique qui commencerait par relever que le nombre quatorze désigne déjà la plénitude des grâces puisqu'il contient deux fois le nombre sept, chiffre sacré s'il en est.

Je me contenterai dans ce rapide aperçu d'indiquer l'intérêt de quelques-uns de ces tableaux dont la signification ésotérique est directement évidente.

Le quatrième, en prenant comme première arcature le Christ en majesté, et en examinant les sculptures de gauche à droite, représente le baptême de trois enfants nimbés. Dans des légendes relatives aux Vierges Noires, comme dans celle tout aussi ésotérique de saint Nicolas, nous retrouvons cette triade d'enfants. Leur baptême exprime ici l'acquisition de l'initiation, plus particulièrement celle des alchimistes, qui étaient appelés « des enfants », eux qui extrayaient l'enfant philosophique au terme des opérations sur la matière.

Ce motif est directement suivi par un mystérieux personnage nimbe, puis par un « baptême du Christ » qui le complète et le transcende.

C'est la représentation médiévale traditionnelle montrant Jésus plongé dans les flots qui montent autour de lui et l'enveloppent de leur profondeur. La catéchèse primitive soulignait que le baptême est une descente dans les eaux de la mort, suivie d'une remontée. « C'est le deuxième temps de ce mouvement immersion-ascension qui constitue l'essentiel de la symbolique du baptême, lequel est apparition d'une nouvelle vie hors des flots de la dissociation mortelle. C'est un mouvement de remontée, d'arrachement hors des eaux, qu'une telle représentation plastique peut nous aider à imaginer, si nous savons la lire en profondeur⁶⁷. » Comment mieux sublimer par l'image de la personne même du Fils de Dieu, à l'aube de sa « vie publique⁶⁸ », l'itinéraire universel de l'accession initiatique à la Connaissance, et cette allusion nouvelle à la « voie liquide » dans laquelle l'alchimiste doit d'abord s'enfoncer.

Le tableau suivant, juste avant la croix initiatique qui, en quelque sorte, signe l'œuvre, nous montre saint Michel terrassant le dragon. Cet animal fabuleux, présent dans tant de légendes et de représentations ésotériques fut assimilé au Mal ou au Diable, mais par déformation, car, en réalité, son sens était bien différent pour les initiés de tous les temps. Le dragon était en effet synonyme du serpent, du serpent enroulé, de l'ouroboros, comme lui

symbole de la nature mise en mouvement et entraînée dans le cycle éternel de toutes les lois de l'univers.

Tuer le dragon, cela voulait donc dire échapper soi-même à ces lois, les ayant pénétrées, les dominer, les connaître au plein sens initiatique. Dans toutes les histoires, le dragon représente une épreuve difficile, presque insurmontable, et ce n'est pas tant sur le dragon que sur la victoire remportée contre le monstre qu'elles mettent l'accent. Ainsi si, selon Philostrate, les Arabes mangeaient le cœur d'un dragon volant pour devenir « devins » ou « sorciers » après avoir terrassé l'animal, les Pommes d'Or des Hespérides étaient gardées par un dragon, et c'est encore un dragon que Jason dut pourfendre pour conquérir la Toison d'Or. Les légendes de saint Georges et de saint Michel sont donc les versions ésotériques chrétiennes de toutes ces conquêtes victorieuses de la mythologie antique, ce que l'alchimiste, initié opératif traduira : le triomphe sur le dragon est la victoire remportée sur la matière initiale de l'œuvre⁶⁹.

Les neuvième, dixième, onzième et douzième arcatures contiennent les emblèmes des quatre évangélistes, l'aigle de saint Jean, l'homme de saint Matthieu, le lion de saint Marc et le bœuf de saint Luc, qui seront toujours représentés ensemble au Moyen Age.

Un des plus anciens monuments de l'Egypte pharaonique, le fameux sphinx colossal de Gisèle, pose à l'homme qui s'interroge la même énigme fondamentale depuis des millénaires. Or, l'antique sculpteur le fixa avec une tête d'homme sortant d'un corps de taureau, aux griffes de lion, et repliant ses ailes d'aigle sur ses flancs...

Ainsi les quatre évangélistes dont les quatre voix indissolublement ne forment qu'un seul message, l'enseignement du Christ, sont-ils, pour l'artisan du Moyen Age, la continuation de l'immuable représentation du sphinx, à la fois question et réponse, thème de toutes les mythologies et de toutes les religions.

Une fois de plus, ils indiquaient une de leurs principales sources, comme ils le firent en sculptant des Vierges Noires au caractère isiaque, ou en dessinant les plans d'églises qui sont non seulement en forme de croix, mais qui, par cet élément du déambulatoire demi-circulaire entourant le chœur, reproduisent les croix ansées, les ankh, c'est-à-dire les croix égyptienne appelées aussi croix de vie...

Le chapiteau représentant Adam et Eve est tout aussi intéressant. Un examen attentif nous révèle cette sculpture comme très peu conforme à

l'image habituelle que nous nous faisons aujourd'hui du péché originel.

En effet Adam et Eve, personnages stylisés, saisissent *chacun* une pomme que, à chaque extrémité, leur tend le serpent, tandis que celui-ci s'enroule *symétriquement* autour des deux personnages qui, se donnant la main, exécutent une *ronde*. L'artiste a *insisté* par la structure même du chapiteau arrondi à la base et par de nombreux détails comme la position des pieds et des mains (inversion des paumes), et diverses astuces décoratives sur cette impression de mouvement circulaire, de danse en rond des deux personnages entraînés par le serpent. Loin de nous laisser un goût de péché et de mort, ce tableau transmet une puissante sensation de plénitude et de *vie*. Curieuse conception que celle de cet imagier, pensons-nous à première vue.

Cette apparente anomalie nous invite à relire le texte de la Genèse à la lumière des interprétations d'un Fabre d'Olivet ou d'un Schuré, par exemple⁷⁰

En schématisant à l'extrême, on constate à peu près ceci.

Le nom de Dieu, Javeh, c'est en réalité *lévé*, c'est-à-dire la synthèse indissoluble et profonde de l'éternel masculin (Jod) et de l'éternel féminin (Hé, Vau, Hé). Or, au sens lointain révélé par la linguistique, Adam et Eve, c'est très exactement le concept homme et le concept femme, plutôt que deux individus, le couple humain typifié. Dieu créa ainsi l'homme à son image, il le créa masculin et féminin, et il fit tout l'univers mâle et femelle, les deux parts de lui-même, constitutives de son essence.

Intervient alors le serpent dont nous connaissons le sens. La Genèse l'appelle Nahash, c'est-à-dire la force qui met la vie en mouvement, l'attraction de soi pour soi, ce que les Grecs appelaient Eros, l'amour ou le désir. Le péché originel devient alors l'image symbolique de la naissance de la vie universelle dans ce vaste enroulement cyclique de la nature et de l'humanité, dramatiquement condamnée ainsi à être, au sens plein, en quête d'elle-même...

A y bien regarder, toutes les grandes religions paraissent avoir eu, sous le couvert d'histoires symboliques apparemment différentes, mais fondamentalement semblables, la même vision cosmogonique, et c'est encore, semble-t-il, cette explication des origines et du sens de l'univers qui est reproduite mystérieusement dans tous les grands textes initiatiques et ce jusqu'au Moyen Age.

Alors, selon eux, la nature ne peut se réconcilier avec elle-même que quand la part féminine et la part masculine sont en accord, l'être humain n'est lui-même qu'en couple, tandis que c'est par l'amour seulement que l'homme se réalise pleinement et se sent proche de Dieu, parce qu'il lui ressemble, parce qu'il rejoint la nature même de Dieu. Tous les prophètes, les messies, les sages, les inspirés de Dieu, qu'ils soient hindous, égyptiens, chinois, grecs ou juifs, avec leur aboutissement suprême qui est le Christ, n'ont jamais enseigné qu'une seule chose : aimez-vous les uns les autres comme Dieu vous aime, parce que l'amour, réconciliation universelle du « masculin » et du « féminin » réalise la réunion des deux parts de Dieu, est Dieu lui-même.

Cette pensée fut mal comprise, déformée et abîmée de l'extérieur. Elle s'épanouissait cependant au Moyen Age, et c'est elle qui explique pourquoi les alchimistes représentaient la réussite du grand œuvre sous forme d'un personnage curieux ayant les traits d'un *androgynie*...

En un saisissant abrégé, le petit chapiteau de Mauriac nous révèle ce grandiose symbolisme : Adam et Eve se tiennent la main, principe mâle et principe femelle, séparés mais indissociables dans la ronde qu'entreprend l'univers ; ils sont schématisés au point d'en être totalement impersonnels pour mieux représenter tout le genre humain ; ce n'est pas Eve qui tend la pomme à Adam, mais ils en saisissent chacun une qui est offerte en même temps par le serpent à chaque extrémité, tandis que le même serpent les enroule très également l'un et l'autre et que, par sa place dans la composition, il est exactement l'agent qui transmet le mouvement circulaire.

Penser qu'on a si souvent décrit les sculptures romanes comme de pittoresques petits tableaux de genre, alors que, comme ici, en quelques traits dans la pierre, l'imagier que l'on dit primitif a su traduire tout le secret de l'histoire du monde et le drame de la condition humaine.

Entourée de légendes et de miracles nettement ésotériques, placée dans un édifice construit en son honneur où la pierre parle un langage aussi précis, la Vierge Noire de Mauriac devrait être l'aboutissement symbolique de cette église qui a encore pour une grande part conservé son âme médiévale.

Malheureusement, mutilée à la Révolution, elle fut, comme à Vichy, « reconstituée » au XIX^e siècle, en dépit de son sens réel, debout, portant l'Enfant sur le bras... Elle mesure à présent 1,14 mètre au lieu des 70

centimètres qu'elle avait primitivement, puisqu'elle fut redressée... Le bois original est le noyer, mais le bras remplacé est en poirier tandis que le nouvel Enfant-Jésus est en chêne...

D'après les anciennes descriptions, la statue, du XI^e ou du XII^e siècle était bien une Majesté, assise, tenant l'Enfant en son giron, orientale d'expression, que certains chroniqueurs comparaient tantôt à Notre-Dame de Marsat, à cause du voile couvrant en partie les cheveux, et tantôt à Notre-Dame du Puy, pour son allure « égyptienne ».

Peut-être un jour rendra-t-on à la Vierge Noire de Mauriac son véritable aspect, en supprimant les adjonctions intempestives et en la restaurant dans son attitude première.

Sur le mont Anis, dans une cathédrale arabe, la plus célèbre Notre-Dame de France est noire

Les Vierges Noires étaient au Moyen Age nombreuses et célèbres. De toutes cependant la plus illustre était certainement Notre-Dame du Puy, et il n'est pas exagéré d'écrire que le Puy Sainte-Marie (Podium sanctae Mariae) fut pendant plusieurs siècles le plus important sanctuaire marial non seulement de France, mais de toute la chrétienté. Seule aujourd'hui, Notre-Dame de Lourdes peut lui être comparée par l'abondance de ses pèlerins et son rayonnement international.

J'ai déjà, au fil de cet ouvrage, rencontré de nombreuses fois l'histoire, les miracles et les légendes de la Vierge Noire vellave. Il faudrait un livre entier pour dégager son symbolisme, analyser son environnement, décrire et expliquer sa cathédrale. Je ne puis ici que l'évoquer à très grands traits, signalant au lecteur qui voudrait en savoir plus qu'il existe des ouvrages nombreux qui, s'ils n'ont pas envisagé le sanctuaire sous son aspect occulte, sont, sur les plans archéologique et historique, excellents et bien documentés⁷¹.

Ce qui est particulièrement intéressant au Puy, c'est que la pensée profonde du Moyen Age chrétien s'y révèle d'une manière directement évidente. C'est réellement à l'œil nu que le visiteur, d'abord surpris puis subjugué, découvre dans la pierre et dans le paysage mêmes la fusion réussie d'une tradition initiatique druidique et du subtil Orient, telle qu'elle

s'est progressivement opérée en Occident des alentours de l'an mille jusqu'aux Croisades.

Il y a d'abord le site, l'un des plus étranges de France avec Rocamadour et le Mont-Saint-Michel. Dans une riche plaine en cuvette, se dressent d'énormes pitons d'origine volcanique ; le plus aigu d'entre eux est surmonté d'une chapelle romane, c'est Saint-Michel d'Aiguille ; les maisons mêmes de la ville escaladent le plus gros, le rocher Corneille, où on a dressé une monumentale statue de la Vierge ; entre les deux, la cathédrale, précédée d'un long escalier, se trouve elle aussi bizarrement construite sur une étroite hauteur...

Un tel lieu, qui doit sa physionomie si originale à des phénomènes volcaniques multiples et variés, fut l'un des centres les plus connus et les plus appréciés du druidisme, et, comme l'a écrit Camille Jullian⁷², « cette contrée, qui présentait l'équivalent celtique de Delphes ou de Saint-Jacques, de La Mecque ou de Lourdes, était bien le *milieu moral* de toute la Gaule ».

De nombreuses traces sacrées de cette présence nous ont été conservées sous forme de menhirs et de dolmens, le plus connu d'entre eux étant celui dont un fragment constitue la fameuse Pierre des Fièvres, à l'emplacement et autour de laquelle les vieilles légendes racontent que la Vierge voulut qu'on édifiât le premier sanctuaire.

Cette pierre, de nature phonolithique, fut brisée par la foudre en quatre morceaux. Il n'en subsiste plus aujourd'hui qu'un fragment taillé de forme rectangulaire.

Autrefois cependant, elle était placée devant l'autel de Notre-Dame, au cœur du sanctuaire, et, dans la nuit du vendredi au samedi, ceux qui étaient atteints de la fièvre venaient s'y coucher en espérant être soulagés au réveil. Sa réputation curative resta grande au cours des siècles, car les anciens chroniqueurs attestent que de véritables cohues de malades voulaient pratiquer cet étrange rituel et qu'on dut finalement déplacer la pierre celtique en un endroit moins central afin de ne pas troubler les offices religieux.

Elle n'est pas le seul témoin sur les lieux de leur antique caractère sacré. A l'extérieur du chevet de la cathédrale, une grande frise composée d'animaux fabuleux, datée de l'époque gallo-romaine, porte, entre des ornements en forme de S, une inscription qui révèle l'existence d'une source ou d'une fontaine sainte à l'emplacement de l'édifice⁷³.

Sur la place du For, était planté un mai vénérable au-dessous duquel, comme le faisaient autrefois les druides enseignants, était la chaire où l'évêque prêchait aux fidèles rassemblés autour de lui. L'arbre de mai est un arbre d'épines, et c'est lui qui, d'après la tradition, fournit la couronne d'épines du Christ.

Pierres, arbres et sources, tous les éléments réunis d'un important culte druidique où sans aucun doute, avec ou sans effigie, on célébrait avec éclat la Déesse-Terre, là où les volcans révélaient de manière éclatante sa vie profonde, étrange et souterraine.

Comme nous l'avons vu, le mont Anis fut christianisé dès les tout premiers siècles pour devenir tout de suite un centre marial important, mais nous ne possédons aucun document sur cette époque, hormis des traditions fabuleuses où s'entremêlent ésotériquement symbolisme celtique et symbolisme chrétien.

Nous ignorons donc s'il y eut alors une effigie de la Vierge ou bien un lieu voué à Marie mais sans représentation comme cela fut longtemps en Europe avant les débuts de la statuaire romane. Y avait-il à côté de la pierre et de la source une statuette votive de la Déesse-Terre qui y aurait été maintenue telle quelle ? Ou une simple pierre noire comme il en subsiste encore quelques-unes ?

La Vierge Noire est en tout cas la première image de Marie vénérée là-bas dont nous ayons conservé le souvenir.

C'est à l'époque de son installation, vers la fin du XI^e siècle, que le pèlerinage prend historiquement sa véritable ampleur et que le Puy devient, en rapport avec Compostelle, un des lieux les plus parcourus et les plus estimés par les initiés du Moyen Age.

Des épisodes comme l'énigmatique voyage de Godescalc dans les monastères mozarabes et la prétendue reddition de Mirat, la personnalité de certains évêques comme ce Rorice II, ami personnel et peut-être conseiller de Charlemagne, laissent présumer que, antérieurement, une certaine tradition druidique avait dû s'y maintenir à un niveau élevé. Peut-être une sorte de collège initiatique y était-il présent ? Dans cette curieuse université qui y vit le jour sous l'épiscopat du même Rorice II, fut encouragée par Charlemagne, et reçut en 950 le titre d'université Saint-Mayol, du nom du vénérable abbé bénédictin Mayol qui vint en pèlerinage au Puy, y séjourna longtemps et, dit-on, opéra là de nombreux et éclatants miracles ?

Tout indique que, si, en terre sarrasine, Tolède et Cordoue étaient les points de rencontre les plus favorables entre les élites spirituelles et scientifiques des deux civilisations, en territoire chrétien, le Puy fut certainement, après Compostelle, celui où apparaît le mieux et très tôt cette mystérieuse connivence occultiste entre deux mondes en guerre.

La cathédrale elle-même en est la proclamation.

Construite au XII^e siècle, elle fut restaurée de nombreuses fois, au XIX^e siècle notamment. Si, aux yeux de beaucoup de spécialistes dont Viollet-Le-Duc, ces restaurations ne furent pas toujours heureuses, elle n'en a pas moins gardé son aspect original qui fait tout son mystère, celui de la fascinante et bouleversante présence d'un monument d'allure manifestement orientale aux confins de l'Auvergne.

L'impression d'ensemble ; les coupoles, celles qui, jadis tour lanterne, surmontent une tour octogonale à la croisée du transept, et celles qui, appuyées sur des trompes en cul-de-four, voûtent en série les travées de la nef... L'examen des détails accentue encore cette première surprise : la pyramide du clocher, la disposition décorative du porche du For, les mosaïques des étages composées de losanges et de parallélogrammes, noirs et blancs, entourés d'un filet rose, le cloître surtout, riche aussi de mosaïques, dont l'aspect rappelle à s'y méprendre la mosquée de Cordoue...

Une des deux portes très anciennes dites « portes de cèdre⁷⁴ », faites à l'aide de multiples planches doublées, reliées entre elles par des clous, uniques en leur genre et datées du XII^e siècle, est encadrée par des entrelacs bizarres, et cette bordure est composée à l'aide de caractères couffiques ; selon Ahmad Fikry, il s'agit bien d'une inscription arabe ayant un sens traduisible, et qui répète les mots : *Ma châllah*, c'est-à-dire : *Voilà ce qu'a bien voulu Dieu*.

Qu'a-t-il bien voulu ? Cette cathédrale-mosquée ? Cette rencontre providentielle pour la civilisation qui se produisait à l'époque ? Mystérieux texte qui, s'il a été bien traduit, va peut-être loin...

Ces portes contiennent des sujets sculptés ayant trait à la Nativité qui sont ceux qui, dans le langage alchimique, représentent souvent, d'après leurs écrits, plusieurs opérations importantes de l'œuvre : le Massacre des Innocents ; la Présentation de Jésus à Siméon ; l'Arrivée à Bethléem des Mages à cheval ; Hérode sur son trône effrayé par leur venue ; l'Annonce de la Nativité aux bergers, et enfin l'Adoration des Mages.

Peut-être est-ce un hasard si ces sujets sont là à côté de caractères couffiques, sur d'étranges portes de cèdre... Peut-être ces caractères eux-mêmes ont-ils été servilement recopiés sur des textes arabes dont le sens n'était pas compris et choisis seulement pour leur beauté décorative... Peut-être. Libre à chacun de penser que les maîtres d'œuvre du Moyen Age n'étaient pas capables de déchiffrer ou de se faire lire quelques mots d'arabe, qu'ils plaçaient des sculptures n'importe où, et que c'est pour « faire beau » qu'ils allaient chercher dans des textes orientaux des motifs d'encadrement...

Ceux qui se font du Moyen Age une autre idée trouveront eux que ces signes troublants sont particulièrement bien à leur place dans une cathédrale comme celle du Puy.

Sous les combles de l'ancienne salle capitulaire, longeant le cloître, une fresque ancienne, en mauvais état, représente une partie d'échecs ayant pour partenaires un chef maure et un roi franc... Ce tableau ne symbolise-t-il pas à merveille le caractère du Puy, d'autant plus que l'échiquier unissant les deux personnages et les deux races indique la nature initiatique de leurs rapports ?

Alors ?

La cathédrale du Puy a été édiflée sur un modèle byzantin, disent certains, ceux qui refusent d'accepter que le monde médiéval a subi des influences proche-orientales non chrétiennes, les mêmes qui s'obstinent à voir dans les Vierges Noires des copies d'icônes byzantines.

Ceux qui ont cependant étudié attentivement le bâtiment rejettent cette affirmation car, si quelques caractères byzantins s'y retrouvent (mon propos n'est d'ailleurs pas de nier toute influence de Byzance sur le Moyen Age occidental !), l'aspect général comme une foule de détails font penser, ainsi que l'avait déjà noté Emile Mâle, bien plus à la Perse sassanide, par exemple, qu'à Byzance.

Cela paraît évident. Faut-il accorder quelque crédit à la tradition populaire selon laquelle la cathédrale aurait été édiflée conjointement par des maîtres d'œuvre français et des maîtres d'œuvre arabes ? Si les rapports entre initiés chrétiens et orientaux furent excellents au Puy, on imagine malgré tout difficilement des architectes arabes travaillant aux yeux de tous à la construction d'un sanctuaire marial en pleine Croisade. C'est comme un langage ésotérique sans plus qu'il faut prendre cette tradition, car si le monument est d'inspiration arabe, sa conception générale, les principes

architecturaux fondamentaux qui présidèrent à son édification sont sans aucun doute ceux de toutes les grandes églises françaises contemporaines.

Plus vraisemblable et plus logique est l'explication fondée sur l'influence exercée par les pèlerins au retour de Compostelle. Ils avaient pour Notre-Dame du Puy une ferveur toute spéciale, et le sanctuaire était un des quatre grands points de ralliement ou de départ des « coquillards » européens. Émerveillés par l'architecture des bâtiments mozarabes espagnols, ils auraient inspiré la construction d'une cathédrale du même type pour la statue chère à leur cœur.

On retrouvera certes quelques influences mozarabes dans plusieurs édifices français des chemins de Compostelle. Elles ne se marquent cependant généralement que dans de simples détails de l'architecture et de la décoration ; jamais, comme au Puy, le phénomène n'atteindra une ampleur si considérable affectant l'allure même de la cathédrale.

De plus pourquoi, si l'art mozarabe exerçait sur les pèlerins une telle fascination, celle-ci s'est-elle tant concrétisée au Puy et si peu à Compostelle même, cathédrale pourtant construite à la même époque, et qui est au contraire considérée par tous comme un monument français hors de France ?

Des contacts avec l'influence arabe en Espagne n'est pas née en France une suite de copies mozarabes, mais bien plutôt l'art roman classique, clunisien et français d'allure, supérieur par son ampleur et sa qualité à l'art mozarabe, mais permis par la compréhension et l'assimilation des principes architecturaux et mathématiques de l'Orient.

L'origine de la cathédrale du Puy reste donc un mystère archéologique.

Quelle qu'elle ait pu être, constatons seulement que, en l'honneur de la plus célèbre Vierge Noire, c'est un sanctuaire véritablement oriental qui fut édifié au XII^e siècle à l'emplacement du dolmen du mont Anis.

Volonté arrêtée des initiés du lieu ou non, cette rencontre dégage pour nous un symbolisme d'une portée expressive évidente.

Venons-en à la statue proprement dite.

Non la copie actuelle, mais l'originale détruite à la Révolution, et dont nous avons conservé quelques reproductions précises, notamment celle laissée par Faujas de Saint-Fond et le tableau de Jean Solvain, intitulé « Vœu de la délivrance de la Peste » (1629).

Le prophète Jérémie lui-même aurait sculpté la statue. Elle serait passée dans les trésors du Grand Soudan de Babylone, puis, parvenue chez un

souverain d’Egypte qui aurait accepté de s’en dessaisir au profit de saint Louis... Tradition tenace chère aux Vellaves, mais dont les aspects merveilleux excluent dès l’abord toute vraisemblance historique.

Ainsi que l’ont très bien indiqué Georges et Pierre Paul, il serait anormal qu’un présent d’une telle importance fait par saint Louis n’ait pas été accompagné d’une charte ou d’un document quelconque, comme ce fut le cas pour tant de donations, reliques ou effigies, apportées au sanctuaire par des personnages illustres. De plus, l’examen des anciens chroniqueurs démontre que la statue était vénérée bien avant la venue de saint Louis, certainement au XII^e siècle, et peut-être déjà à la fin du XI^e siècle⁷⁵.

Comme nous avons pu déjà souvent nous en rendre compte, cette histoire s’inscrit dans l’ « environnement » égyptien dont furent délibérément entourées toutes les Vierges Noires.

Et si la statue avait été réellement fabriquée en Orient, à quel pays, à quelle époque, à quelle école appartiendrait-elle ? L’hypothèse la moins fantaisiste serait celle qui y verrait une ancienne statue égyptienne d’Isis, mais, hormis une représentation symbolique comparable, il n’y a rien de commun dans la facture examinée d’un point de vue archéologique entre la Vierge Noire du Puy et les effigies d’Isis que nous pouvons admirer dans les grands musées.

Les arguments du docteur Paul Olivier sont beaucoup plus convaincants. Il s’agissait bien de ce qu’il appelle une « statue reliquaire romane auvergnate » de fabrication française, ce que nous préférons qualifier de Majesté romane noire, puisqu’elles n’étaient pas rattachées à une « école auvergnate » et que toutes n’étaient pas des statues reliquaires.

Notre-Dame du Puy était donc une effigie romane, mais d’un modèle plus ancien, plus primitif, et moins réussi que celles qui nous sont conservées à Marsat, à Orcival, ou à Moulins par exemple.

La gravure et la description de Faujas de Saint-Fond ne laissent subsister aucun doute : même expression, même attitude, mêmes dimensions, mêmes proportions, mêmes couleurs des vêtements et des ornements, bleu, blanc, rouge et or, peints à la détrempe sur un marouflage fait de plusieurs bandelettes de toile étroitement collées l’une à l’autre.

S’il fallait encore une confirmation, on la trouverait dans les Vierges Noires de Thuret et de Cornas⁷⁶ qui ressemblent à l’effigie du Puy, et dans celle d’Aurillac qui en est une copie.

Ici, on a accentué, plus qu'ailleurs, le côté oriental et « égyptien » dans les traits et l'expression, et l'on sait qu'une mystérieuse pierre garnie d'hiéroglyphes s'échappa peut-être d'une cavité aménagée dans la statue lorsqu'elle fut brûlée par les révolutionnaires. En tout cas, cette pierre fut plus tard retrouvée près du bûcher où, en même temps que la Vierge Noire, on avait cependant brûlé huit autres statues.

Alors qu'au Puy, tout était plus « oriental » qu'ailleurs, là où les maîtres d'œuvre avaient pour de mystérieuses raisons édifié une telle cathédrale dans laquelle les décorateurs ont gravé des vers arabes et disposé partout des mosaïques, dans ce centre initiatique où les contacts avec les Arabes existaient depuis plus longtemps et se sont maintenus avec plus de force, faut-il être surpris que la statue de la Vierge Noire y ait, par une insistance particulière dans les détails, un aspect quelque peu plus oriental elle aussi ?

Après tout, dans un tel lieu, c'est le contraire qui eût été étonnant.

Au pays de la lumière, une église de nuit pour Notre-Dame du Romigier

Patrie des fabuleux Ligures, les géants si redoutés d'Hercule que, pour les battre, il eut besoin que son père Jupiter fît pleuvoir sur eux les cailloux de Crau, là où la religion celtique a laissé tant de traces déconcertantes, où Grecs et Romains très tôt multiplièrent les fondations importantes, occupées longtemps par les Sarrasins qui, même vaincus, n'y renoncèrent jamais tout à fait, la Provence connut plus tôt et assimila mieux tous les fondements de la civilisation.

Très vite, une présence initiatique s'y affirme ; au Moyen Age, les Templiers y seront particulièrement nombreux et surtout très proches de la population ; les cours d'amour et la poésie occitane maintiendront encore après le XIII^e siècle, comme chez les Italiens, une tradition de plus en plus occulte à laquelle les étranges prophéties de Nostradamus donneront un dernier prolongement alors que s'installe la Renaissance⁷⁷.

Il y eut, dans ce contexte privilégié, plusieurs Vierges Noires en Provence.

Malheureusement, terre d'élection de la culture et de l'esprit, la Provence fut aussi la victime toute désignée de l'intolérance religieuse et politique, et,

plus qu'ailleurs, à plusieurs reprises, les guerres de religion s'y déchaînèrent-elles, entraînant des destructions irréparables de monuments, d'effigies et d'archives.

Ainsi périrent plusieurs statues de Vierges Noires, dont certaines, comme à Avignon et à Arles, étaient très célèbres. Elles ne furent pas remplacées⁷⁸.

A *Manosque* cependant, le voyageur découvrira une très ancienne effigie qui a été préservée et ne manque pas d'intérêt.

Lorsqu'on pénètre dans l'église qui l'abrite, un des plus anciens édifices romans, construit au X^e siècle et dont les restaurations successives n'ont pas trop altéré l'aspect primitif, on est surpris de l'obscurité épaisse qui y règne. Tout se passe comme si les constructeurs, au lieu de rechercher l'éclairage de l'église, avaient fait en sorte de repousser la lumière trop vive, créant ainsi une atmosphère de crypte ou de catacombe...

Etrange sensation...

Simple coïncidence ou intention délibérée et ingénieuse des hommes du Moyen Age, elle convient bien en tout cas au symbolisme de la Vierge Noire, et, à *Manosque* tout particulièrement, en accentue l'effet.

Quand, dans le silence, le charme de Notre-Dame du Romigier a opéré sur le fidèle, et que, réconforté, il quitte l'église, ouvrant la porte, il est brusquement inondé et ébloui par le soleil de Provence. Il éprouve la sensation d'une lumière toute nouvelle, comme l'initié, au terme de sombres épreuves, accède à l'illumination.

C'est sans doute pourquoi la statue est parfois appelée Notre-Dame de Vie et, comme les autres Vierges Noires, une ancienne tradition orale lui prête une abondance de résurrections d'enfants mort-nés survivant jusqu'à ce qu'ils reçoivent le baptême. Symbolisme de l'édifice et symbolisme des anciens récits légendaires se rejoignent donc et se ressemblent très exactement.

De quand date la statue ? Pour beaucoup de manosquais elle remonterait au IV^e ou au V^e siècle, et, pour échapper plus tard aux Sarrasins, aurait été dissimulée dans un sarcophage de marbre blanc de la même époque, et enterrée avec lui.

Un jour, à la fin du X^e siècle, un paysan labourait un terrain vague, et ses bœufs s'arrêtèrent brusquement et refusèrent, malgré l'insistance de l'homme, d'encre encore avancer. Croyant qu'ils étaient gênés dans leur marche par un romigier (terme provençal pour un roncier), le laboureur y mit le feu. Les bœufs repartirent, mais quand, un peu plus tard, ils repassèrent au

milieu des cendres du romigier, ils s'arrêtèrent à nouveau, s'agenouillèrent, et baisèrent la terre à cet endroit.

Les habitants avertis accoururent. On creusa et mit à jour le fameux sarcophage dans lequel se trouvait la statue tout enveloppée d'étoffes précieuses tissées d'or. En attendant qu'un édifice fût construit et aménagé pour l'abriter, elle fut transportée et vénérée sur le Mont d'Or, puis, au terme des travaux, placée au-dessus de la porte de l'église. Pendant la nuit, à plusieurs reprises, elle quitta cette place pour aller se poser mystérieusement sur l'autel, à l'intérieur, montrant ainsi l'endroit où elle voulait que son culte fût rendu.

Le nom de Notre-Dame du Romigier lui est resté de cette miraculeuse et extraordinaire découverte.

Faut-il, sur la base de cette belle légende, attribuer à la statue une origine aussi lointaine qui remonterait aux premiers siècles de notre ère ?

Nous n'avons évidemment pas de documents aussi anciens pour nous éclairer, et le premier texte qui relate cette tradition orale date du XVII^e siècle puisqu'il s'agit de la *Virgo Romigeria*, l'ouvrage du père Columbi paru en 1638⁷⁹.

Le père Delattre, qui fut supérieur des Pères Blancs à Carthage, et y dirigea des fouilles importantes, fit en 1905 un rapprochement entre la statue de Manosque et certaines figurines en terre cuite provenant des ruines de Carthage et qu'il datait du V^e, voire du IV^e siècle. Mais cet avis était fondé sur le simple examen de la photographie de la statue à une exposition mariale, et la constatation de ressemblances entre la Vierge Noire et certaines attitudes d'antiques statuettes ne prouve évidemment pas que Notre-Dame du Romigier leur soit contemporaine.

En réalité, l'examen de la statue et sa comparaison avec les autres Vierges Noires ne me paraît laisser aucun doute. Il s'agit bien d'une statue romane. Bien que beaucoup la datent du XII^e siècle, je pencherais plutôt quant à moi vers le XI^e siècle, moment où les Bénédictins acquièrent de l'importance à Manosque et où le pèlerinage commence à se développer.

Notre-Dame du Romigier resterait ainsi une des plus anciennes Vierges Noires de France, mais avec une datation plus réaliste. Il n'est pas possible de considérer qu'elle puisse être plus ancienne que Notre-Dame du Bon Espoir à Dijon, par exemple, qui est, elle, rangée avec certitude dans la catégorie des statues romanes du XI^e siècle.

Une fois de plus, il faut éviter de prendre au pied de la lettre une légende miraculeuse liée à l'origine d'une Vierge Noire alors qu'elle doit être interprétée ésotériquement, ainsi que nous l'avons toujours constaté.

Le romigier est un buisson d'épines, la statue est sous terre dans un sarcophage (allusion à l'occultisme, comme la crypte ou la grotte, et non indication funéraire), elle est d'abord transportée sur un Mont d'Or puis refuse d'être placée à l'extérieur de l'église, mais veut être vénérée dans l'édifice même. Enfin les bœufs qui, par leur arrêt, leur prosternement et leur baiser à la terre, vont permettre l'« invention » de l'effigie, constituent évidemment ainsi l'élément solaire toujours associé au culte.

Le taureau (ou le bœuf), dans toutes les religions anciennes, a partout eu la même signification, celle de représenter le soleil et, par extension, la vie même qui, grâce à son action fécondante, est produite par la terre.

Parmi les signes du Zodiaque, c'est le taureau qui est l'emblème du printemps, du renouveau, de la vie. Dans les cérémonies à Cybèle, on immolait un taureau, et Isis était souvent représentée la tête ornée d'une grande paire de cornes tauroboliques.

C'est dans cette tradition sacrée qu'il faut évidemment trouver les origines des jeux taumachiques qui restent si célèbres dans le Midi comme en Espagne.

A Mycène comme à Cnossos, on a peint de nombreuses fresques qui représentent le culte du taureau et déjà des scènes de tauromachie. Les chefs arabes ont pratiqué la corrida et, dès le IX^e siècle, chefs sarrasins et chevaliers espagnols et provençaux combattaient, dit-on, le taureau en champ clos. Ce sont donc les Orientaux qui ont introduit dans nos pays la corrida, et son immense succès, l'exaltation proche du mysticisme qu'elle provoque parmi les foules puise sans doute ses sources bien plus encore dans le réveil inconscient chez les spectateurs d'un fond rituel plusieurs fois millénaire que dans la beauté ou les dangers du spectacle.

Quant au sarcophage, s'il existe et si nous pouvons le voir encore aujourd'hui dans l'église Notre-Dame près de la Vierge Noire, il est clair que si les vieilles légendes en font la cachette de la statue, elles veulent par là indiquer quelque chose. Une effigie très certainement du XI^e siècle n'a pu se retrouver au X^e siècle dans un sarcophage du V^e...

Il porte cependant des sculptures bien intéressantes. La partie antérieure représente la croix (sans le Christ) entourée des douze Apôtres ; au-dessus de la croix, le monogramme du Christ et le soleil avec la lune, ainsi qu'une

roue entourée de lauriers... Les Apôtres montrent du doigt le signe de la rédemption tandis qu'aux gardes, on trouve Adam et Eve et les trois hébreux dans la fournaise (ce qui fait songer à la représentation des trois enfants nimbés recevant le baptême rencontrée à Mauriac).

Non seulement nous retrouvons ici le symbole de la roue, mais le tableau dégage un symbole initiatique très riche : le Christ par sa mort, a réconcilié le genre humain, a sublimé la réunion des parties « mâle » et « femelle » de l'univers dont la synthèse renouvelée est la clef de toutes connaissances, même scientifiques, puisque l'alchimiste ne fera rien d'autre que travailler la matière de cette manière. C'est ce qu'indique l'emblème du Christ au-dessus de la croix entre le soleil (symbole masculin) et la lune (symbole féminin).

Le prieuré bénédictin dont dépendait l'église Notre-Dame de Manosque reçut des donations très importantes par l'intermédiaire de Pierre le Vénérable, cet abbé de Cluny dont nous connaissons le rôle dans le pèlerinage de Compostelle, la traduction du Coran, et le passage sous règle bénédictine des monastères mozarabes.

Après les Bénédictins, ce fut une bayllie des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'ordre « rival » des Templiers en Orient, qui prit en charge quelques temps le sanctuaire...

En 1521, un règlement fut edicté pour mettre fin aux contestations relatives à l'ordre de présence dans les processions entre les différentes confréries religieuses de la ville. On y lit que la Confrérie de Notre-Dame était justement celle de la corporation des *charpentiers et des maçons*... Cette corporation qui, chacun le sait, fut sans doute la plus initiée et la plus occulte du Moyen Age, dont sont peut-être indirectement issus les Francs-Maçons, s'était donc, à Manosque, regroupée autour de la Vierge Noire.

Dans la crypte de l'abbaye de Saint-Victor, Notre-Dame de Confession est restée très célèbre à *Marseille*.

Mais la statue du XIV^e siècle qu'on y admire aujourd'hui est recouverte d'une épaisse couche de calcaire ciselée et peinte, le noircissement est postérieur à sa fabrication et de plus elle est entièrement *creuse*, alors que toutes les Vierges Noires authentiques sont toujours en bois plein⁸⁰.

Dès lors, nous pensons, avec Saillens, qu'il ne s'agit pas de la statue originale, mais bien d'une *statue de procession* plus légère qui fut noircie plus tard pour maintenir le culte lorsque la première Vierge Noire a disparu, événement sur lequel nous n'avons aucun renseignement.

Il n'y a donc pas eu ici remplacement par une copie, comme ce fut généralement le cas, mais substitution d'une autre statue suffisamment ressemblante à l'ancienne pour être admise par les fidèles.

L'effigie actuelle est en effet assise, porte l'Enfant sur son genou gauche, et est à peine plus haute que les Majestés noires puisqu'elle mesure 78 centimètres. Tout laisse en effet supposer qu'il y avait dans cette crypte avant le XIV^e siècle un culte à la Vierge Noire et, sans doute, une statue semblable aux autres s'y trouvait-elle.

D'après une tradition légendaire, saint Lazare aurait laissé dans une grotte, à l'emplacement de la crypte, une statue de la Vierge qui, une fois de plus, aurait été sculptée par saint Luc. Une autre veut que l'effigie ait été ramenée d'Egypte.

On trouve un puits miraculeux dédié à saint Blaise et qui s'ouvrait autrefois dans la crypte. Il y eut donc très vraisemblablement auparavant un culte rendu à la Déesse-Terre.

Dès le X^e siècle, les Bénédictins prirent possession du monastère et, après chaque office, ils descendaient rituellement saluer la Vierge Noire.

Notre-Dame de Confession porte des vêtements de couleur verte, mais il est très possible que l'effigie originale était peinte d'autres couleurs. En présence d'une simple statue de substitution, nous ne pouvons tirer aucune conclusion de la couleur de ses vêtements.

Plus intéressante est la pratique d'offrir, le jour de la Chandeleur, sa fête principale, un cierge de cire *verte* en son honneur. Fulcanelli affirme que les cierges brûlés devant des Vierges Noires étaient toujours verts. Comme nous l'avons dit, nous n'avons cependant retrouvé qu'à Marseille semblable rituel.

Au Mont-Saint-Michel, toutefois, on disait la messe devant la Vierge Noire sur une pierre d'autel également verte...

Il ne serait pas surprenant que cette couleur ait été un peu partout associée à nos statuette, car son symbolisme leur sied à merveille. Cybèle était noire sous un manteau vert, et Isis était souvent surnommée la « déesse verte ». Sans doute en rapport avec le culte des arbres chez les Anciens, cette couleur est celle de l'émeraude, elle aussi pierre d'Isis, et, pour les alchimistes, le texte fabuleux d'Hermès Trismégiste, censé contenir la clé de leur science, s'appelait la Table d'Emeraude. Il faut rappeler ici les rapprochements faits par Fulcanelli et quelques autres entre l'art gothique, l'art goth, l'art-goat (forêt en celte), et l'argot, langue hermétique aux

origines mystérieuses, qui fut sans doute celle des corporations avant d'être celle des truands, et qui est encore appelée la « langue verte »...

A la Chandeleur aussi, une fois accomplie l'offrande du cierge, les pèlerins de Marseille se procurent les authentiques « navettes », si populaires dans toute la Provence.

Ces navettes vendues à Marseille en cette occasion figureraient « à la fois le pain à venir, le *navigium* d'Isis qui avait lieu au printemps, et le croissant lunaire, attribut commun à une demi-douzaine de divinités, dont Isis et Cybèle⁸¹ » et, bien entendu à Notre-Dame.

Quant à la Chandeleur elle-même, elle remplaça aux premiers siècles les célèbres fêtes de Cérès qui se déroulaient autrefois à la lumière des torches.

Symbole solaire, crypte, culte des eaux, allusions isiaques, « navigation », lumière souterraine et fécondité, tous les aspects du culte de la Vierge Noire sont donc bien réunis au sanctuaire marseillais.

Notre-Dame-de-la-Mer qui devient la Sara des Gitans

Et le culte des Gitans pour Sara la Noire aux *Saintes-Maries-de-la-Mer* ?

Tout essai de compréhension de ce pèlerinage ne peut être qu'hypothétique, car si les légendes, tant françaises que gitanes, abondent sur l'histoire du sanctuaire et des cultes qui s'y rendent, elles ont souvent des rapports assez éloignés entre elles si elles ne sont pas contradictoires. Quant aux documents anciens, ils y sont assez peu nombreux.

Dans une première époque, qui s'est prolongée depuis l'Antiquité jusqu'à la chute de l'Empire romain, il y avait à cet endroit une ville très importante qui s'appelait Râ, et il s'agissait certainement du dieu soleil égyptien car, dès la IV^e dynastie, les Egyptiens connaissaient les Gaulois et les Espagnols et, avant la fondation de Marseille, cette ville offrait aux navires d'Orient le plus rapide accès au centre de la Gaule, sur la route de l'étain⁸². Dans ce lieu particulièrement sacré, on vénérât non seulement le soleil, mais aussi Isis et Cybèle. Il nous en est resté une source miraculeuse et une crypte.

Dès le VI^e siècle, Râ devient Notre-Dame de Ratis. Ici aussi, le culte de Marie a supplanté celui de la Déesse-Terre (surtout connu ici sous ses formes romanisées), et Ratis semble bien être à la fois la continuation

déformée du vocable Râ et le mot latin « radeau ». Ainsi l'appellation donnée à la Vierge évoquerait à la fois le soleil et la mer...

Tout semblait donc prêt là-bas pour accueillir après l'an mille une statue de la Vierge Noire. Elle n'y vint cependant jamais.

Au XIII^e siècle encore, on ne dit pas « Les Saintes-Maries-de-la-Mer », mais bien « Notre-Dame-de-la Mer », ce qui démontre que le culte marial s'y est perpétué et y occupe la place principale, avec les attributs que nous connaissons bien puisque, par exemple, une poudre prise à une grosse pierre dans la crypte, lorsqu'elle était mélangée à l'eau du puits avait la réputation à la fois de guérir les aveugles et de donner la fécondité.

Ce n'est qu'au XV^e siècle que la légende des saintes Marie déjà répandue depuis bien longtemps partout en France commence à s'attacher à cet endroit, et ce suite à la découverte supposée en 1448 des restes de Marie-Jacobé et Marie-Salomé. Il existe plusieurs variantes de cette légende, mais toutes ont en commun ceci : pour échapper à une persécution, Marie-Jacobé (la mère de saint Jacques le Mineur et de saint Jude) et Marie-Salomé (mère de saint Jean l'Évangéliste et de saint Jacques le Majeur, celui de Compostelle) furent miraculeusement saisies en Palestine avec Marthe, Lazare, Marie-Madeleine et quelques autres, embarquées dans un navire sans voile ni rame qui aborda sans dommage en Provence. Les deux premières Marie seraient restées à l'endroit de leur débarquement, Râ ou Ratis, où elles vécurent et moururent saintement.

C'est seulement alors que le culte des saintes Marie, appelé quelquefois celui des trois Marie (on y associait alors Marie-Madeleine) supplanta celui de Notre-Dame. On remarque toutefois combien ces légendes et ce culte sont issus d'un fonds culturel ésotérique tout à fait comparable, relevant en outre que c'est de la même manière et dans le même équipage que le corps de l'apôtre Jacques fut amené en Galice.

Mais, à ce moment, pas encore de Sara.

Le premier texte qui en fasse simplement mention ne date que du XVI^e siècle, et, au XVII^e siècle, il n'est pas question d'un quelconque pèlerinage en son honneur, ni même d'une présence de Gitans en ces lieux⁸³.

En 1686, Sara est appelée Sarre, et n'est présentée que comme la servante de Marie-Jacobé et de Marie-Salomé.

La statue actuelle de Sara la Noire est en plâtre et d'un modèle fort récent. Tout porte à croire que le pèlerinage gitan aux Saintes-Maries n'a

été régulièrement organisé que depuis le siècle dernier au plus tôt.

Mais après tout, peu importe qu'il soit ancien ou très neuf. Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'avec les Gitans, l'humble servante Sara devienne noire et sainte, que son culte se déroule dans la crypte, et que ce soit elle et non les saintes Marie qui soient l'objet réel de leur célèbre et pittoresque pèlerinage annuel.

On ignore à quels rituels se livrent les Gitans en ce lieu, mais c'est dans la crypte que, les femmes seules participant au vote, ils élisent leur reine. Puis, selon Mazel, d'autres cérémonies secrètes se poursuivent à l'aube près des marais solitaires en des rondes sacrées autour du feu magique.

Les Gitans sont un peuple sans écriture, et on ne connaît presque rien de leur origine et de leur histoire.

Il n'y a d'ailleurs pas un seul peuple, mais plusieurs, les Gitans, les Manouches, les Roms ou Romanichels, les Tsiganes, les Gypsies, les Sintis... Mais leur souche serait cependant commune. Ils proviendraient de l'Inde, auraient vécu longtemps en Egypte, où ils se seraient métissés, puis, beaucoup plus tard, se seraient répandus à travers le monde mais sans plus se mêler aux autres populations, gardant très pure leur race indo-égyptienne, comme s'ils préservaient jalousement un héritage...

Leur religion semble avoir puisé à plusieurs sources, et beaucoup aujourd'hui sont baptisés dans la religion chrétienne, mais, dans leurs croyances, on retrouve toujours la trace d'un très antique fonds sacré fait d'« adoration » du soleil et de la terre-mère, de la Déesse-Terre.

Suivant leur tradition sacrée, Sara la Kali, c'est-à-dire la noire (à mettre en rapport avec la déesse noire hindoue Kali) vivait au début de l'ère chrétienne et commandait en Provence une tribu de Roms, grands adorateurs du soleil. Un jour, une voix lui annonça l'arrivée des saintes Marie chassées de Palestine. Alors, poussée par une force mystérieuse, elle rassembla sa tribu, partit à leur rencontre et, dès qu'elle aperçut l'embarcation, étendit sur l'eau son manteau et, s'en servant comme d'un radeau, rejoignit les saintes qui la baptisèrent dans leur bateau⁸⁴.

Quant au nom de Sara, il pourrait continuer l'ancien nom de Râ, mais, pour certains, il transposerait peut-être le nom de l'épouse de Brahma, Sarasvati⁸⁵.

Sara n'est donc pas une ancienne Vierge Noire dont le culte aurait été restauré récemment par les Gitans.

Mais il est significatif de noter que, dans ce lieu où une antique tradition sacrée appelait au Moyen Age l'installation d'une Vierge Noire, une autre effigie noire fut placée par un peuple qui, pour avoir suivi un itinéraire spirituel et culturel différent, n'en conservait pas moins, sous des formes peut-être décadentes et altérées, une vision cosmogonique, religieuse et peut-être initiatique en beaucoup de points comparable à celle des élites monastiques du Moyen Age.

Il existe certes une différence de niveau au moins apparente entre la civilisation initiatique des alchimistes et des constructeurs de cathédrales, et celle que perpétuent aujourd'hui les Gitans, les diseuses de bonne aventure, les tireuses de cartes et les astrologues sommaires. Mais, chez ceux et celles que nous appelons encore si souvent des « égyptiens », ne sont-ce pas là les derniers restes d'une splendeur ancienne, d'une grande civilisation hermétique qu'ils auraient connue autrefois, en Egypte ou ailleurs ?

Dans sa grande course à travers le monde, le peuple des Gitans encore suit le soleil dans sa marche de vie et de mort.

Peuple errant, farouche, irréductible, se transmettant oralement la tradition qui le rend secret, occulte, mais aussi « autre », « différent », et finalement persécuté.

Pourquoi eux, si faibles, si peu dangereux, si peu politisés, furent-ils pourchassés par les sbires d'Hitler, et exterminés par centaines de milliers dans les chambres à gaz des camps de concentration ?

Où saint Amadour révèle lui aussi la clé de l'énigme

Au site, à l'histoire du pèlerinage, et aux légendes de Rocamadour, il faudrait, comme au Puy, consacrer un ouvrage entier, et je ne puis ici que donner quelques indications.

Heureusement, on a beaucoup écrit sur cet extraordinaire culte marial, et, parmi les multitudes d'ouvrages et d'articles, le lecteur curieux trouvera des travaux d'une remarquable érudition écrits au début de ce siècle, ceux de Rupin et ceux du Chanoine Albe, deux savants qui ont consacré leur vie à étudier tous les documents relatifs à l'histoire du sanctuaire et ce, dans le cas du Chanoine Albe, jusque dans les archives du Vatican⁸⁶.

Dans cet ancien pays du Quercy où abondent les phénomènes naturels les plus surprenants, les grottes étranges comme celles de Lacave et de Presque, les gouffres mystérieux et les amphithéâtres de calcaire, l'homme sacralisa très tôt de telles régions comme en attestent notamment dans les cavernes les peintures et fresques à caractère religieux remontant jusqu'à l'Aurignacien. Les druides, bien sûr, ne pouvaient être absents de ces sites, et menhirs, dolmens, et « enceintes » celtiques, s'y comptent par centaines...

Après avoir parcouru le Causse désolé et monotone de Gramat, on se trouve soudain devant une vertigineuse crevasse de 150 mètres de profondeur, large à peine de 100 mètres, bordée d'à-pics et de surplombs.

En bas, une villette médiévale, puis, s'adossant à la falaise verticale, jusqu'à son sommet, un assemblage bizarre de maisons, de tours, d'églises, de remparts, et tout au-dessus un château. Tel est le site de Rocamadour, défi des architectes au bon sens et à l'équilibre, car la roche est en surplomb et certaines chapelles ont dû être logées dans la montagne même. Il y eut d'ailleurs autrefois des éboulements qui détruisirent en partie certains édifices.

Comment, au prix de quels efforts, de quelles prouesses et grâce à quelles techniques, les artisans du Moyen Age sont-ils parvenus à accrocher à la roche cet empilement de constructions, cette fantastique cité verticale, qui fait penser aux décors de certains tableaux de Breughel ou, comme on l'a noté, à des gravures de Gustave Doré.

Le site de Rocamadour est une absurdité sur le plan architectural et si, malgré tout, on a réalisé la prodigieuse performance d'y installer quand même le sanctuaire, c'est, sans aucun doute, parce que, pour des raisons sacrées, il s'imposait qu'il fût édifié très précisément là et non pas ailleurs.

Il faut gravir un escalier de 216 marches⁸⁷ pour parvenir à la petite chapelle Notre-Dame dont une des parois est la roche même et découvrir l'effigie miraculeuse, statue datant du XII^e siècle et relativement bien conservée. D'allure primitive et quelque peu maladroite, elle a, comme à Dijon (mais en moins accentué), la poitrine apparente sans cependant donner, comme en ce dernier endroit, l'impression féconde d'une femme enceinte.

Le pèlerinage connu au Moyen Age un succès considérable. On vint de toute l'Europe à Rocamadour, et c'était une étape « obligée » des « jacquaires » qui se rendaient à Compostelle par ce côté. Comme au Puy, les plus illustres visiteurs s'y rendirent en grand nombre, souverains, grands

abbés, seigneurs et prélats. Parmi ces célébrités, nous relevons saint Louis à nouveau, qui vint avec sa mère, la reine Blanche et ses frères, le grand abbé de Cluny, saint Odilon, saint Bernard, le grand alchimiste Raymond Lulle, dont l'Eglise a fait un bienheureux, et cet énigmatique Louis XI qui s'agenouillera décidément bien souvent devant les statues de Vierges Noires⁸⁸...

Son renom fut tel qu'on en fit des cultes régionaux en Espagne et au Portugal même, et qu'elle figura sur l'étendard des chrétiens castillans et navarrais qui affirment lui devoir la victoire qu'ils remportèrent en 1212 sur les Musulmans à Las Novas de Tolosa.

Les miracles médiévaux : délivrance des captifs, au point que certains tribunaux allemands y envoyèrent plus tard leurs condamnés chargés de chaînes en pèlerinage expiatoire, et qu'une pratique ancienne voulait que tous les pèlerins gravissent l'escalier entravés de chaînettes qu'ils ne pouvaient retirer qu'après avoir prié la Vierge Noire ; protection des navigateurs, l'antique cloche de la chapelle se mettant quelquefois à tinter d'elle-même, calmant ainsi les tempêtes où des marins pieux avaient invoqué la madone ; une fois, un navire entier fut transporté de cette manière à... Saint-Jacques en Galice ; quelques répliques de navires offertes en ex-voto sont encore suspendues dans la chapelle ; enfin, elle donnait la fécondité, protégeait les petits enfants, et en ressuscita plusieurs morts à la naissance, leur accordant la vie jusqu'au baptême.

Nous sommes donc bien en présence d'une authentique Vierge Noire de la même famille que toutes les autres.

Les premiers documents sur le sanctuaire et le pèlerinage datent du XI^e siècle et sont l'œuvre de Bénédictins. Le principal d'entre eux, rédigé vers 1170, est la chronique de Robert de Thorigny ; cet homme était abbé du Mont-Saint-Michel.

C'est donc vers cette époque que les Bénédictins, toujours eux, installent ici la Vierge Noire, « découvrent » sur place le corps de saint Amadour, rédigent sa vie légendaire et lancent le pèlerinage qui connaît tout de suite le succès que l'on sait.

Pendant tout le Moyen Age, des légendes très nombreuses vont voir le jour sur ce saint Amadour en rapport avec les origines de la Vierge Noire.

La version la plus courante est la suivante : Amadour aurait été Zachée en personne, le publicain qui avait donné l'hospitalité à Jésus, dont il devint disciple, puis compagnon de Marie jusqu'à l'Assomption. Il fut transporté

en bateau dans les Gaules, se fixa à Rocamadour où il vécut et mourut en ermite. C'est lui qui aurait amené sur les lieux la fameuse statue qui aurait été sculptée par l'évangéliste saint Luc (évidemment !).

Le fait que, en 1166, les Bénédictins aient retrouvé sur les lieux un tombeau avec un corps bien conservé, ne signifie évidemment pas, comme les promoteurs du pèlerinage l'ont affirmé, qu'il s'agissait bien du corps d'Amadour, ni que celui-ci ait jamais vécu là-bas. Aucun document ne permet même d'affirmer que le personnage a réellement existé...

Nous allons voir cependant qu'en scrutant d'un peu plus près tous ces anciens récits fabuleux, Amadour nous indique à son tour, dans le langage ésotérique du temps, la clef de l'énigme des Vierges Noires, que, subtilement, tout ce qui le concerne nous laisse percevoir la fusion qui s'est produite au XI^e siècle entre le druidisme et l'initiation égyptienne dans une symbolique chrétienne, et les allusions alchimiques qui s'y rattachent.

Tout d'abord, il faut noter que Rocamadour n'est pas le seul endroit qui revendique la présence et même la dépouille du publicain Zachée.

Selon certaines chroniques, saint Amadour aurait fondé le sanctuaire du Puy et il aurait fait étape à Compostelle (deux endroits bien intéressants pour nous) ; il y aurait un Amadour catalan et, au Portugal, on trouve un saint Amator, très populaire, à qui plusieurs églises sont consacrées ; pour les Portugais, son tombeau serait près de Porto. Dans le Berry, enfin, on a aussi vénéré Zachée, mais là, il était connu sous le nom de *Sylvain*...

Selon d'autres légendes, s'il a bien vécu en Palestine au temps du Christ, il serait par contre né à *Lucques*, en Italie...

Un Sylvain né à Lucques, nous voilà replongés dans le monde païen, et nous percevons déjà par ce détour qu'Amadour alias Zachée alias Sylvain est une manière d'affirmer la continuité sur les lieux du culte de la Vierge Noire, de pratiques religieuses plus anciennes. On remarque aussi l'habile assimilation entre Lucques, terme sacré celtique, et une Vierge de saint Luc, qui introduit du même coup l'élément solaire.

Maleville, chroniqueur du XVII^e siècle, nous apprend que, dans l'Antiquité, vivait à Rocamadour, une femme nommée *Alis*, qui dirigeait une communauté entièrement féminine d'où les hommes étaient totalement exclus. Ces femmes tiraient à l'arc comme des *Diane* chasseresses, s'adonnaient à l'occultisme, et étaient réputées avoir des rapports avec les fées qui hantaient la riche source de *l'Ouyse* ou de la *Louyse* (Is de Lou, Is de Lug ?). Il y a effectivement non loin du sanctuaire un lieu-dit *Alix* où

les Cisterciens de l'abbaye d'Aubazine édifièrent un prieuré ; ces derniers y possédaient également les prieurés ou granges *de la Dame* ; dans les environs de Rocamadour, il y a une vallée sèche, étroite et profonde, recouverte de bois de chênes qui s'appelle aussi la vallée *de la Dame*, tandis qu'un goule près de la gorge de l'Alzou se nomme le *Saut de la Pucelle*.

Vers le moulin de Bourgnou, se dresse un belvédère couronné par un château qui est Belcastel, à côté de l'igüe Saint-Sol qui renferme une grotte merveilleuse dont le développement est de 800 mètres...

Une ancienne tradition affirme qu'on faisait autrefois des sacrifices humains à une Mère Noire nommée Soulivia dans une caverne aux flancs de la falaise, celle où Amadour avait installé son oratoire et placé sa statuette. Selon Saillens⁸⁹, Soulivia serait une déformation d'un surnom de *Cybèle*...

Résumons.

Nous sommes devant un lieu que l'étymologie et les traditions nous révèlent consacré d'une part aux divinités féminines en général, à la Déesse-Terre en particulier, d'autre part au soleil. Le saint des saints en était la grotte où Amadour aurait vécu. C'est là que la Vierge Noire devait se trouver, et nulle part ailleurs, et c'est pourquoi les maîtres d'œuvres se sont donné tant de peine au Moyen Age pour mettre en place ce vertigineux sanctuaire à cet endroit précis.

Sous l'autel de la Vierge, se trouve encore encastré un ancien autel druidique, et c'est sur cette pierre qu'Amadour (ou Sylvain) était censé avoir officié.

L'Orient maintenant.

D'après Pradelle⁹⁰, Amadour serait peut-être un mot arabe Amad-Aour, surnommé Zaccāï (le Juste), à cause de l'hospitalité qu'il avait offerte à Jésus.

Plus significative est la légende, citée par Emile Mâle, relative à un miracle apocryphe qui sera fort populaire au Moyen Age, et qu'on n'évoquera plus jamais dans les églises par après.

Lors de la *fuite en Egypte*, la sainte famille était poursuivie par les satellites de Hérode et sur le point d'être rattrapée. Soudain, un champ de blé poussa miraculeusement et atteignit en quelques instants une telle hauteur qu'il arrêta les soldats et sauva ainsi Jésus et les siens⁹¹. Or, pour des légendes médiévales, le maître de ce champ bénéfique n'était autre que notre Amadour, décidément bien omniprésent...

L'alchimie ?

D'après le texte des *Acta Sanctorum* fourni aux Bollandistes par le père Odo de Gissey, Amadour aurait été l'époux de sainte Véronique. Après la mort de la Vierge, c'est avec elle qu'il se serait embarqué pour les Gaules, Véronique étant nantie d'un précieux trésor, quelques gouttes du *lait de la Vierge*... Rappelons-nous la « lactation » de saint Bernard à saint Vorles, la statue de Dijon qui, comme celle de Rocamadour laisse apparaître la forme des seins sous le vêtement et, bien entendu, l'allusion claire à l'« eau mercurielle » des adeptes du grand œuvre⁹² et⁹³. Enfin, il y a lieu, me semble-t-il, d'établir un rapprochement avec les trois gouttes magiques jaillissant du chaudron dans le mythe celtique de Koridwenn et à partir duquel se construira la légende du Graal.

Que se dégage-t-il de tout cela ?

Pour les initiés du Moyen Age qui furent si nombreux à venir à Rocamadour, Amadour était à la fois *Sylvain* qui officie sur une pierre celtique dans la grotte de Soulviva, donc le symbole de l'initiation druidique, le juste *égyptien* dont le champ miraculeux sauve le Christ du massacre des Innocents, donc le symbole de l'initiation égyptienne ; mais aussi *Zachée*, le chrétien, ami du Christ et de Marie, homme juste et discret car publicain, qualités particulièrement chères aux initiés et alchimistes chrétiens des XII^e et XIII^e siècles...

Et cet étrange nom d'Amadour, qui est aussi Amator, Amateur...

Qui, sans aucun doute, dérive du latin « amare », du verbe aimer...

Est-ce cette force d'amour, celle qui réconcilie l'Univers dans sa folle ronde, celle qui réunit les principes contraires, comme l'imaginaient les hommes du Moyen Age ?

Hypothèse ? Bien sûr, mais si même l'origine du nom était autre, il serait étonnant que certains à cette époque n'aient pas fait le rapprochement.

Ne quittons pas Rocamadour sans nous intéresser aux diverses petites chapelles qui sont groupées autour du parvis.

Outre l'église Saint-Sauveur (qui n'est évidemment pas dédiée à un saint, mais bien au sauveur, le Christ) et la chapelle Saint-Amadour, on trouve une église *Saint-Blaise*, une chapelle *Sainte-Anne*, une chapelle *Saint-Jean-Baptiste* (de forme octogonale) et, plus haut que la chapelle Notre-Dame, il y a encore une chapelle *Saint-Michel* de la fin du XII^e siècle.

Rocamadour est un des seuls endroits où tous ces saints et saintes se trouvent réunis près de la Vierge Noire, mais, chose curieuse, on en

retrouve toujours un ou plusieurs directement associés aux sanctuaires de nos statuettes.

Quelquefois, ils seront accompagnés de l'un ou l'autre saint local, mais (en tenant compte des sanctuaires anciens exclusivement, cela va de soi) chacun des saints qui viennent d'être cités figure de très nombreuses fois à côté d'une Vierge Noire, et c'est presque toujours un ou plusieurs d'entre eux qui sont vénérés à côté de nos statues.

Ainsi, le Mont-Saint-Michel est un sanctuaire qui abritait une Vierge Noire, tandis qu'au Puy se trouve Saint-Michel-d'Aiguilhe...

Ainsi, pour saint Blaise, c'est dans une église en son honneur que fut placée la Vierge Noire de Vichy ; il y a un puits Saint-Blaise à Saint-Victor de Marseille, un culte de saint Blaise à Mende, et un autre à Châtillon-sur-Seine...

On pourrait faire semblable énumération pour sainte Anne ou pour saint Jean-Baptiste...

Cela doit avoir un sens.

Sainte Anne : c'est la mère de Marie. Nous savons combien l'origine de son culte était proche de celui des Vierges Noires et comment les deux vénération se confondaient au Moyen Age, ayant succédé l'une et l'autre à celle de l'antique Déesse-Terre.

Saint Blaise : Ce saint n'a sans doute jamais existé. Par contre, chez les Celtes, il y avait un dieu Blez, qui serait l'origine de notre Blaise. Or, ce Blez était une sorte de représentation de la mort, mais la mort non pas en tant que fin de tout, plutôt la mort envisagée en tant que passage vers une autre vie, symbolisme s'associant tant à celui de nos Vierges Noires qu'à celui de l'occultisme. A Rocamadour, il y aurait même des reliques de saint Blaise qui auraient été rapportées par des Croisés. Aucun document, bien entendu, pour établir historiquement cet apport...

Saint Jean-Baptiste : Essénien, semble-t-il, en tout cas, c'est lui qui, en baptisant le Christ, le révèle à lui-même comme Fils de Dieu, et c'est de ce moment que peut commencer sa vie publique. Nous avons déjà aperçu ce symbolisme dans les sculptures de Mauriac, de même que celui très expressif de *saint Michel*, l'archange qui terrasse le dragon, le mythe de tous les anciens textes sacrés, la victoire sur l'ouoboros, la domination des lois profondes de la matière, la Connaissance au sens le plus fort du terme⁹⁴...

Ainsi toujours, tout, autour de nos statues, concourait mystérieusement à nous révéler leur sens, ce puissant symbolisme qui pour nous n'est plus qu'une suite d'indices, mais qui, pour l'homme du Moyen Age, était tout un réseau dense de culture, d'enseignements, de piété, de science édifié autour de l'objet sacré entre tous qu'était la Vierge Noire.

Chaque récit, chaque miracle, chaque pierre, chaque autel, chaque chapelle, la moindre chose, contenait symboliquement une idée, transmettait une leçon, préparait à la Connaissance. Rien n'était gratuit et tout était à sa place.

Notre-Dame-de Dessous. Terre en l'honneur de qui des artisans édifièrent Chartres.

Le Puy, Rocamadour, le Mont-Saint-Michel, les trois plus surprenants monuments religieux de la France, ont été construits pour abriter une Vierge Noire la plus parfaite de ses cathédrales aussi.

On a tout dit sur la cathédrale de Chartres.

Après Huysmans, Schwob, Péguy, Mâle, Focillon, ou Hovelacque, il n'est pas un détail du temple sublime qui n'ait été aperçu et admiré. Depuis Charpentier, nous savons en plus que Chartres représente non seulement la plus extraordinaire réussite de l'art religieux de tout l'Occident, mais que cette réussite même est due à ce que les artisans qui la réalisèrent au XIII^e siècle possédaient au plus haut degré les grands principes initiatiques sacrés, étaient maîtres dans la mise en œuvre de cette fascinante magie de la pierre et du verre, et procédaient selon les mêmes règles et en quelque sorte avec la même foi que d'autres artisans qui, bien plus tôt, édifièrent les grandes pyramides...

Hardiesse mais équilibre de la construction, proportions parfaites, splendeur ordonnée et signifiante de la captation de la lumière par les grandes verrières au fil des heures et des motifs sculptés à mettre symboliquement en valeur.

Il nous reste, assis à la croisée du transept, là où la lumière joue à plein, et où toutes les parties de la cathédrale prennent leur véritable ampleur et s'accordent, à éprouver à notre tour cet état de grâce qui règne à Chartres, né non d'un hasard heureux, mais de la science précise d'hommes d'un

autre temps qui croyaient connaître les lois mêmes de Dieu et qui peut-être vraiment les connaissaient...

La Beauce était une terre sacrée pour les Celtes, et Chartres en était la capitale, où la cathédrale est construite exactement au-dessus d'un ancien dolmen important. Mais partout alentour, menhirs et dolmens de moindre importance, fontaines sacrées, survivances populaires, étymologie des noms de lieux rappellent les druides qui y invoquaient la Déesse-Terre, là où la fécondité du sol a toujours donné richesse et abondance.

« Virgo Paritura », la Vierge qui doit enfanter, le nom nous est resté de celle qui était vénérée à Chartres. Christianisée, et placée dans les premiers édifices qui succèdent au dolmen, l'effigie, ou la pierre noire, ou un symbole quelconque, continue d'attirer les foules de pèlerins dans ce pays où se croisent, en un carrefour privilégié, toutes les grandes routes de la transhumance médiévale, celles de Rome, de Jérusalem et de Compostelle.

Quand Fulbert fit édifier la cathédrale qui sera détruite en 1134, la Vierge Noire romane lui avait déjà succédé. Le plan de l'église de Fulbert, c'est très exactement la crypte actuelle, dont le tracé a conditionné l'érection des monuments suivants, l'église élevée par l'abbatiale bénédictine de Saint-Denis dirigée par Suger, qui fut la proie des flammes en 1194, et, finalement, au XII^e siècle, l'immense cathédrale actuelle.

La Vierge Noire ne quitta plus sa place dans la crypte et c'est cette situation qui lui valut le nom de Notre-Dame-de-Dessous-Terre, appellation qui précise bien sa nature.

C'est encore dans la crypte que nous voyons aujourd'hui la copie qui reproduit assez fidèlement la statue du XI^e siècle détruite en 1793. Tout à côté, le « Puits des Forts » témoigne de la continuité sacrée et religieuse du lieu, lui dont le nom signifie à peu près « puits des initiés », « puits de ceux qui sont parvenus à réussir les grandes épreuves »... Comblé et oublié pendant deux siècles et demi, le puits ne fut redécouvert et mis en valeur qu'au début de ce siècle.

Si Notre-Dame-de-Dessous-Terre était une authentique Vierge Noire, il n'en est pas de même de la statue qui se trouve à l'intérieur de la cathédrale actuelle et qui est dite Notre-Dame du Pilier.

Beaucoup y voient une deuxième Vierge Noire de Chartres. Cependant l'examen le plus superficiel révèle que cette effigie du

XV^e siècle a simplement foncé en vieillissant, peut-être à cause des produits d'entretien. Il s'agit là d'une de ces nombreuses Vierges « brunes »

que, à tort, on a un peu partout assimilées aux vraies Vierges Noires, et qui, n'ayant pas de sens particulier par elles-mêmes, déjouent si souvent les efforts de compréhension de l'origine et du culte de nos Vierges Noires.

En fait, il semble bien que Notre-Dame du Pilier fut taillée et placée dans la cathédrale dans le seul but de détourner vers elle une partie du courant des pèlerins qui, après la visite à la Vierge Noire de la crypte, rendaient des dévotions à une effigie d'argent du XII^e siècle située alors en arrière du maître-autel, les défilés interminables dans le chœur troublant ainsi la sérénité des offices.

La présence de deux Vierges Noires dans un même sanctuaire ne se justifie pas et va même à l'encontre du sens que nous avons cru trouver à l'existence, l'originalité et la faveur de nos statues.

Ainsi l'œuvre symbolique la plus parfaite et la plus achevée de l'architecture médiévale fut édiflée en l'honneur d'une modeste statuette de la Vierge Noire, ou du moins l'objet de culte principal pour les pèlerins du Moyen Age y était cette effigie.

Sous des formes différentes, la cathédrale de Chartres comme les Vierges Noires contiennent chacune, en elles-mêmes, toutes les clefs principales nécessaires à la compréhension et à la découverte d'une civilisation engloutie.

Tels sont les messages que nous ont peu à peu révélés les petites Vierges Noires. Peut-être d'autres encore nous ont-ils échappé parce que nous n'avons pas su les apercevoir.

Effigies parfois maladroites, quelquefois encore reines des sanctuaires les plus illustres, mais plus souvent oubliées dans de petites églises de campagne où peu vont encore prier, elles contiennent cependant dans leur énigmatique regard, dans leur attitude hiératique, comme dans la sombre couleur de leurs traits, le symbolisme le plus profond et le plus vaste de toute la statuaire européenne.

Mystérieux hiéroglyphes de bois vermoulu qui nous révèlent silencieusement la foi, la pensée et la science de toute une civilisation de nos pères, construite patiemment depuis la plus vieille nuit celtique, fertilisée par les alluvions de l'antique Orient, celui des chercheurs d'étoiles de Chaldée et des magiciens constructeurs de pyramides. Civilisation qui connut, après un millénaire d'obscurantisme, son aboutissement éclatant dans la foi passionnée du Moyen Age chrétien.

Souvenons-nous-en quand, au hasard de notre route, nous découvrirons la rude beauté de ces lumières de la nuit. Le témoignage qu'elles portent mérite bien de nous quelques instants de recueillement.

ANNEXE I

CULTES DISPARUS ET CULTES INCERTAINS

A côté de ces sanctuaires où le culte s'est maintenu jusqu'à nous, dans combien d'endroits la moindre trace d'une Vierge Noire a-t-elle été à jamais effacée, s'est définitivement éteinte une dévotion qui portait en son temps le même témoignage ?

Quelquefois, dans des lieux restés très sacrés et très visités de nos jours, quelques documents ont pu être préservés nous rappelant un ancien culte, et bien peu savent encore que tels sanctuaires illustres devaient leur renommée passée à la présence d'une Vierge Noire...

Ainsi *Sion*, la « colline inspirée » où Rosmertha, la déesse au sein nu et aux cheveux courts faisait face à son parèdre Wotan sur l'autre pointe de Vaudémont, où, du Moyen Age à la Révolution régna une Vierge Noire, sur ce sommet mystique vénéré de toute la Lorraine, où l'hérésie des frères Baillard fournit à Barres le sujet romancé de son livre bien connu.

Au *Mont-Saint-Michel*, le rocher était le mont tumba, où, dans une grotte, on vénérait *Belen*. C'est cette grotte qui devint chapelle à *Marie, Etoile de la Mer*. Autrefois, le rocher n'était pas entouré d'eau, mais bien d'une forêt qui fut engloutie dans un cataclysme au VII^e siècle.

Puis à partir des XI^e ou XII^e siècles, il y eut là une *Notre-Dame du Mont Tombe* qui était noire et se trouvait dans une crypte intérieure, celle dite des « *Trente Cierges* » ou « *Chapelle Dessous-Terre* », le saint des saints, le lieu le plus occulte du mont, là où le premier oratoire à saint Michel avait été creusé⁹⁵. C'est dans cette crypte qu'on célébrait l'office sur un autel constitué d'une pierre antique de marbre vert. Elle fut comblée et, en 1630, l'effigie monta dans une autre crypte, celle des « *Gros Piliers* » puis, en 1790, elle disparut avec la Révolution.

Une tentative ultérieure pour réintroduire une copie dans les lieux au XIX^e siècle n'eut pas de succès.

Des statues qui ne sont noires que par l'action du temps ou suite à un accident sont parfois vénérées comme des Vierges Noires, car les authentiques étaient si célèbres que, bien plus tard, certains curés ou fidèles se sont imaginés que leur effigie s'étant foncée, ils en possédaient une aussi. Ces images qui n'ont ni l'attitude, ni l'expression, ni les symboles, ni les légendes, ni les miracles, ni l'environnement rituel imposés au Moyen Age pour ces cultes, ne peuvent nous intéresser. Il ne s'agit pas là de cultes incertains, mais de sanctuaires où il est certain qu'il n'y a pas eu de vénération à une authentique Vierge Noire.

Il y a incertitude lorsque nous nous trouvons devant le cas suivant : tous les éléments nécessaires sont réunis, *sauf la statue*. Nous découvrons sur place une effigie noire ou réputée telle, mais elle n'a ni les dimensions, ni l'expression, ni l'attitude des autres. Sont-ce les exceptions qui confirment la règle ? Non, car toujours ces statues sont postérieures aux XII^e et XIII^e siècles, et chacun s'accorde à considérer que, dans ces endroits, le culte était bien antérieur à l'image actuellement présentée aux fidèles.

Tout porte à croire qu'il y avait donc là aussi une statue conforme au modèle symbolique médiéval, mais aucun document assez sûr ne permet d'en retrouver la trace ou, si ces documents existent, on ne les connaît plus.

En ces lieux relativement nombreux (mais de beaucoup moins nombreux que ceux où subsiste heureusement le souvenir au moins d'une ancienne Majesté noire à l'expression orientale) rien n'infirme nos opinions, bien au contraire, mais l'élément de doute ne porte que sur l'existence antérieure d'une statue médiévale conforme dont nous n'avons pas de description.

Quelques-uns de ces sanctuaires.

Chacun est surpris de découvrir à *Avioth*, près de Montmédy, dans un humble village de 133 habitants, une véritable petite cathédrale gothique. La Vierge Noire qui y était vénérée était l'objet du pèlerinage le plus important de toute la région et comme telle appelée Notre-Dame du Luxembourg.

Prétendument fabriquée par les anges (comme à Liesse), l'effigie fut « trouvée » dans un buisson *d'épines* qui se transforma en aubépines en fleur (légende qui se retrouve également au Puy). L'invention daterait du XIII^e siècle selon certains récits, mais la Vierge Noire devait sans doute déjà se trouver à Avioth au XI^e et même au XII^e siècle, puisque *saint*

Bernard fréquenta ce sanctuaire et y encouragea fortement le pèlerinage, à quelques lieues de l'importante abbaye d'Orval qu'il fonda lui-même en 1131.

La statue actuelle a été blanchie, mais il est certain qu'elle fut bien noire. Il est cependant difficile de déterminer l'aspect qu'elle devait avoir à l'origine. D'après le manuscrit de l'abbé Delhôtel, curé d'Avioth en 1668, la Vierge était assise dans un siège antique, mais les autres détails qu'il nous fournit laissent penser que cet auteur avait déjà sous les yeux une image remaniée et transformée.

Dans une église construite à l'emplacement d'une source dont la réputation miraculeuse était préchrétienne, Notre-Dame d'Avioth était réputée accorder aux femmes la *fécondité*, et elle faisait revivre les *enfants morts sans baptême*. La petite chapelle, véritable dentelle de pierre qui, à l'extérieur de la basilique, portait le nom de Recevresse, accueillait peut-être les petits patients et sans doute les offrandes. A cause de ces faveurs, elle fut appelée Notre-Dame de Vie, jeu de mots tiré du latin, car il y avait un chemin romain passant à cet endroit, d'où l'appellation Nostra Domina de Via.

Mézières était la ville du dieu Macer, et les Ardennes françaises ont conservé des traces nombreuses d'une présence druidique sous forme de menhirs et de dolmens, comme dans l'ancienne toponymie.

L'église Notre-Dame est un bel édifice flamboyant qui a remplacé un sanctuaire roman déjà consacré à Notre-Dame.

La statue de la Vierge Noire périt avec les Huguenots. Les essais de reconstitution d'après gravure ancienne ne sont pas convaincants car ils restituent un type d'effigie de facture bien postérieure à l'origine du culte qui remonterait peut-être au X^e siècle.

Actuellement la vénération de la Vierge Noire s'est reportée sur une statue du XVII^e siècle où le visage de Marie est foncé, celui de l'Enfant étant de carnation. La Mère tient une grappe de raisin à la main, détail intéressant, car Cybèle fut parfois ainsi représentée, de même que certaines Matres gallo-romaines, et c'est un symbole de vie et de résurrection. L'abbé Poulin rapporte que, pendant la guerre 1914-1918, un officier allemand avait pris à la statue sa grappe de raisin pour l'offrir à une jeune fille de Mézières qui s'empressa de la restituer à la Madone...

Peu d'indications à Mézières ; beaucoup plus pour Notre-Dame de la Délivrande à *Douvres*, près de Caen, le plus ancien pèlerinage de

Normandie.

Nous sommes là dans un centre de druidisme très fréquenté. Il y passait une voie sacrée, le « chemin des pèlerins », et un bois sacré où *Lucus* a donné son nom à la localité voisine de Luc-sur-Mer ; on y a retrouvé la plus grande statue connue de Déesse-Terre qui est actuellement conservée à l'Université de Caen. Le nom même de l'effigie de la Vierge est celtique, puisque c'est celle qui se trouvait au lieu de la Delle Yvrande et qui, par un de ces jeux de mots pieux si fréquents, devint Notre-Dame de la Délivrande, celle qui libère au propre et au figuré.

C'est au XII^e siècle que la statue fut miraculeusement déterrée par un mouton, selon un scénario classique, et aussitôt le pèlerinage s'organisa et, pour les Normands, devint aussi célèbre que ceux de Rome ou de Compostelle. D'illustres personnages y viennent et font au sanctuaire d'importantes donations. Notre-Dame de la Délivrande distribue ses faveurs avec abondance. Elle libère des captifs enchaînés en Orient, rend la vue à des aveugles, apaise les tempêtes, accordant aide aux marins et bateliers, donne la fécondité, assure d'heureux accouchements et protège les petits enfants.

Nous serions très étonnés dans ces conditions si l'effigie du XII^e siècle qui fut détruite par les Protestants, n'était pas une Vierge Noire en tous points semblable à celles que nous avons décrites dans cet ouvrage.

La statue que l'on voit aujourd'hui a conservé l'appellation de noire, bien qu'elle soit à peine foncée ; image de pierre mesurant un mètre, où la Vierge se tient debout.

Guingamp est une des rares localités bretonnes à posséder une Vierge Noire.

Nous avons déjà posé la question : pourquoi dans un pays aussi évidemment celtique, les Vierges Noires ont-elles été aussi peu nombreuses ?

Il y a à cela, me semble-t-il, deux réponses qui pourraient être données.

Tout d'abord, on y a préféré le culte de sainte Anne et, nous avons eu l'occasion de nous y étendre, il est bien proche de celui de nos effigies.

Ensuite la Bretagne était pauvre, reculée et marginale. Elle a relativement peu subi les grands courants civilisateurs du Moyen Age classique.

Or, pour qu'un culte à une Vierge Noire s'établisse, il ne suffit pas qu'il y ait eu antérieurement religion celtique, druidisme et Déesse-Terre, il faut encore un apport oriental et une présence initiatique des grands ordres

monastiques. Ces éléments furent alors abondants en Auvergne, mais assez rares en Bretagne. Ainsi se rend-on compte que les Vierges Noires ne sont pas seulement des Déesse-Terre camouflées sous un vocable chrétien ; il y a dans leur culte quelque chose de plus, un *saut qualitatif* qui n'est possible qu'après le développement de Compostelle et les échanges civilisateurs avec l'Orient.

Il n'empêche cependant que Notre-Dame de Guingamp fut et reste un des plus célèbres « pardons » de Bretagne, et que, sur le plan ésotérique, l'église qui l'abrite est un des plus intéressants monuments que nous ayons rencontrés.

Inutile de préciser ici, dans cette cité historique qui se trouve aux frontières de l'Armor (pays de la mer) et de l'Argoat (pays des bois), au cœur vivant de la Bretagne, que le culte de la Vierge Noire a remplacé des cultes celtiques à la Déesse-Terre.

La basilique Notre-Dame de Bon-Secours contient des parties romanes, gothiques et Renaissance. Mais ici où la tradition restait plus vivace, où les grands courants européens parvenaient avec retard, on a construit avec la technique de la Renaissance, mais avec l'esprit du Moyen Age. Malgré les variantes de style, l'édifice dégage une belle unité non seulement architecturale, mais surtout de pensée conceptrice, une continuité d'âme se poursuivant pendant plusieurs siècles chez des constructeurs qui signèrent l'œuvre d'une croix initiatique en rotation sur une pierre du bas-côté sud, partie qui ne date que du XVI^e siècle cependant.

Au grand portail de la façade occidentale, on aperçoit deux bustes en relief qui, de chaque côté, sont surmontés d'une coquille Saint-Jacques. Les pèlerins bretons en route vers Compostelle passaient-ils par là, ou a-t-on seulement voulu souligner par cet emblème ésotérique l'aspect initiatique du sanctuaire ? A l'intérieur, un petit personnage de pierre, sculpté au triforium, regarde le pèlerin. Tourné dans la direction du portail occidental, il paraît bien être le Maître y accueillant l'adepte. Un peu partout, sur les murs et les piliers, on a sculpté d'étranges petites têtes hermétiques et alchimiques dont une au moins, dans le bas-côté sud, par la disposition de sa barbe et de ses cheveux, fait singulièrement penser à une représentation du Soleil.

Très haut sur un pilier, une jeune fille court vêtue et très « païenne » d'allure entame une ronde, tandis que dans le transept sud un cartouche sculpté porte ce conseil d'initié : « Quid quid agas, sapienter agas, et respice

finem » (tout ce que tu fais, fais-le avec sagesse, et pense toujours au but à atteindre).

La statue actuelle de la Vierge Noire est une reconstitution très libre exécutée au XIX^e siècle à l'aide des fragments épars de trois statues différentes... C'est dire combien elle peut être éloignée du modèle original !

Il semble que le culte y soit apparu vers le XII^e siècle. Il y avait alors une Notre-Dame-de-Dessous-Terre, et elle était primitivement vénérée dans une crypte. Nous n'en avons ni description ni reproduction.

Il y a cependant dans la basilique deux enfeux anciens, l'un du XIV^e siècle, celui de Roland de Coatgoueden, et l'autre du XV^e siècle, celui de Pierre Morel. Or, dans ces deux enfeux mutilés, on distingue nettement la *Vierge en majesté* parmi les motifs sculptés. On pourrait donc penser que, dans ces monuments funéraires de personnages locaux, c'est la célèbre Vierge du lieu chère au cœur de ces défunts qu'on a ainsi représentée... Mince indice qui ne peut malheureusement suffire à lui seul à fonder une certitude sur l'aspect de la statue médiévale.

Quoi qu'il en soit, la statue actuelle se trouve dans un oratoire situé dans un ancien porche ouvrant au nord vers l'extérieur, très vraisemblablement au-dessus de l'ancienne crypte où était vénérée la Notre-Dame-de-Dessous-Terre.

Devant la Vierge Noire, on trouve dessiné sur le pavement un *labyrinthe* du XIII^e ou du XIV^e siècle, dont le développement circulaire conduit vers un centre où sont incrustés en lettres gothiques les mots « Ave Maria » et trois fleurs de lys.

Symbole de premier choix.

Nous savons quelle était la valeur ésotérique et rituelle de tous ces labyrinthes autrefois disposés dans les dallages de nos églises et qui ont presque tous disparu. Elle doit être mise en rapport avec tout le symbolisme de la roue et de la ronde dont nous avons souligné l'importance à diverses reprises.

On lira avec intérêt les observations que Charpentier a faites sur cette représentation que l'on retrouve jusqu'en Inde et, chez nous, depuis le néolithique⁹⁶.

A Guingamp, le labyrinthe est trop étroit pour avoir pu être utilisé au cours de rondes rituelles. Il y était simplement objet symbolique de méditation.

On n'est pas peu surpris de constater que, chez les Hopis, peuple indien d'Amérique du Nord, le labyrinthe était le motif choisi pour représenter la Mère-Terre⁹⁷, ce symbole impliquant à la fois une idée de matrice et une idée de renaissance...

Extraordinaire universalité de nos Vierges Noires et des penseurs de notre Moyen Age !

A Toulouse, la Vierge Noire de la célèbre basilique de la Daurade fut, au Moyen Age, une des plus illustres madones de France. Pour ériger l'actuelle église pourtant sans âme ni beauté, on a malheureusement à la fin du XVIII^e siècle complètement détruit l'antique basilique dont les anciens chroniqueurs s'accordaient tous à louer la splendeur. Cette merveille d'or et de marbre, de mosaïques et de sculptures raffinées, était vers le V^e siècle comparable aux monuments de Rome et de Ravenne construits à la même époque.

On n'a pas manqué de s'étonner de la richesse ancienne de ce sanctuaire et de l'extraordinaire importance des possessions de la Daurade à Toulouse pendant tout le Moyen Age. Sans doute, comme le croient beaucoup, la basilique fut-elle d'abord la chapelle privée et le dernier vestige du grand palais des rois wisigoths.

Ce qui est certain, c'est qu'elle fut construite à l'emplacement d'un ancien temple de Pallas ou de Minerve, et que, dès que ces cultes furent interdits, la Daurade fut immédiatement consacrée à la Vierge. Lors de sa démolition, on retrouva un bas-relief de marbre blanc représentant Vénus tenant l'Amour par la main et d'autres scènes païennes.

Autour de la Daurade, dont la renommée ne fut jamais égalée que par celle de la prestigieuse Saint-Sernin (ou plus exactement Saint-Saturnin), régnait un florilège de légendes et de traditions fabuleuses comme celle de la Reine Pédauque ou celle qui affirmait que l'édifice recouvrait le lac énigmatique où se cacherait encore cet « or de Toulouse » dérobé par les Gaulois au trésor de Delphes et qui portait malheur à ses dépositaires. Sans doute n'y a-t-il pas à nouveau dans cet environnement merveilleux que des indications ésotériques.

C'est en 1077 que la Daurade est donnée à l'abbé Hugues de Cluny et que les Bénédictins prennent possession du sanctuaire sous la dépendance de l'abbaye de Moissac. Urbain II prêchant la première Croisade, s'arrêta à la Daurade et c'est lui qui consacra la basilique de Saint-Saturnin.

Comme toujours, c'est avec les Bénédictins qu'apparaît sur les lieux le culte de la Vierge Noire. Il y avait une statue noire, que l'on disait ramenée des Croisades, en tout cas dès le XII^e siècle. Elle était réputée pour la protection spéciale qu'elle accordait aux bateliers et aux petits enfants. Dispensatrice de fécondité et de vie, la Vierge Noire y a conservé cette réputation miraculeuse. Aujourd'hui encore, des femmes du monde entier font consacrer à l'effigie de la Daurade des ceintures qu'elles revêtiront lors de leurs accouchements pour obtenir une heureuse délivrance.

La statue actuelle date seulement de 1806. Ce n'est qu'un buste revêtu d'amples vêtements de tissu. En 1799, l'effigie précédente fut brûlée par les révolutionnaires. Nous n'en possédons pas de description détaillée, mais un tableau de 1672 (La Procession lors de l'Incendie de Toulouse) nous la représente assise en majesté. D'après d'anciens documents, la Vierge tenait l'Enfant sur son bras gauche, et, au pied de la statue, il y avait une tête de serpent. Ce n'était cependant pas à ce moment la statue originale, car on y lisait l'inscription suivante : « Maître Raimond m'a sculptée de sa main à Auch ». L'étude faite par les spécialistes des caractères utilisés situe sa fabrication au plus tôt au XIII^e siècle et au plus tard au XV^e siècle. D'autre part, la présence de cette signature n'est pas conforme à l'anonymat toujours de règle au Moyen Age initiatique, et c'est pourquoi nous pouvons raisonnablement estimer que cette statue n'était pas antérieure au XIV^e siècle. Ce n'était donc qu'une copie plus ou moins libre de la véritable Vierge Noire de la Daurade dont chacun s'accorde à reconnaître l'existence dès le XII^e siècle. Quelle était-elle ? Les archives sont muettes à son propos, et au XVII^e siècle, dans leurs documents, les Bénédictins déplorent ne rien posséder sur l'origine de leur statue⁹⁸.

L'histoire de la Vierge Noire de la Daurade est inséparable de celle d'une des plus illustres confréries de troubadours.

En 1323, fut fondée à Toulouse une Compagnie du Gay Scavoir qui tenait école de poésie et devint plus tard l'Académie des Jeux Floraux. Des concours de poésie étaient annuellement organisés et les vainqueurs de ces joutes recevaient au mois de mai des fleurs d'or et d'argent que traditionnellement ils allaient offrir à la Vierge Noire de la Daurade, qui était ainsi la Dame de leur hommage.

C'est une certaine Clémence Isaure qui aurait été, sinon la fondatrice, du moins la bienfaitrice et l'inspiratrice de leur compagnie. Sans cesse célébrée

dans leurs chants, parée par eux de toutes les vertus, femme idéale, merveille de beauté, d'intelligence et d'esprit courtois, on crut longtemps à son existence historique.

Des études un peu plus approfondies ont démontré qu'il n'y a jamais eu de famille Isaure à Toulouse, que tous les faits supposés de sa vie sont des mystifications et que les divers écrits généreusement prêtés par la Compagnie du Gay Scavoir sont en réalité des apocryphes... Bref, Clémence Isaure n'a jamais existé, bien que Toulouse conserve sa statue, et qu'à la Daurade même on avait placé son riche tombeau !

Enorme mystification historique ! Mais non gratuite, car toute cette construction du personnage de Clémence Isaure nous fait en effet découvrir à nouveau quelle était la méthode du camouflage occultiste et son efficacité...

La Compagnie était vouée à la Vierge Noire en même temps qu'à une dame Isaure mythique, dont le nom apparaît bien comme la rencontre d'Is ou d'Isis et de l'or, l'aurum, ce qui symbolise l'initiation accomplie, la perfection alchimique. Ses membres se réclamaient du « gay scavoir », le même qui est enseigné dans Rabelais, synonyme bien connu de la clairvoyance des adeptes. Si l'on y ajoute que leurs archives ont conservé de nombreux poèmes alchimiques, que leur consistoire était composé de sept membres et que leur diplôme était revêtu d'un sceau de *cire verte*, on saisit tout de suite que nous nous trouvons en présence d'une de ces nombreuses « cours d'amour » du Midi où, sous couvert d'inoffensives joutes poétiques, se réunissaient discrètement les meilleurs initiés, après que l'élimination brutale des Templiers et des Albigeois eut obligé de dissimuler sous l'occultisme le plus opaque toute recherche du sacré qui n'eût pas été strictement conforme à la doctrine officielle de l'Eglise et de l'Etat.

Cette connivence entre la Daurade et le Gay Scavoir, entre la Vierge Noire et ces troubadours occultistes, nous fait ici particulièrement bien percevoir non seulement la présence affirmée des groupes d'initiés autour du sanctuaire de nos statuettes, mais encore l'importance privilégiée qui leur était accordée dans le passé par les mainteneurs de la grande Tradition.

ANNEXE II

VIERGES NOIRES HORS DE FRANCE

Les Vierges Noires sont beaucoup plus nombreuses en France qu'à l'étranger.

Saillens a tenté un relevé des principales dévotions à la Vierge Noire hors de France et il a compté soixante-treize sanctuaires⁹⁹.

Si l'on supprime de cette nomenclature celles qui ne sont que des copies d'effigies plus célèbres et les sanctuaires qui n'abritent pas à proprement parler une statue de la Vierge, mais une pierre noire ou un emblème comparable, leur nombre en est ainsi réduit à soixante-sept.

D'une part, certains lieux qui prétendent posséder une Vierge Noire (comme Liège ou Huy en Belgique, par exemple) ne sont pas repris dans cet inventaire, mais surtout d'autre part, celui-ci ne distingue pas les quelques authentiques Vierges Noires de toutes celles qui ont été noircies au fil du temps ou accidentellement, ni de celles qui ont été repeintes en noir pour diverses raisons après leur fabrication, ni de l'assez grand nombre de statues nettement postérieures à l'époque du culte des Vierges Noires pour lesquelles, sans tenir compte des autres caractéristiques, on a seulement adopté la couleur noire à cause du succès de statues comme celles du Puy ou de Rocamadour.

Nous avons déjà évoqué le cas des Vierges de *Alt Oettingen*, près de Salzbourg et de *Einsiedeln* en Suisse, qui ont été peintes en noir bien après leur sculpture, alors que la couleur originale était de carnation.

Parmi les Vierges Noires citées, on trouve celle de *Verviers*, exemple plus frappant encore puisqu'il s'agit d'une effigie de pierre très postérieure au Moyen Age et de grande dimension. A la Révolution, elle fut cachée dans la cheminée de la sacristie qui, pendant plusieurs années, fut transformée en forge... Lorsque l'église fut rendue au culte et que l'on retira la statue de sa cachette, elle était à ce point noircie, qu'aucun traitement ne pouvant la

nettoyer, on décida, en désespoir de cause, de la recouvrir entièrement d'une couche de peinture noire.

En France, sur environ cent cinquante sanctuaires catalogués comme abritant une Vierge Noire, nous savons que seulement une quarantaine en possèdent bien une authentique. La même proportion devrait donc nous amener à considérer que, hors de France, il n'y a pas plus d'une vingtaine de lieux où subsiste le culte d'une de nos statuettes.

Il y en a plusieurs en Espagne, dont la plus célèbre est sans conteste celle que, non loin de Barcelone, on vénère à l'abbaye de *Montserrat*.

Chacun connaît l'illustre monastère bénédictin fondé au XI^e siècle dans cet extraordinaire site de montagne d'origine volcanique, qui a suscité de nombreuses légendes et inspira Wagner pour son *Parsifal*.

Patronne de toute la Catalogne, Notre-Dame de Montserrat est fabuleusement attribuée à saint Luc. Elle aurait été découverte dans une grotte au IX^e siècle, mais la Moreneta est de toute évidence une statue du XII^e siècle, majesté d'un modèle très accompli. Invoquée pour obtenir la fécondité, elle est encore aujourd'hui la reine de « les llars », les foyers catalans et, suivant le dicton, « no es bo casat qui no ha portat la dona a Montserrat¹⁰⁰ ».

En Belgique, à ma connaissance, il n'y a pas d'effigie qui puisse apparaître d'une manière certaine comme étant l'originale mais, en de nombreux endroits, on peut raisonnablement supposer qu'il y eut bien un culte à la Vierge Noire avec tous ses attributs.

Ainsi, dans la splendide cathédrale de *Tournai*, dont les dimensions égalent celles de Chartres, on a conservé une Vierge brune du XVI^e siècle qui en a remplacé une autre dont on ne sait rien. Il serait cependant très étonnant que cette statue primitive n'ait pas été une Vierge Noire, dont le culte était célébré dans la ville qui, au Moyen Age, s'appelait volontiers l'« Athènes du Nord ».

On retrouve en tout cas dans l'histoire et dans les légendes de la cathédrale Notre-Dame de Tournai des similitudes et des concordances fort éclairantes, et d'anciens rituels dont certains étaient sans doute initiatiques, l'un d'entre eux consistant en l'offrande dans la cathédrale d'une roue de cire enroulée de la longueur des murailles de la ville, à laquelle ici aussi, on mettait le feu lors des principales cérémonies.

Parmi d'autres, celle de *Walcourt* paraît très intéressante. Nous y trouvons une statue romane fort ancienne et très belle datée du XI^e siècle, et qui est appelée la Vierge Noire.

Tous les indices y sont réunis, dimensions, attitude, expression, origine celtique du lieu, symboles ésotériques dans l'édifice, protection des bateliers et libération des captifs. Le seul élément de doute est que les visages de la statue sont recouverts de plaques d'argent laminé anciennes. S'agit-il d'une œuvre d'orfèvrerie ? Beaucoup pensent que la statue de bois était à l'origine peinte et marouflée et que les plaques de métal n'auront été appliquées que postérieurement, sans doute dans un but de consolidation, car l'effigie connut autrefois de nombreux avatars et fut longtemps exposée à l'air libre.

Celle de *Hal*, près de Bruxelles, est plus particulière. C'est une *Virgo lactans* où la Mère, étant assise, donne le sein à l'Enfant. Ici aussi, tout l'environnement ésotérique est réuni mais, telle quelle, la statue n'est pas tout à fait une majesté, et elle est haute d'environ 95 centimètres... Que faut-il en penser ? Cette image, datant de la fin du XIII^e siècle, appartient-elle déjà à un modèle symbolique décadent ? A la rigueur imposée aux artisans pour la fabrication de toutes les statues de Vierges Noires antérieures, s'était-il déjà substitué une certaine recherche de l'effet, une certaine liberté de représentation, qui, proche encore de ses sources, n'en adoptait pas moins un symbolisme plus personnel ? Si cette scène de lactation complète à merveille le sens des Vierges Noires, elle n'est cependant pas conforme au modèle strict des Majestés romanes qui se devaient de respecter l'attitude hiératique dite de l'Adoration des Mages.

Ou bien ici aussi la statue actuelle n'est-elle qu'une copie libre d'une plus ancienne dont nous avons perdu la trace ? On pourrait le penser car il semble acquis que la dévotion mariale se manifestait déjà à Hal avant le XIII^e siècle. Une souche d'arbre plusieurs fois séculaire fut soigneusement préservée dans la crypte par les bâtisseurs de l'église au XIV^e siècle. Peut-être là, dans la crypte, une statuette de la Déesse-Terre, puis une Vierge romane en majesté furent-elles d'abord vénérées. Une chose frappe : la statue actuelle fut donnée à l'église de Hal en 1267 par Mathilde, comtesse de Hollande. A la même époque déjà cependant, le peuple accourait de toutes parts au sanctuaire, ce qui serait étonnamment rapide comme succès pour une statue et un culte aussi neufs.

Pourquoi la majorité des Vierges Noires ont-elles été placées en France ?

Sur l'actuel territoire de la France s'entend, car, aux XII^e et XIII^e siècles, elle ne formait pas un tout homogène et chacun sait qu'on y distinguait divers Etats ou parties d'Etats et qu'il y vivait plusieurs peuples.

La réponse me paraît être la même que celle que l'on se pose à propos de l'abondance des Vierges Noires en Auvergne et de leur petit nombre en Bretagne.

Hors de France, leur culte s'est en effet surtout développé dans les territoires qui sont maintenant inclus dans la Belgique, l'Allemagne rhénane, l'Espagne et le Portugal.

Comme nous l'avons sans cesse souligné, la Vierge Noire est issue de trois sources, celtique, orientale, monastique. Il est donc normal que ce soit en ces régions où l'on trouvait à la fois une civilisation celtique, une nette influence orientale et le plus grand essor des ordres religieux initiatiques que ce phénomène ait connu sa plus grande ampleur.

La France, terre celte, fut le berceau de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux, les trois plus grands pôles de développement du monachisme médiéval. Les fondateurs de l'Ordre du Temple, eux aussi, étaient tous des Français, et c'est en France que le véritable cœur de l'organisation templière, la branche d'Occident, avait ses bases principales et le rayonnement le plus fort. C'est certainement pour cela que les Vierges Noires sont les plus nombreuses et les plus célèbres en France et dans les pays limitrophes, où les mêmes conditions civilisatrices étaient réunies.

Ne nous y trompons pas cependant.

La Vierge Noire n'est qu'une des manifestations limitée dans le temps et localisée dans une ère géographique déterminée d'un phénomène spirituel beaucoup plus vaste.

Nous savons en effet que d'autres civilisations et toutes les grandes religions ayant du sacré la même idée et de Dieu la même vision, celles qui ont placé sur leurs autels et vénéré à la fois la Déesse-Terre et le Dieu Soleil ont abouti toujours, sous des formes variées à des figurations noires comparables à nos effigies et riches en profondeur du même impact symbolique ; Grecs, Romains, Hindous ou Egyptiens, Indiens précolombiens, Musulmans intégrant dans leur sanctuaire le plus sacré la Pierre Noire de La Mecque bien antérieure à Mahomet ; mystérieuse race blonde de ces Ganches des Canaries qui sont peut-être des Atlantes exterminés ; ou, il n'y a guère, les irréductibles Gitans instaurant, au pays du soleil, du taureau et de la mer, le culte de Sara.

Car la grande Tradition sacrée de l'humanité n'a connu de particularités régionales ou raciales que dans ses formes les plus extérieures. Mais bien au-delà de ces nuances et de ces détails, ceux qui, partout et depuis la nuit des temps, savaient ou s'efforçaient de savoir, se reconnaissaient toujours réunis, dans le langage des symboles, par une vision unique et universelle.

« (...) Puis ils virent apparaître, semblables à du feu, des langues qui se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent alors remplis de l'Esprit-Saint et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer (...) la foule s'assembla et elle fut bouleversée de ce que chacun les entendait parler dans sa propre langue. Ils en étaient stupéfaits, et dans leur surprise disaient : Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas Galiléens ? Comment donc alors chacun de nous les entend-il s'exprimer dans sa langue maternelle ? Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de Mésopotamie, de Judée, et de Cappados, du Pont et d'Asie, de Phrygie, de Pamphylie, d'Egypte et des territoires de la Libye Cirénaïque, Romains de passage ici, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, *nous les entendons exprimer dans notre langue les merveilles de Dieu !* » (Evangile du dimanche de la Pentecôte - Acte 2. 1-11.)

INDEX

ALT-OETTINGEN

ARLES

AURILLAC

AVIGNON

AVIOTH

BEAUNE

CHARTRES

CHÂTILLON-SUR-SEINE

CLERMONT-FERRAND

CORNAS (VALENCE)

CUSSET

DIJON

DOUVRES

EINSIEDELN

ERR

FONTAINES (DIJON)

FONT-ROMEU

FOURVIÈRES (LYON)

GUADALUPE

GUINGAMP

HAL

LIESSE (LAON)

LONGPONT

MANOSQUE
MARSAT
MARSEILLE
MAURIAC
MENDE
MEYMAC
MÉZIÈRES
MONT-SAINT-MICHEL
MONTSERRAT
MOULINS
MYANS

ORCIVAL

PRATS-DE-MOLLO
LE PUY-EN-VELAY

ROCAMADOUR

SAINTES-MARIES-DE-LA-MER
SATILLIEU
SION-VAUDÉMONT
SOLSONA

THURET
TOULOUSE
TOURNAI

VASSIVIÈRE
VERVIERS
VICHY

WALCOURT

Notes

1

Les Mystères de la cathédrale de Chartres, publié chez Robert Laffont en 1966.

2

Hormis le Christ de Saint-Flour dont nous allons reparler.

3

Faujas de Saint-Fond dans ses *Recherches sur les volcans éteints du Velay et du Vivarais*, ouvrage publié en 1774, nous a laissé une description précise de Notre-Dame du Puy accompagnée d'une gravure extrêmement détaillée. Les deux visages, écrit Faujas, étaient d'un noir foncé. Par ailleurs, dans l'église Notre-Dame-aux-Neiges d'Aurillac, existait une statue très vénérée de la Vierge Noire qui fut détruite au XVII^e siècle. Elle fut remplacée à la même époque par la statue que nous voyons aujourd'hui et qui, de l'avis unanime, est une copie de la statue de Notre-Dame du Puy, qui fut sculptée et peinte à l'époque avec le visage et les mains noirs. Enfin, des chroniqueurs du XVI^e siècle, cités dans le livre aujourd'hui introuvable de l'abbé Chabeau *Pèlerinages et sanctuaires de la Sainte-Vierge dans le Diocèse de Saint-Flour* (1888), décrivent la statue de Notre-Dame de Mauriac, dans le Cantal, Vierge Noire également fort intéressante et la comparent à Notre-Dame du Puy, notamment à cause de la couleur noire des visages et des mains.

4

La statue romane de Notre-Dame du Puy, vierge noire miraculeuse. Essai d'iconographie critique. Le Puy, 1921.

5

Une des rues longeant la cathédrale s'appelait d'ailleurs déjà à l'époque comme aujourd'hui, la rue des Tables, par allusion aux tables des échoppes tenues aux abords du sanctuaire par une foule de marchands d'objets de piété et de souvenirs.

6

Il y eut au grand Jubilé de 1407, selon Juvénal des Ursins, 200 000 pèlerins dont 200 périrent étouffés dans la foule. En 1502, la foule était si nombreuse que, si quelque chose tombait, personne n'osait le ramasser de peur d'être foulé aux pieds, nous raconte Médicis. « Y rendirent leur âme à Dieu plus de 100 personnes. » On mobilisa 4 000 confesseurs pour absoudre les pèlerins et leur nombre fut encore insuffisant.

7

E. SAILLENS, *Nos Vierges Noires (Leurs origines)*, Paris, Les Editions Universelles, 1945.

8

La revue *Atlantis* a consacré au sujet plusieurs articles intéressants dans deux numéros parus en 1961 qui ont été reproduits, remaniés avec des commentaires nouveaux dans son numéro 266 de janvier-février 1972.

9

La même remarque s'applique à la liste publiée, d'ailleurs sous toutes réserves, par la revue *Atlantis*.

10

Dans certains cas également, des fragments conservés de l'ancienne statue ont été intégrés dans une nouvelle dans le cadre d'une « reconstitution ». Il en est ainsi à Mauriac et à Vichy. A Cusset, à côté de la copie du XIX^e siècle, une châsse est exposée qui contient les mains de l'originale ainsi que quelques-uns de ses bijoux.

11

Un pareil faisceau de similitudes n'existe d'ailleurs, dans l'iconographie médiévale, que pour les Vierges Noires. On trouvera parfois des ressemblances entre certaines crucifixions ou certaines statues de saints,

jamais aussi nombreuses, aussi rigoureuses, et répandues dans une ère géographique aussi vaste.

12

Quelquefois, l'Enfant est assis sur le genou gauche de sa Mère, mais sans que cela affecte ou modifie l'attitude de fécondité qui caractérise Marie dans cette représentation.

13

Ces statuettes recouvertes de plaques de métal sont assez peu nombreuses. Généralement, on a pu établir que l'apposition du métal est postérieure à la fabrication de la statue sans qu'on puisse la dater avec précision. Des indices tendent dans beaucoup de cas à faire admettre que la statue a été présentée sans ces ornements. Parfois, on retrouvera des traces de peinture en dessous du métal. A Orcival, Monsieur ENAUD qui a dirigé la restauration de la statue, a constaté à l'arrière du cœur de bois une logette à reliques, alors qu'il n'y a pas, dans le revêtement d'orfèvrerie, de porte pour atteindre celle-ci... Il pense que la raison en est que, dès le départ, on a renoncé à placer des reliques dans l'effigie. Mais cela pourrait aussi indiquer que le revêtement de métal est plus récent que la statue de bois.

14

Fait étrange : là où, comme à Rocamadour, les deux ordres ont coexisté autour du sanctuaire, ils semblent avoir vécu en bonne intelligence, sans querelles ni luttes d'influence.

15

Paris, J.-J. Pauvert, 1964.

16

Paris, Gallimard, 1960.

17

Sous des couleurs locales, par une mystérieuse transmission, la tradition orale des provinces françaises rejoint et continue d'ailleurs le vieux fonds mythologique de l'humanité...

Ainsi, parmi les anciens contes populaires de l'Auvergne qui ont été si amoureusement recueillis par Marie Aimée MERAVILLE (*Contes*

d'Auvergne (1956) et Contes Populaires de l'Auvergne (1970), héritage de diseurs dont l'origine se perd dans la vieille nuit celtique, on retrouvera une histoire de belle aux cheveux d'or qui n'est autre que la transposition de l'histoire de Jason et de la Toison d'Or. Une autre intitulée « Le sifflet, la princesse et les pommes d'or » rejoint l'épisode des Hespérides...

18

Schapiro est ce savant américain qui le premier réussit à créer la vie en laboratoire. Rapidement, il prit conscience des utilisations que les manqueraient pas de faire de cette extraordinaire découverte. Aussi a-t-il brusque-ment disparu avec ses écrits, sa bibliothèque et son laboratoire...

19

L'Art Gaulois, éditions du Zodiaque, La Pierre-qui-vire, p. 280.

20

Ce sont les Arabes qui ont édifié la célèbre université de médecine de Montpellier.

21

Eginhard et les principaux ministres de Charlemagne sont d'ailleurs des bénédictins.

22

Le pèlerinage de Compostelle, Privat, Toulouse, 1956.

23

Comme l'a démontré CHARPENTIER dans son ouvrage récent, *Les Jacques ou le mystère de Compostelle*, publié chez Robert LAFFONT en 1971.

24

Les documents apocryphes, loin d'être rejetés, doivent être considérés comme très importants pour ce genre de recherches. Si un faussaire a, sans le moindre intérêt personnel, passé son temps à réaliser un faux document, c'est que, dans beaucoup de cas, il a voulu signifier quelque chose. Evidemment les apocryphes médiévaux, il faut les interpréter, comme on le fait des légendes, en lisant entre les lignes et en cherchant le sens caché.

25

Les Templiers sont parmi nous, Julliard, Paris. 1959

26

Il était à ce point imprégné de sa mission et détaché des réalités matérielles qu'une anecdote nous conte que, se rendant à cheval à la Grande Chartreuse, les moines de ce lieu furent choqués par le luxe dont étaient revêtus les ornements de l'animal. C'est alors que, pour la première fois, le saint remarqua sa monture. Il avait pu, pendant plusieurs jours, voyager sur son dos *sans même s'apercevoir* qu'il était à cheval...

27

Notamment l'accusation portée contre eux à leur procès selon laquelle les postulants devaient pour être admis cracher sur la croix. Si, des documents conservés, cette pratique peut paraître établie, son sens réel ne paraît pas encore avoir été découvert. On en est réduit à des hypothèses parfois séduisantes comme celle selon laquelle ce n'est pas la personne du Christ mais le bois de la croix qu'ils insultaient ainsi...

28

De là toutes les suppositions relativement au *trésor du Temple* qui aurait été caché en temps opportun et sur lesquelles nous reviendrons.

29

Les Mystères Templiers publié chez Robert Laffont.

30

Pour des raisons que j'exposerai dans la deuxième partie, on peut se demander si la statue de l'épisode de la lactation de saint Bernard n'est pas en rapport avec celle de l'église Notre-Dame de Dijon ?

31

Ces représentations symboliques dualistes firent d'ailleurs, à leur procès, accuser les Templiers à tort de pratiquer l'homosexualité.

32

C'est nous qui soulignons.

33

Et quand elle l'est, elle porte un nom symbolique, ne nous y trompons pas. Toutes les tentatives pour identifier la Dame de Pétrarque à des Laure contemporaines qu'il aurait pu connaître sont peu convaincantes. C'est bien une Laure mythique et idéale que le Poète a chantée.

34

« (...) Je suis par l'Univers entier adorée sous plusieurs formes, avec des cérémonies diverses, avec mille noms différents. Les Phrygiens, premiers nés sur la terre, m'appellent la *Déesse Mère de Pessinonte* ; les Athéniens autochtones me nomment *Minerve la Crécopienne* ; chez les habitants de l'Ile de Chypre, je suis *Vénus de Paphos* ; chez les Crétois armés de l'arc, je suis *Diane Dictynna* ; chez les Siciliens qui parlent trois langues, *Proserpine la Stygienne* ; chez les habitants d'Eleusis, l'antique *Cérès*. Les uns m'appellent *Junon*, d'autres *Bellone* ; ceux-ci *Hécate* ; ceux-là la *Déesse de Rahmnonte*.

« Mais ceux qui les premiers sont éclairés par les rayons du soleil naissant, les peuples de l'Ethiopie, de l'Asie, et les Egyptiens puissants par leur antique savoir, ceux-là me rendent mon véritable culte et m'appellent de mon vrai nom : la Reine Isis. »

(Apulée (II^e siècle ap. J.-C.) *Métamorphoses*, XI, 4, cité par la revue *Atlantis*, op. cit., p. 132.).

35

Les travaux modernes de la science psychiatrique ont pu faire apercevoir combien ces archétypes étaient profondément ancrés dans l'inconscient de chaque individu. Pour tout homme, c'est le soleil qui fondamentalement représente la divinité et l'idée du père tandis que la terre représente la féminité, la mère. Cela apparaît très bien dans les analyses de dessins d'enfants.

36

Op. cit., p. 252.

37

C'est nous qui soulignons.

38

Quelquefois sur le genou gauche, jamais sur le genou droit.

39

Voir notamment dans l'ouvrage déjà cité *L'Art Gaulois*, Editions du Zodiaque, La Pierre-Qui-Vire.

40

Près de Valence, à Cornas, une Vierge Noire porte le nom de Notre-Dame de la Mûre. On pourrait penser qu'il s'agit d'une allusion au fruit. En réalité, l'origine de ce nom devrait plutôt être recherchée dans le mot « myrrhe ». Cette statue serait donc « Notre-Dame de la myrrhe », « Notre-Dame qui reçoit la myrrhe », ce qui correspond parfaitement à son attitude symbolique.

41

Cette théorie aurait évidemment le mérite de tenter d'expliquer de manière « naturelle » les « miracles » qui sont associés à certains lieux de pèlerinage. Beaucoup de récits merveilleux sont difficilement véritables ; d'autres ne relatent pas un événement réel mais ont un sens ésotérique ; il n'en reste pas moins que certains miracles ou faits extraordinaires ont pu être établis scientifiquement, notamment à l'occasion de pèlerinages récents. Ne seraient-ils pas le résultat particulièrement tangible de l'action favorable de certains lieux (que les croyants peuvent d'ailleurs considérer comme étant voulue par Dieu) sur des personnes qui se seraient mises dans les conditions de disponibilité nécessaires ? Des recherches passionnantes me paraissent pouvoir être tentées sur ces questions par les spécialistes. En tout cas, on doit bien constater que les Vierges Noires ont été particulièrement généreuses en miracles. Leurs vocables (Liesse, Bon-Espoir, Bonne-Espérance, des Miracles) indiquent bien que les pèlerins attendaient du culte de la statuette de nombreux bienfaits.

42

Les alchimistes se feront d'ailleurs souvent appeler « pèlerin » ou « voyageur » et ils nommeront l'œuvre, « traversée » ou « voyage ».

43

Is est d'ailleurs préceltique. Il part d'un vieux fonds de langage commun à l'humanité et désigne le sacré sous des formes diverses dans quantité de

langages religieux. Isis ne serait-elle pas is-is, la deux fois sacrée, la plus que sainte ?

44

Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, Etudes traditionnelles, Paris, 1954.

45

Pages 200 et 201 et pages 246 et suivantes.

46

A Vassivière, aux diverses fêtes de Notre-Dame il y avait un « roy » et une « reyne » qui achetaient le droit de suivre les premiers la procession, précédés seulement de deux énormes cierges. On se perd en conjectures sur le sens de cette pratique. Certains pensent qu'il faudrait lui donner un sens royaliste. Ce serait étonnant. Je suggère, quant à moi, un rapprochement avec la pratique lors de la fête de l'Épiphanie qui consiste à ce que celui qui découvre « l'enfant » dans la galette soit le roi et choisisse une reine... Si l'on sait que Notre-Dame de Vassivière, comme toutes les Vierges Noires, est assise « en majesté » dans l'attitude symbolique de l'Adoration des Mages, cette coutume folklorique prendrait évidemment un sens tout particulier.

47

Je renvoie aux ouvrages spécialisés sur le sens initiatique très important de l'épine associée à l'idée de la moelle épinière...

48

Traduits assez librement par Odo de Gissey, chroniqueur du XVII^e siècle :

Ceux qui dorment sur cette pierre

D'être guéris ne tardent guère ?

Si le pourquoi tu veux savoir

C'est que l'autel a ce pouvoir.

G. Georges et Pierre PAUL, *Notre-Dame du Puy, essai historique et archéologique, le Puy-en-Velay*, 1950, p. 6.

49

Liesse a été un pèlerinage royal. Presque tous les rois de France s'y sont rendus à partir du XII^e siècle. C'eût été une provocation pour les

successeurs de Philippe le Bel. Laon était cependant « ville templière » et il s’y trouvait une chapelle mystérieuse pour les assemblées et les réunions que l’ordre y tenait secrètement.

50

De la Nature des Symboles, Paris, 1954.

51

Nous en reparlerons plus loin, en annexe, à propos du labyrinthe de Guingamp.

52

Pour les initiés, le serpent représente l’initiation et, plus exactement encore, la force profonde qui est en nous et permet d’accéder à la Connaissance.

53

Ed. Schuré, *Esquisse de l’Histoire secrète des religions*, p. 190.

54

Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*, p. 65

55

Chacun connaît la sardane, la célèbre danse circulaire catalane dont l’origine se perd dans la nuit des temps et dont la signification est cultuelle et sacrée. Quand elle fut réintroduite en Catalogne française, c’est sur le parvis de Notre-Dame del Coral, *Vierge Noire* célèbre des Pyrénées, qu’elle fut dansée pour la première fois le 8 septembre 1882 *en la fête de la Nativité de Notre-Dame...* (Marcel Leguiel, *Prats-de-Mollo-la-Preste*, Prats-de-Mollo, 1970). On danse aussi régulièrement la sardane au sanctuaire de Montserrat.

56

En 1913, M. Georges Salvy, bâtonnier du barreau de Riom, a consacré un ouvrage fort complet à l’histoire du sanctuaire de Notre-Dame de Marsat et à la vénération que lui témoignaient les habitants de Riom. Ce livre ne fut jamais dans le commerce. Il est actuellement épuisé, mais il en existe un condensé.

57

Mais son renouvellement annuel le laisse supposer.

58

A Guincamp, dans les litanies, la Vierge Noire est appelée Notre-Dame de Bon Port ; nous connaissons aussi la protection toute spéciale accordée par nos statuette aux navigateurs et bateliers.

59

Peut-être y eut-il deux ou trois effigies successives avant l'actuelle.

60

Le numéro 55 de la revue *Zodiaque* est consacré à l'étude détaillée du chœur de Notre-Dame-du-Port.

61

Il s'agissait d'un lieu des bœufs, d'un de ces endroits où l'étymologie indiquerait encore un ancien culte solaire.

62

Ce qui évoque l'épisode de la baleine qui sera fort répandu dans les représentations médiévales. Selon certains spécialistes, une assimilation occulte aurait été opérée à l'époque entre la baleine et le dieu Belen. Ce qui me paraît plus sûr, c'est la valeur symbolique qui a été attachée à l'histoire de Jonas, le ventre de la baleine associant l'idée d'eau et celle d'obscurité, représentant ainsi les « entrailles » de la terre, ainsi que nous l'avons déjà signalé.

63

Des études approfondies devraient peut-être être menées sur les Grottes de Jonas et les sites environnants par les spécialistes des « questions templières ». Si l'on considère, et je suis parmi ceux-là, que le « trésor » du Temple qui aurait été caché n'est pas une fortune, mais bien plutôt des documents, archives, traités initiatiques de toute première valeur, qui disparurent avec eux, un ensemble comme ces grottes, s'il fut réellement habité par les Templiers, aurait certainement constitué pour ceux-ci une cachette relativement sûre... On connaît les hypothèses de Gérard de Sede sur Gisors, de Charpentier sur la Forêt d'Orient près de Troyes, celles,

toutes récentes, sur les environs de Rennes-le-Château, et sur certains sites du Verdon. S'il y a quelque part un « trésor du Temple » à rechercher, il y a tout lieu de penser qu'il ne se trouve pas en un seul endroit, mais qu'il fut dissimulé, peut-être au niveau de chaque province templière, en plusieurs abris ou cachettes disséminés dans toute la France.

64

En 1336. Il y aurait beaucoup à dire sur Pétrarque et ses contemporains, poètes initiés d'Italie et de Provence. On trouvera dans l'admirable livre de Marie MAURON, *Mes grandes Heures de Provence*, Paris, 1961, des pages particulièrement intéressantes à ce propos.

65

Histoire d'un sanctuaire d'Auvergne, Notre-Dame d'Orcival, Lille, Paris, 1894.

66

Op., cit., p. 49 et suivantes.

67

Gérard de CHAMPEAUX et Dom Sébastien STERCKX, *Introduction au Monde des Symboles*, La Pierre-Qui-Vire, 1966.

68

Alors que, sortant de sa « vie cachée » par le baptême de Jean, il prend en quelque sorte conscience, connaissance qu'il est le Fils de Dieu, ce que Jean-Baptiste proclame aussitôt.

69

On relève la présence répétée de représentations de dragons terrassés dans les graffiti laissés par les Templiers emprisonnés, notamment à Dôme-le-Château.

70

Fabre d'Olivet, qui vécut à la fin du XVIII^e siècle, s'attacha à l'étude approfondie des principaux textes religieux de l'Orient et, pour ce faire, apprit le chinois, le sanscrit, l'arabe et l'hébreu. Son livre capital, *La Langue Hébraïque restituée* recherche le sens intime du texte de la Genèse

en comparant l'hébreu avec l'arabe, le syriaque, l'araméen, et le chaldéen au point de vue des racines primitives et universelles. Il en découle une extraordinaire version de la Bible qui rejoint la pensée et l'interprétation des kabbalistes juifs, et la synthèse religieuse universelle qu'on pressent dans la vision des initiés du Moyen Age. On en trouvera des aperçus et des déductions souvent saisissantes dans l'ouvrage déjà cité de Schuré.

71

Les ouvrages déjà cités de Georges et Pierre PAUL, *Notre-Dame du Puy*, essai historique et archéologique, et de Paul OLIVIER, *La Statue romane de Notre-Dame du Puy, Vierge Noire miraculeuse*, essai d'iconographie critique, et celui de Ahmad FIKRY, *L'Art roman au Puy et les influences islamiques*, Paris, 1934, sont parmi les plus intéressants. On lira aussi les curieuses considérations ésotériques sur le sanctuaire que Dontenville a développées dans *La France Mythologique* publié à Paris chez Tchou en 1966.

72

Histoire de la Gaule, tome II, p. 53.

73

Fons ope divina languentibus est medicina.
Subveniens gratis ubi déficit ars Ypocratis.

74

C'est la même appellation qui était utilisée à Orcival.

75

C'est au Puy, à la fin du XI^e siècle, que furent créées et introduites pour la première fois les pratiques de chanter le *Salve Regina* et de réciter l'*Angelus* trois fois par jour. Bien que le sanctuaire vellave fût voué à la Vierge depuis plus longtemps, c'est à ce moment que le culte marial connaît son véritable développement international. Est-ce en l'honneur de la nouvelle statue ?

76

Ce n'est pas avec ces statues que le sanctuaire du Puy avait cependant des rapports et des affinités. Nous avons déjà rencontré ces espèces de

« jumelages » entre Vierges Noires à Marsat et à Clermont. Deux Vierges Noires étaient réputées « sœurs » de celle du Puy, les statues de Fourvières et de Satillieu (Notre-Dame d'Ay). En Savoie également, Notre-Dame de Myans aurait eu des rapports privilégiés avec deux autres statues ayant porté le même nom ou un nom comparable. Pourquoi certaines Vierges Noires étaient-elles ainsi regroupées dans l'esprit des fidèles ?

77

L'astrologue et initié Nostradamus (1503-1566) est né à Saint-Rémy. Il a laissé des prédictions célèbres, sous le nom de Centuries qui, utilisant les symboles hermétiques, présentent un intérêt de premier ordre même si elles ne sont que partiellement déchiffrées et comprises.

78

On notera que la moitié des quatre grands « points de départ » du pèlerinage de Compostelle connaissent un culte important à une Vierge Noire (Arles et le Puy).

79

Le visiteur à Manosque pourra consulter un ouvrage récent de Marcel Letellier, édité avec un particulier bon goût et préfacé par Robert Morel (*Histoire d'une Vierge Noire*, Les Hautes Plaines du Mane, 1969).

80

Tout au plus, y aménageait-on souvent une cavité pour contenir une relique ou des documents.

81

Saillens, *op. cit.*, dont on lira les intéressants développements sur ce thème p. 115-117.

82

MAZEL, *Notes sur la Camargue et les Saintes-Maries-de-la-Mer*, Marseille, 1935.

83

A. DELAGE, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer*, numéro spécial de la revue *Etudes Tsiganes*, 1956, et M. COLINON, *Guide de la France Religieuse et*

Mystique, Tchou, Paris 1969, p. 678 et suivantes.

84

Marcel de LOMPRET, *Mistral, Provence, Camargue*, Anvers, 1961.

85

On lira avec intérêt les notations sur le radical du nom Sara et les différents rapprochements symboliques que ce mot amène, dans l'article de Laurence TALBOT, p. 169 et suivantes du numéro de la revue *Atlantis* déjà cité.

86

Tous leurs ouvrages sont actuellement épuisés, mais ils peuvent être consultés aux archives départementales du Lot et à la bibliothèque municipale de Cahors.

87

Mais le nombre de marches a quelque peu varié au cours du temps. Il n'y en aurait eu peut-être autrefois que 210. Jusqu'à la petite terrasse où se trouvaient les maisons des chanoines, à l'entrée de l'enceinte sacrée, il y a 140 marches ; il y en aurait donc eu alors 70 jusqu'à la chapelle Notre-Dame. S'il en était bien ainsi, on noterait avec intérêt ces multiples du chiffre sept, d'autant plus que les Vierges Noires sont hautes d'environ 70 centimètres et construites dans une proportion de 7 à 3.

88

Nous l'avons déjà rencontré à Cusset, à Marsat, au Puy. Il se rendra quatre fois à Liesse, et pèlerinera encore à Douvres, au Mont-Saint-Michel, à Tournai et devant Notre-Dame de Dessous-Terre à Chartres... Un beau bilan, bien singulier et inattendu chez ce souverain dont il serait très étonnant qu'il ait été un adepte.

89

Op. cit., p. 153.

90

A. PRADELLE, *Rocamadour*, Nérac, 1949, et M. COLINON, *op. cit.*, p. 595, 596.

91

Cette scène est notamment reproduite à l'église d'Avioth où se trouve aussi une Vierge Noire.

92

On trouve encore une relique de « Lac Virginis » au sanctuaire de Notre-Dame d'Ay, la Vierge Noire de Satillieu dans le Vivarais et il y en avait peut-être aussi une dans la cathédrale Notre-Dame de Tournai.

93

La légende populaire selon laquelle on sacrifiait des enfants devant la dame noire Soulivia est peut-être alchimique. Il y a dans l'œuvre la phase appelée « massacre des innocents » car l'adepte doit d'abord détruire, « massacrer » la matière, pour qu'elle renaisse sous une autre forme. Dans l'Évangile, l'épisode du Massacre des Innocents suit celui de l'arrivée des Mages. Cette scène sera elle aussi représentée d'une manière anormalement fréquente dans les édifices religieux du Moyen Age.

94

Est-ce pour cette raison que, dans la plupart des cas, le « culte » à saint Michel était, dans ces sanctuaires, rendu dans un endroit un peu plus élevé que celui de la Vierge Noire ? Ainsi, au Puy, Saint-Michel d'Aiguilhe est sur un pic plus élevé que la cathédrale ; à Tournai, la chapelle Saint-Michel était à l'étage, la Vierge Noire au rez-de-chaussée ; c'est encore bien plus évident pour le Mont-Saint-Michel.

95

SAILLENS, *op. cit.*, p. 192.

96

Les Jacques et le Mystère de Compostelle, *op. cit.*, p. 49 et suivantes.

97

Frank WATERS, *Book of the Hopi*, Ballantine Books, Inc. N. -Y. et Charpentier, *op. cit.*, p. 53 et 54.

98

Beaucoup pensent que la très belle Vierge Noire de SOLSONA en Catalogne espagnole est une copie de la statue originale de la Daurade. Contrairement à cette dernière qui est en bois, celle-ci est cependant une effigie de pierre.

99

J. Allemagne et Autriche : Alt Oettingen, Cologne, Friedrichshafen, Hildesheim, Kevelaer, Mannheim, Mariaeckn, Maria-Ezll, Neumünster, Nieder-Ranna, Nuremberg, Offenburg, Würzburg.

Belgique, Luxembourg, Pays-Bas : Affighem, Dinant, Dordrecht, Hal Hasque, Lierre, Louvain, Tongres, Tournai, Verviers, Walcourt.

Espagne : Avila, Caceres, Cadix, Ciudad, Rodrigo (Notre-Dame de Rocamadour), Covadonga (?), Estrella (Notre-Dame du Puy) ; Fontarabie, Guadalupe, Madrid, Montserrat, Nuria, Panzano, Puigcerda, Salamanque, Santiago de Compostella, Saragosse, Sesa, Tolède, Valence, Veruela.

Hongrie : Szekes-Fejervar.

Iles Britanniques : Notre-Dame de Lorette, à Glastonbury et à Walsingham (du XVI^e au XVII^e siècle seulement). Aujourd'hui N.D. de Hal à Londres.

Italie : Avellino, Biella, Florence, Lorette, Milan, Milazzo (Sicile), Naples, Rome, Tindaro (Sicile), Torcello (île de), Venise.

Mexique : Notre-Dame-de-Guadalupe a officiellement détrôné le Dispater mexicain, qui était une pierre noire polie.

Pologne : Cznstochowe.

Portugal : Pedernera (pierre noire), Lisbonne, Porto, Lamego, Moncorvo.

Roumanie : Bucarest.

Suisse : Einsiedeln, Fribourg Singen.

Tchécoslovaquie : Prague.

100

N'est pas bien marié celui qui ne s'est pas rendu avec sa femme à Montserrat (Marcel LEGUIEL, *op cit.*, p. 134).

Photo de Couverture : NOTRE DAME DE MARSAT (Puy-de-Dôme)
(Ph. CRDP Clermont-Ferrand)
© GARNIER 1991. Réédition Robert Laffont 1972.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782307117087) le 15 septembre 2020.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

